13me Année - No 108 Février 1929.

Cahiers du Sud

SOMMAIRE

CHRONIQUES

BUREAUX : 10, Quai du Canal, MARSEILLE
Dépôt à Paris : *Librairie J. CORTI*, 6, Rue de Clichy.)

Les Cahiers du Sud

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

Direct.-Fond. : JEAN BALLARD

Conditions d'Abonnement :

(FRANCE ET COLONIES)

Un An: 35 francs — *Six Mois:* 20 francs

Prix du Numéro : 4 fr.

(ETRANGER)

Un An: 50 francs — *Six Mois:* 30 francs

Prix du Numéro : 5 fr.

Compte chèques postaux Marseille 137.45

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de 0 fr. 50 en timbres-poste

---

Toute la correspondance administrative et littéraire doit être adressée au Siège de la Revue, 10, Quai du Canal, Marseille. Le Directeur reçoit le mercredi de 5 heures à 7 heures.

Pour tous renseignements d'ordre littéraire et de publicité, s'adresser à Mlle Georgette Camille, 192, Boulevard Malesherbes (17e), correspondante de la revue.

M. Carlo Rim est membre d'honneur de la rédaction parisienne.

Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre aux bureaux de la revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les manuscrits non réclamés ne sont pas rendus

Dépositaire général à Paris : LIBRAIRIE JOSÉ CORTI
6, *Rue de Clichy,* PARIS (9e)

N° 108 15me Année Février 1929.

Les Cahiers du Sud

Tome VI. — Ier Semestre 1929.

Poèmes

A UNE ROSE

Suave reine des campagnes,
L'impassible et grande nature,
Animatrice universelle,
Nous porte, toi et moi, dans son sein maternel.

Petite rose, le temps flétrit notre parure,
L'ouragan nous défeuille, toi et moi.
Mais bientôt le germe éternel se déploiera
En nouvelle floraison.

SOLEIL COUCHANT

Où es-tu ? Mon âme se pâme dans l'ivresse
De toutes tes voluptés; car, il n'y a qu'un instant encore,
J'entendais ce charmant adolescent
Aux musiques d'or, le soleil,

Jouer son chant du soir sur sa céleste lyre ;
Tout autour retentissaient les bois et les collines.
Mais voilà qu'il est parti au loin, — vers des peuples pieux
Qui célèbrent encore son culte.

HYMNE A L'AMOUR

Heureux de la douce pâture des yeux,
Nous allons dans les vertes campagnes ;
Notre sacerdoce, c'est la joie,
Notre temple, la nature.
Aujourd'hui nul œil ne doit être triste,
Il ne doit pas y avoir de soucis ici-bas.
Chaque être doit jouir de l'amour
Librement et gaîment, comme nous.

Dédaignez fièrement, mes sœurs et mes frères,
Dédaignez les frivolités des timides valets.
Entonnez hardiment, avec allégresse, le cantique des cantiques,
Bien enlacés, la main dans la main.
Montez sur la colline plantée de vignes,
Regardez au-dessous de vous dans la spacieuse vallée.
Partout volent les ailes de l'amour,
Charmantes et superbes partout.

L'amour apporte aux jeunes roses
La rosée du matin descendue de la haute atmosphère ;
Il apprend aux souffles tièdes
A s'imprégner des senteurs du muguet ;
Il guide autour des Orions
La rotation des chères terres ;
Docile à ses moindres signes,
Chaque fleuve glisse vers la vaste mer.

Il joint aux sauvages montagnes
Les douces vallées ;
Il abreuve le soleil enflammé
Dans la paix heureuse de l'océan.
Voyez ! la sainte joie du ciel
Se marie avec la terre,
Et le sein de cette mère tressaille de ravissement,
A l'ombre des variations du temps.

L'amour parcourt les océans.
Nargue les sables arides du désert,
Verse avec enthousiasme son sang pour la patrie,
Sous les drapeaux de la victoire ;
L'amour met en pièces les rochers,
Il crée l'enchantement des paradis.
La souriante innocence revient,
Et des étés plus divins fleurissent.

Rendus puissants par l'amour,
Nous nous dégageons de nos liens,
Et les esprits enivrés s'élancent,
Libres et grands, vers les étoiles.
Parmi les serments et les baisers, nous oublions
La marche paresseuse du temps
Et l'âme s'approche intrépidement
De ta joie, ô immensité.

AU SILENCE

Ah ! si, dans la vallée ombreuse couronnée de forêts,
Je pouvais goûter, dormant sous un buisson de roses,
L'enivrement de ta coupe divine,
Caressé par ton amoureuse haleine !
Vois ! l'enthousiasme brûle encore, chaud et ardent,
Sur la joue de ton adolescent ;
Mon cœur est plein de chants de louanges
Et mes ailes envient le vol de l'aigle.

Si, je descendais hardiment vers l'Hadès,
Où aucun mortel ne t'a encore vu,
Si mes pennes intrépides s'élançaient vers Orion,
Tu serais là.
Comme les fleuves glissent dans la vaste mer,
Tous les temps se précipitent vers toi :
Tu habitais dans le sein des vieilles éternités,
Dans les profondeurs du Chaos.

Dans les champs affreux de l'aride désert
Où la mort par la faim attend le voyageur.
Dans le pays des tempêtes,
Où, noire et sauvage,
La montagne se hérisse sous sa froide cuirasse,
Dans la nuit d'été, dans les brises du matin,
Dans les bocages souffle ton salut fraternel,
Et, au-dessus des fosses effrayantes du sommeil,
Ton baiser divin fortifie tes élus.

C'est toi qui verses le calme à l'âme des héros,
Dans la lice, quand la bataille commence ;
C'est toi qui souffles l'enthousiasme dans la grotte de rochers
Où à minuit médite le penseur ;
C'est toi qui répands le sommeil dans la cellule triste,
Pour que le prisonnier oublie son malheur,
Et c'est toi qui souris amicalement dans l'ombre de la source
Où la jeune fille donne son premier baiser.

Ah ! c'est par toi que coulent les larmes ivres de délices
Et que le ravissement ruisselle dans mes os.
Des millions de gens t'élèvent des autels,
Ne t'irrite pas, le cœur est aussi à toi.
Là-bas dans la vallée je veux boire l'extase,
Je veux revenir dans la grotte d'ombre,
Jusqu'à ce que la fiancée m'appelle pour l'union silencieuse.

Nul œil espion n'approche la couche du sommeil ;
Le linceul est frais et ombreux ;
La chaîne de l'esclavage est rompue ;
Le maudit orage devient un murmure de mai ;
Le flot indolent des temps bruit plus beau,
Obscurci tout autour par l'essaim des soucis :
Les éternités s'écoulent comme un rêve,
Lorsque l'adolescent dort dans les bras de sa fiancée.

LE CHANT D'HYPERION

Vous marchez là-haut dans la lumière,
Sur un sol moelleux, ô génies fortunés.
Des souffles brillants, souffles divins,
Vous caressent doucement,
Comme les doigts de l'artiste inspirée
Touchent les cordes sacrées.

Ces êtres célestes respirent
Comme le nourrisson qui dort, hors de l'emprise du destin ;
Chastement protégé
Au sein d'un bouton modeste,
L'esprit fleurit en eux
Eternellement,
Et leurs yeux bienheureux
Baignent dans la paix
D'une clarté éternelle.

A nous, il ne nous est donné
De trouver le repos en aucun endroit.
Les humains douloureux chancellent et tombent
Aveuglément
D'une heure à l'autre,
Comme une eau rejetée
D'écueil en écueil,
— Roulant pendant des années aux gouffres du Hasard.

HOLDERLIN.

(traduc. d'Alzir Hella et O. Bournac).

L'Esthétique de l'Action

Dans les derniers jours du mois de juillet de l'année 1906, à huit heures du soir, par une belle nuit d'été, une foule innombrable et variée emplissait les gradins du théâtre antique d'Orange. On fêtait le troisième centenaire de Pierre Corneille, et une troupe d'occasion, faite des meilleurs tragédiens du temps, allait interpréter « Polyeucte ». Dans les conversations on supputait le succès du spectacle. Pourquoi pas « le Cid » ? Et puis, pourquoi Corneille ? Eternelles querelles : anciens et modernes, classiques et romantiques, cornéliens et raciniens, artistes et snobs s'affrontaient...

Le spectacle commence et se poursuit dans le respect de la commémoration ; puis il amène cet immense public à la scène III du 4ᵉ acte, grand duel entre Pauline et Polyeucte devant les gardes qui conduisent ce dernier au supplice. Sévère se présente : stupeur de Pauline.

Mais quel dessein en ce lieu vous amène,
Sévère ! aurait-on cru qu'un cœur si généreux
Pût venir jusqu'ici braver un malheureux ?

POLYEUCTE

Vous traitez mal, Pauline, un si rare mérite ;
A ma seule prière il rend cette visite.

Polyeucte, dans un sublime renoncement, unit les deux être qui se sont jadis promis l'un à l'autre.

Vous êtes digne d'elle, elle est digne de vous.
Ne la refusez pas de la main d'un époux :
S'il vous a désunis, sa mort va vous rejoindre.

. . . .

Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.
Allons, gardes, c'est fait.

Le grand Mounet-Sully était Polyeucte, Albert Lambert interprétait Sévère, et Mlle Dudlay, Pauline.

A ce moment s'est produit, dans l'immense amphithéâtre, un phénomène inoubliable de délire collectif. Tous les spectateurs se sont dressés, hurlant, pleurant, applaudissant, tous, vous m'entendez bien ? cornéliens et raciniens, classiques et romantiques, snobs et autres; il n'y avait plus ,dans cette minute unique, qu'une seule ivresse commune soulevant cette humanité réunie qui oubliait toutes conventions, tous groupements, toutes idées préconçues, s'oubliant elle-même.

Quelques années plus tard, le violoniste viennois Kreisler interprétait à Marseille, dans la vaste salle des « Concerts classiques », le célèbre « Concerto » de Beethoven pour violon et orchestre. J'entendais pour la première fois ce pur interprète de l'art classique et me livrais à l'audition sans défiance. Que dire de l'attitude de la salle pendant toute la durée du premier temps, étant moi-même saisi tout entier par l'œuvre elle-même? Mais ce dont je me souviendrai toujours, c'est qu'à la fin de la cadence, lorsque Kreisler a repris, accompagné par l'orchestre lui-même inspiré, la pure phrase du thème, nous ne nous appartenions plus, étant physiquement et moralement conquis, et lorsque le temps fut terminé, tous participaient à l'enthousiasme indescriptible des auditeurs, dans lequel renaissait celui de Polyeucte à Orange.

J'ai pensé souvent à ces deux minutes si expressives de mon émotion artistique. C'était bien l'unanimité qui communiait, corps et âme, dans un même culte de beauté. A qui fallait-il l'attribuer ? à Corneille ? à Mounet-Sully ? à la poésie ? au mirage des mots ? aux sentiments exprimés ? au tragique de la situation ? à Beethoven ? à Kreisler ? à l'état d'âme de chacun ? A tout à la fois, sans doute ; lorsque par un rare affleurement de toutes les perfections, tout se rencontre, l'électricité artistique sillonne parfois le fond gris des impressions quotidiennes...

A cette question de tous les temps le récent débat sur la « Poésie pure » a donné un regain d'actualité en pénétrant au cœur du problème par la distinction des éléments du sentiment esthétique. Chez l'artiste il y aurait, d'une part, le procédé, l'habileté technique, le

savoir-faire, l'intelligence des situations, la conception plus ou moins nette d'un sujet, d'un effet à produire, d'un but à atteindre, toute une organisation méthodique de l'effort; et il y aurait aussi l'inspiration, un *quid proprium* qu'aucune formule ne pourrait circonscrire, un sentiment sortant des profondeurs de l'être total en qui retentit tout l'univers. Dans l'œuvre d'art s'apercevrait le reflet de cette distinction: part de la méthode dans l'expression écrite ou figurée, mais aussi part de l'incommensurable, de l'indéfinissable, produit de l'inspiration toujours unique du véritable artiste. Dans le public enfin auquel est destinée l'œuvre d'art, part de compréhension intellectuelle des mérites extérieurs de l'œuvre, de sa plus ou moins parfaite conformité aux principes ou plus simplement au bon goût ; mais part aussi d'une émotion singulière dont aucun langage humain, aucun signe extérieur et commun ne sauraient rendre compte parce qu'elle procèderait d'une réalité intime en qui l'intelligence, mère des vues nettes et des distinctions clarifiantes, perdrait sa primauté.

A vrai dire, c'est la distinction même qui préside à toute vie intérieure révélée par l'introspection ou l'intimité d'une âme. Peu ou prou, il n'y aurait pas d'être humain en qui ne pourrait être retrouvé ce balancement sans fin où se joue le grand drame de la vie. Un fils tendrement aimé, subitement ravi à l'affection des siens par un piège de la nature au moment même où il se confiait à elle sans défense, avait signé, à l'âge de quinze ans, le 12 juillet 1926, cette profession de foi où s'affirmait sa volonté d'agir selon la loi de l'homme : « Nous avons un rôle à remplir ; nous sommes, en « conséquence il faut que nous agissions. Pensons que « nous n'avons qu'un très court moment, une très « courte vie pour agir. Nous sommes quelque chose « dans la nature. Nous devons nous élever toujours plus « haut, toujours rechercher la vérité avec ardeur. On « a maintenant une tendance formidable à faire domi- « ner la chair sur l'esprit. Il faut lutter contre cela ; il « faut montrer aux gens qu'ils sont entre rien et tout « et qu'ils ont plus intérêt à s'approcher du tout que « du rien. Eh bien ! je dis que ce tout n'existe pas du « côté animal, mais qu'il existe bien du côté de l'esprit, « du côté de l'âme. Il faut faire tout ce que l'on peut

« pour arriver à ce que l'esprit l'emporte sur la chair ; « ce serait un très beau but, un très bel idéal. Nous « pourrions bien dire alors que nous ne sommes pas « rien, un corps amorphe et sans intelligence qui suit « son instinct. Nous serons une âme qui pense, exécute, « discute, raisonne. Nous voulons Etre. »

Mais ses premiers contacts avec la vie avaient vite fait d'ouvrir à cet enfant l'immensité d'une destinée débordant les cadres les mieux établis, les résolutions les plus fermes : « Ah ! toutes mes angoisses, je vous « les apporte, grand Dieu ! et à vous, grands bois qui « êtes la reproduction directe de Dieu, vous êtes mes « frères ! Ah ! être libre ! s'étendre sous les bois, « s'enivrer d'air pur et de confiance ! Au milieu de « vous, grands bois, combien me paraît mesquine l'hu- « manité ! Faussetés, mensonges, vous régnez, proje- « tant toujours votre ombre sinistre. La Création, mys- « tère inconcevable que personne ne pourra jamais « comprendre ! Quelle est donc cette vie que je mène « sur la terre ? je ne suis qu'un parasite; je suis fé- « brile et nerveux ; j'aimerais être le dernier des ver- « misseaux. Dieu ! montrez-moi votre lumière afin que « je sois sauvé et consolé. Ah ! temps anciens, quand « reviendrez-vous pour abolir les absurdités de notre « époque ! Seigneur, soutenez-moi et donnez-moi la foi « véritable et stable ! Les bois, oui, Seigneur, sont votre « reproduction directe. Dans les bois, tranquillité, point « de faussetés, mais la liberté. O grands écrivains, et « vous aussi mes amis, et surtout vous, ô mon Dieu, « puissiez-vous dans ma chambrette me montrer le « vrai jour et me donner des émotions enthousias- « tes ! » (1).

Elan d'extension à la mesure de l'univers, faisant suite à l'effort de subordination du tout au moi qui entrevoit sa destinée ! Relier un jour dans une circulation féconde ces deux tendances était l'espoir des cœurs aimants...

*
* *

---

(1) Raoul Urtin. Notes intimes.

Le premier élément du sentiment esthétique: part dominatrice de la raison raisonnante, code des procédés artistiques mis au service d'imaginations diversement douées, a été longtemps et le plus généralement considéré comme essentiel et à peu près exclusif. Qu'est-ce qu'une expression qui n'exprimerait rien selon les règles de la commune raison ? Ornements, émotion, originalité littéraire, oui, mais raison toujours. L'abbé Henri Bremond, dans son attachant ouvrage « *Prière et Poésie* » (1) a pu démontrer, à l'aide d'une précieuse érudition, que depuis la plus lointaine antiquité, l'œuvre d'art, et plus particulièrement la poésie, ne pouvait se passer d'un concours inspirateur spécial moins visible que la raison, faculté des idées claires, mais plus vaste, proprement insondable, parce que draînant pour des buts indéterminés tout ce que la raison est amenée à laisser hors de ses cadres précis et limitatifs. Socrate l'appelait son « démon » et sen défiait comme d'un perpétuel trouble-fête. Platon, obligé de constater la nécessité de cet ennemi de l'ordre rationnel dans l'œuvre des poètes, préférait chasser ceux-ci de sa République, et Aristote, pour arriver à les conserver, purge le sentiment poétique de la « catharsis » par un comble d'arbitraire. Henri Bremond, qui possède admirablement toute la période classique française, a su y découvrir des symptômes vraiment démonstratifs de cette « constitution double » du sentiment poétique. C'est, en plein dix-huitième, le P. Ducerceau qui peut écrire : « On ne doit pas considérer la noblesse, la finesse, la « délicatesse, la vivacité de l'expression comme ce qui « fait la matière du style poétique. Avec cette matière « seule, on fera quelque chose de beau, de fin, de vif, « de relevé, de magnifique... mais on ne fera pas de la « Poésie. Il faut quelque autre chose qui anime cette « matière... C'est de la suspension que la poésie de- « mande, et non de l'incertitude (intellectuelle): deux « impressions qu'il ne faut pas confondre. L'incerti- « tude renferme la suspension, et en corrompt l'agré- « ment par la peine et la perplexité qu'elle y porte ; « mais la suspension ne suppose point l'incertitude. Son

(1) Les Cahiers verts, librairie Grasset.

« idée ne nous présente qu'une attente agréable de ce « qu'elle nous annonce et qu'elle nous met par avance « à portée de deviner au moins en partie...; elle nous « offre le plaisir pur de pouvoir deviner sans courir le « risque de se tromper. » (1).

Et il est bien vrai que « ceci est très émouvant » ; il est tout près de « faire le pas », de « franchir le noir « fossé qui sépare la connaissance rationnelle de la « connaissance poétique. » (2).

Arrive la période romantique, où la grande lumière va être projetée sur l'irrationnel du sentiment poétique. C'est Charles Magnin qui écrit déjà en 1829 : « Nous « avons fini par nous apercevoir que l'homme, même « sous notre ciel tempéré, n'est pas seulement doué « de raison et de sensibilité ; qu'il y a encore en lui « une autre faculté, tout-à-fait distincte de ses deux « compagnes. » Sans doute ne s'agit-il encore que d'imagination, mais la voie est ouverte, le mouvement est donné, le pas décisif va être franchi : il le sera tout-à-fait, de nos jours, avec la parabole claudélienne d' « animus » et d' « anima ». Henri Bremond, dans une page magnifique qu'il faut tout entière citer, va définir, après Claudel, le caractère spécifique des deux connaissances, rationnelle et poétique, des deux Moi dont le concours est de plus en plus reconnu nécessaire à toute œuvre proprement poétique.

« Il y deux moi : D'abord le moi de surface, d'écume « souvent, le moi des anecdotes et des faits divers : « celui de l'orgueil et de la luxure et de tous les péchés « capitaux ; celui dont on peut dire que tel jour il a « prononcé telle parole, esquissé tel geste, couru à telle « aventure, ,commis telle énormité. Pensées, actions, « passions, bonnes ou mauvaises, moi évanescent et « contradictoire, à peine s'est-il manifesté qu'il meurt « laissant la place à un autre qui est encore lui et qui « n'est pas lui. Moi autour duquel s'acharne et s'ab- « sorbe la jalousie, la haine, l'amour des autres, moi de « surface. Toujours meilleur ou pire qu'il ne se mon- « tre, toujours menteur, souvent cabotin. C'est le moi,

(1) Réflexions, p. 71, 73, 295.
(2) Prière et poésie (p. 49).

« d'ailleurs prodigieusement intéressant, tragique, « bouffon, dont les moralistes font leur pâture princi- « pale ; c'est le moi de La Bruyère ; le moi, non pas « certes de la poésie classique, mais du classicisme. « C'est ce moi-là, ce presque néant, qu'ils appellent : « l'Homme. Et il y a le moi qui demeure, image et tem- « ple de Dieu, le moi de toutes les inspirations, foyer « de toute poésie véritable, de tout l'héroïsme. Aucune « des attitudes par où il se manifeste au dehors ne le « définit ; aucune des activités dont il est la source ne « l'épuise ; aucune des capitulations où il se prête ne « fait de lui un esclave. C'est lui, sans doute, qui pense, « mais de telle façon qu'aucune de ses pensées ne l'ex- « prime vraiment, et encore moins aucun de ses mots; « lui qui agit, mais il survit tout entier et à chacun et « àl'ensemble de ses actes ; lui qui aime, mais aucun « de ses amours ni ne le comble, ni ne le donne. Plus « résistant que l'autre, néanmoins presque aussi vide. « Mais un vide vivant : un besoin, une inquiétude, une « prière solides. Possession entrevue et commencée, ou « capacité de Dieu ». Comme il est avant tout puissance « d'aimer, comme il ne s'ébranle que pour s'unir à qui « peut le satisfaire, l'Ecriture, saint Augustin, Pascal « l'appellent « cœur ». Fine pointe ou centre ou cime « de l'âme, disent les mystiques ; *Anima,* dit Paul « Paul Claudel. Tel est le moi, que le romantisme essen- « tiel, éternel, veut émanciper, non pas de la raison, « ni des règles de la morale, ou du dogme — car pour « cette émancipation-là, on ne l'a pas attendu : c'est Eve « au paradis terrestre, qui en a donné le signal — mais « de la tyrannie de l'autre moi. Surindividualisme, et « non pas individualisme, puisqu'on tient à ce jar- « gon » (1).

Moi de surface, d'une part, moi de toutes les inspirations, foyer de toute poésie véritable, de tout héroïsme, de l'autre. C'est ce deuxième moi qui est, pour Henri Bremond, la source commune de la mystique et de la poésie. Quelle sera donc pour lui la base de la distinction du mystique et du poète ? précisément l'obligation pour le poète de recourir au premier moi pour

(1) Ibid. p. 131.

extérioriser son inspiration. Le mystique n'y fait point appel, et c'est lorsque la coupure et l'isolement sont totalement réalisés entre le premier et le second que se produit l'état proprement mystique ou l'extase. Ou plutôt, s'il lui arrive d'y faire appel, c'est qu'il devient poète et sort de l'état mystique. « Sainte Thérèse, saint « Jean de la Croix, saint François de Sales, par exem- « ple. Comme poètes, ils font passer en nous quelque « chose de leur expérience, non pas du tout mystique, « — ils ne peuvent pas — mais poétique. Ceux que je « viens de nommer ont une triple auréole : docteurs, « poètes, contemplatifs. Docteurs, ils communiquent à « notre intelligence le fruit de leurs réflexions, de leurs « analyses; poètes, ils nous communiquent leur expé- « rience particulière de poètes ; contemplatifs, ils n'ont « rien ni à nous apprendre ni à nous communiquer : « ils gardent pour eux le secret du Roi. Par humilité ? « oui sans doute, mais surtout parce qu'ils n'ont aucun « moyen de nous le transmettre. » (1).

« Poètes, ils nous communiquent leur expérience particulière de poètes », qu'est-ce à dire ? sinon que le « miracle de la poésie » est précisément cette possibilité de communiquer aux autres, par la collaboration d' « Animus » et d' « Anima », le mystère même de l'inspiration, et cela avec les mêmes mots dont se sert « Animus », mais accouplés de telle sorte qu'ils deviennent l'expression d'un état qui les dépasse. Le poète mettra ainsi ses lecteurs en état de réceptivité, mais il ne pourra le faire qu'en se livrant provisoirement lui-même aux exigences d' « Animus » et en tournant le dos à son démon.

* * *

La part faite par l'abbé Bremond au Moi de l'inspiration est bien belle, bien optimiste ; est-elle suffisante ? M. J. Segond, professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon, dans son récent ou-

(1) Ibid. p. 171.

vrage sur « *l'Esthétique du Sentiment* » (1) paraît compléter la thèse précédente. « Suivant notre analyse, « il importe, pour comprendre la vie esthétique, de ne « point s'arrêter à ses manifestations expresses, mais « de descendre jusqu'à ses racines les plus basses, les « racines biologiques. C'est avec un guide précieux et « dangereux tout ensemble, Freud, que nous allons « essayer de le faire. Il semble qu'il y ait entre le fon- « dement sensuel de la vie esthétique et les formes su- « périeures de cette vie une telle différence qu'il soit « impossible de joindre les deux extrêmes. Peut-on « sortir de cette difficulté ? » (2).

Suit un chapitre éminemment suggestif au cours duquel M. Segond nous fait assister à cette *sublimation* progressive des instincts les plus grossiers qui va annexer à la vie esthétique la vie même des sens et de leurs dérivés.

« Est-il bien certain que la vie esthétique soit aussi « étrangère qu'on a coutume de le dire à cet intérêt « personnel, égoïste, et même aux passions sensuelles « dont les théoriciens, les philosophes prétendent l'af- « franchir ? Cela n'est pas évident. Et ici encore les « audaces de Freud ne pourraient-elles servir à nous « libérer de certaines préventions ? » (1)

Et l'auteur d'exposer, avec une grande force démonstrative, que, dans nombre d'œuvres d'art, à vrai dire dans toutes, une part doit être faite aux éléments les plus inférieurs de la nature humaine, lesquels arrivent à être sublimisés par le symbolisme de la rêverie, le monde de la fantaisie, le narcissisme, l'introversion lyrique.

En ce qui concerne les parties hautes d' « Anima », la position de M. Segond est assez particulière. Il admet, comme Henri Bremond, la double nécessité de la *metrique* et de *l'âme*, pour l'élaboration de l'œuvre poétique. « Il s'agit de savoir, en somme, si ce que l'on appelle la « raison suffit à nous faire connaître la réalité tout en-

(1) Bibliothèque de la Revue des Cours et Conférences Boivin et Cie, éditeurs.

(2) L'Esthétique du sentiment, p. 129.

(1) Ibid. p. 130.

« tière, ou bien si l'on doit faire appel, contre la raison, « au-delà de la raison, à des facultés différentes, à des « facultés proprement mystiques, qui nous mettraient « en communication avec une réalité vraiment réelle et « non plus smplement enclose en des symboles explicatifs. » (1)

Mais M. Segond admet difficilement la communauté d'origine du sentiment poétique et de l'extase mystique. Il aperçoit de part et d'autre un sentiment profond, une « tendresse », une « tristesse ». Seulement le mystique se donne tout entier à son sentiment, sans arrière-pensée, sans alliage d'aucune sorte ; tandis que le poète, en même temps qu'il éprouve ce sentiment et qu'il l'éprouve « sérieusement », se dédouble pour s'observer en vue de l'expression extérieure ; en même temps qu'il sent, au moment même où il s'attendrit ou s'attriste, il se prend comme spectacle. « Cette mystique doit-elle « être prise au sérieux ? Mieux encore : est-ce que la « poésie, quelque profonde qu'en soit la source, doit se « prendre au sérieux ? Ou bien ne doit-elle pas se tenir « pour ce qu'elle est en somme : un jeu ? Non pas un « jeu d'esprit, un jeu superficiel, mais un jeu vraiment « spirituel avec toutes les puissances de l'âme ? » (2). Et M. Segond met en parallèle Pascal et Verlaine. Chez Pascal, appétit du divin, de l'éternel, impossibilité de rejoindre ce qu'il désire; faudra-t-il donc l'assimiler aux artistes qui ont pu donner une expression esthétique à leur conversion, tels que Verlaine ? Verlaine qui, à côté de l'art mystique, a pu développer un art proprement *scandaleux ?* Peut-on dire qu'il ait mené concurremment une vie vraiment mystique et une vie d'artiste célébrant esthétiquement la débauche ? S'il est réellement converti, il a dû, pour exprimer ensuite ses effusions mystiques, redevenir un simple artiste jouant tour à tour avec les choses religieuses et profanes. Donc, conclut M. Segond, équivalences, *correspondances*, transposition de l'attitude mystique en un jeu de l'âme, « analogie entre les puissances de l'âme qui s'expri- « ment par la poésie pure et celles de la vie religieu- « se », mais jamais identité.

---

(1) Ibid. p. 75.
(2) Ibid. p. 80.

Position analogue à celle prise par M. Jacques Paliard, l'auteur de la magistrale thèse « *Intuition et Réflexion,* « *esquisse d'une dialectique de la conscience* », (1) au cours de sa série de substantielles conférences faites à Marseille pendant l'hiver 1927-1928, sur « *l'Art et la Vie Intérieure* ». « Des trois voies mystiques: purga-
« tive, illuminative, unitive, il est donné à l'artiste de
« connaître seulement un analogue de la seconde.
« N'étant pas entré profondément dans la première de
« ces voies, n'ayant pratiqué qu'une ascèse partielle
« sans chercher cette consomption, cette destruction,
« cette refonte totale de son être, l'artiste qui fait
« dans sa vie une œuvre, mais non pas de sa vie une
« œuvre, demeure en deçà de l'état de désappropria-
« tion, de défaite de soi-même, d'ouverture à l'invasion
« divine. Non seulement il n'entre pas dans la voie
« unitive, mais son illumination intérieure elle-même
« est autre que la voie illuminative de la vie de prière,
« puisquelle n'est pas ordonnée à la Possession. Il de-
« meure le Contemplant ; il n'est pas le Possédant...
« L'art et son principe inspirateur ne sont pas lumière
« illuminante. Ils demeurent lumière illuminée, mais
« que l'on doit placer très haut dans l'échelle des lu-
« mières. »

A vrai dire, existe-t-il une telle différence entre cette façon de poser le problème et celle de l'abbé Bremond? Nous ne le croyons pas. Il ne faut pas oublier que l'auteur de *Prière et Poésie* » a cru devoir faire, chez les mystiques communicatifs tels que sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, saint François de Sales, deux parts, celle du mystique et celle du poète, tout comme M. Segond les a faites pour saint François d'Assise ou Claudel (1). Seulement le premier appuie surtout sur la communauté d'origine :le Moi profond, source de poésie comme de prière ; MM. Segond et Paliard soulignent davantage la dualité qualitative de deux formes de sentiment qui, dès leur départ d'une source commune, prennent des directions divergentes, en même temps qu'elles deviennent essentiellement différentes par l'in-

(1) Alcan, 1925.
(1) L'Esthétique du Sentiment, p. 82.

tervention d' « Animus » dans l'expression du sentiment poétique. Mais il ne semble pas qu'Henri Bremond ait été jamais en contradiction formelle avec eux sur ce point.

Il reste donc que, loin d'opposer ces deux thèses, il conviendrait de les unir et de les combiner. Les uns et les autres admettent que la poésie ne saurait exister sans l'association d'une métrique, d'un rythme, d'un style avec une inspiration ; admettons que celle-ci trouve sa source dans un Moi profond, composé de parties hautes et basses, depuis les biologiques jusqu'aux mystiques, l'embrassant tout entier.

« *Des profondeurs de l'ombre aux cieux resplendissants.* »

***

Mais alors n'est-ce pas le grand problème qui demeure ? Les éléments du sentiment esthétique sont dénombrés, classés, précisés ; nous savons que l'œuvre belle procède à la fois de la raison raisonnante, guide du procédé, de la métrique, du rythme, de tout ce qui s'apprend, et aussi d'un souffle spécifiquement différent, apparenté aux sources les plus profondes de la vie. Mais, en fait, la plupart des philosophes qui ont pris part au débat sur la « Poésie pure » s'accordent pour reconnaître le caractère abstrait de leurs distinctions et classifications, devant l'unité foncière du composé humain.

Nous trouvons sur ce point une note bien significative d'Henri Bremond : « Essayant de décrire une ex-
« périence indéfinissable, il est naturel, il est bienfai-
« sant que mystiques et poètes mettent l'accent sur la
« distinction entre connaissance réelle et connaissance
« rationnelle. Mais il est indispensable que le philoso-
« phe, tout en faisant sienne cette distinction mette,
« à son tour, l'accent sur la solidarité essentielle et
« constante qui noue, pour ainsi dire, l'une à l'autre ces
« deux sortes de connaissances ; sur l'interdépendance
« de ces deux activités que l'on fausse également, bien
« plus que l'on paralyse si l'on tente de les brouiller
« l'une avec l'autre. Cela est indispensable, disons-nous,
« non seulement à une philosophie de la connaissance,

« mais encore à une philosophie de la volonté et, par « suite, à une philosophie de la vie intérieure et de la « prière. » (1). Le grand problème est donc moins celui de cette diversité unie ou de cette unité diverse que celui des moyens à employer pour l'exalter, pour la perfectionner. Car enfin, s'il est très intéressant de se livrer à ce travail d'analyse pour le plus grand profit des érudits, le psychologue réclame d'autres clartés plus pratiques : pour réaliser le Beau, comment devront se comporter l'artiste et, en lui, les virtualités d'apparences contradictoires que nous y avons reconnues ?

Sur la première part, celle du procédé, de l'habileté, du savoir-faire, pas de difficulté ; ou plutôt, s'il y en a, ce sont pures querelles d'écoles. Dans l'ensemble, il n'y a qu'un programme : travailler apprendre à connaître son métier, et ensuite l'exercer patiemment, consciencieusement :

« *Cent fois sur le métier...* »
« *Polissez-le sans cesse et le repolissez* »

Moyennant quoi, la récompense est assurée.

« *Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement* »
« *Et les mots pour le dire arrivent aisément* ».

Mais le Moi profond, le Moi de la « catharsis », l'« anima » de Claudel, comment l'amener à promouvoir l'œuvre belle ? Et s'il se met de la partie, par quels moyens le faire avancer sur la voie du perfectionnement ?

La bonne volonté n'a pas suffi à l'artiste de métier pour devenir un bon artiste ; il lui a fallu l'effort constant, le choix d'un programme, simple et complexe, et l'expérience tenace de ses applications. Mais l'autre Moi, celui « de tous les héroïsmes » pour employer l'expression de l'abbé Bremond, suffira-t-il de l'admettre par une sorte de coup de force de la raison pour qu'il produise de lui-même et pour ainsi dire automatiquement ses bons effets ? Ou bien faudra-t-il adopter la position de ceux ne voulant voir que les parties hautes du « Moi » et les opposant à ses parties basses, auquel cas le triage se ferait par le triomphe du « Moi » mys-

(1) Prière et poésie, p. 139, note 1.

tique sur le « Moi » biologique s'exprimant dans une œuvre d'art parfaite ? Cette position serait, si elle était effectivement celle de « Prière et Poésie », tout à fait contraire au contenu et aux virtualités de l'« Action » telle qu'elle est analysée par l'œuvre de Maurice Blondel à laquelle s'apparente si étroitement et auquel est dédié l'ouvrage d'Henri Bremond. Agir, c'est choisir ; et choisir activement, c'est mettre son être tout entier avec tous ses moyens et toutes ses forces au service du but délibérément choisi. Il ne saurait donc être question, autrement qu'in abstraeto, de distinguer ici les différentes forces du Moi profond envisagé à part de l'emprise rationnelle. Dans la moindre réalisation tentée par « anima », tous ses éléments composants, mystiques ou biologiques, ne pourront que s'unir pour concourir à l'œuvre commune. Le plus haut mystique, saint François d'Assise, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, saint François de Sales, lorsqu'il réalise humainement la poésie qu'il porte en son âme, ne laisse pas inemployés pour cela les instincts sensuels qu'il porte en lui comme les autres; mais il lès empêche de devenir des ennemis et les transforme en auxiliaires de l'œuvre qu'il poursuit. De même un Verlaine, en célébrant poétiquement les pires débauches, ne laisse pas pour cela dans une sorte de tour d'ivoire les plus hautes parties de son âme partagée, mais les galvaude, hélas ! et les abaisse en les mettant au service des autres. C'est donc bien plutôt vers l'option même de l'Action qu'il faut diriger nos recherches pour essayer de déterminer le principe du perfectionnement de l'inspiration poétique. Remarquons d'abord qu'Henri Bremond parle toujours d' « expérience poétique » qu'il oppose à l' « expérience mystique. » « Puisque cette ébauche de connaissance « mystique nous fait réaliser ce que nous avions acquis « déjà — soit dans l'ordre de la pensée, soit dans l'or- « dre de l'*action* — plus riches serons-nous dans ces « deux ordres, plus radieuse sera cette ébauche. » (1). Et enfin, plus loin : « La possession du réel, l'union ne « devient vraiment humaine et féconde qu'à ce double « prix : adhésion active de la raison, adhésion active

(1) Prière et poésie, p. 98.

« de la *volonté*. Des deux, quelle est la plus nécessaire
« à la perfection de l'expérience ? Manifestement, celle
« de la *volonté*. » (2)

Et il s'agit bien aussi de l'expérience poétique, quoique à un moindre degré: « D'un côté comme de l'autre, il y a une certaine saisie, une possession du réel: « sans cela, *ni poésie*, ni mystique. » (1).

Si l'Action est décidément à la base de l'expérience poétique, quel sera le criterium de Beauté ?

*
* *

Il serait bon de rappeler, pour y trouver des *correspondances* et des analogies, la position blondélienne du problème de la connaissance, criterium de Vérité. Sur ce terrain déjà, la double position s'est révélée : connaissance notionnelle et connaissance réelle. D'abord naissance abstraite qui semble d'autant plus parfaite que nous en portons en nous-mêmes les éléments et que nous en disposons plus souverainement. Quelle outrecuidance, en général, chez ceux qui y ont enclos leurs recherches! « A quoi me sert toute votre philo-« sophie qui n'aboutit jamais à rien de ferme ? le « moindre théorème fait bien mieux mon affaire ! » Seulement l'esprit s'avise un jour qu'ayant fait le tour des connaissances humaines, il n'est pas encore sorti de lui-même, de ses propres cadres ; il connaît ses propres connaissances, ses propres représentations, mais il n'a pas encore atteint l'*objet* de ses connaissances. Et pourtant cet objet est là, devant lui, tout près de lui ; il ne le connaît pas encore, mais il est sûr de son existence réelle parce qu'il est en rapports permanents avec lui, non par la connaissance abstraite, mais par son activité de tous les instants. Nous agissons donc, nous tranchons dans le vif; nous agissons, donc nous optons entre des possibilités diverses, mais en réalisant notre option, nous rencontrons perpétuellement une résistance provenant des possibilités écartées; c'est bien l'objet qui se défend contre les exclusivités dont nous le frap-

---

(2) Ibid. p. 211.
(1) Ibid. p. 210.

pons. Nous sommes donc sûrs de son existence puisque nous réalisons avec lui des conflits sans fin. Mais comment le connaître ?

Agir, c'est choisir d'abord ; le choix porte sur de nombreuses alternatives, mais il en est une essentielle à laquelle personne ne saurait échapper pas plus qu'aucun de nos actes ; il faut choisir, à propos de chacun de ceux-ci, entre une activité dirigée vers nous-mêmes, notre intérêt personnel, nos fins égoïstes; et une activité désintéressée, tournée vers le monde extérieur. l'intérêt des autres, de la famille, de la patrie, de l'humanité, mieux encore, « sub specie totius ». Agir pour soi-même c'est amenuiser l'objet pour l'approprier à des fins particulières, c'est volontairement méconnaître ses véritables proportions. Agir pour les autres, c'est élargir son âme et, par elle, ses moyens de connaître à la mesure du non-moi; c'est oublier ses propres dimensions, si mesquines, pour s'égaler à l'immensité de l'objet. Pour bien connaître, il faut commencer par s'oublier soi-même. Mais, dans notre action ne sommes-nous pas tout entiers? et si notre acte porte en lui des fins rationnelles, celles-ci ne sont-elles pas nécessairement accompagnées de fins esthétiques ? Nulle scission possible dans l'action; elle est entière, ou elle n'est rien. L'option égoïste qui mesure le Vrai à notre propre dimension va soumettre le Beau lui-même à la mesure de nos préjugés d'école, de nos partis-pris, de nos préférences. L'artiste qui agit égoïstement soumet par là même son art à des fins limitées, à des vues rétrécissantes. Qu'il soumette ensuite son œuvre à l'épreuve du public, il pourra bien y rencontrer l'approbation de ceux qui, partageant ses propres vues, y trouveront leur propre justification, mais il provoquera la défiance et la répulsion, non seulement de ses adversaires d'école, mais encore, et cela est grave et démonstratif, de la grande masse anonyme des gens simples.

Inversement, l'artiste qui se donne, qui s'oublie ne peut qu'élargir son œuvre à la mesure de l'immensité vers laquelle se dirige son effort. Qui ne s'est senti saisi, devant certaines œuvres d'art, musicales, picturales, sculpturales, par une émotion enveloppante à laquelle il semblait qu'on ne pût se soustraire ? Les plus engagés dans des préjugés d'école sont parfois obligés de

s'avouer vaincus devant telles œuvres ou telles interprétations qui les dépassent et les amènent à faire la « part du feu ». D'où leur vient cette attirance, sinon d'une rencontre, d'une combinaison de leur propre sentiment avec celui d'un artiste qui s'était oublié lui-même pour venir jusqu'à eux par les grandes voies auxquelles personne n'échappe ? Et il ne s'agit pas de simples concordances d'écoles qui ne pourraient provoquer que des santisfactions passagères d'amour-propre satisfait, mais d'une intimité profonde intéressant précisément ce « moi » total, celui dont parlent Claudel et Bremond, auquel il faut bien revenir ici.

N'avions-nous pas raison de ne pas nous en tenir à la pure analyse, d'ailleurs indispensable, du sentiment esthétique ? Nous sommes infiniment reconnaissants aux découvreurs d' « Anima » de nous avoir enrichis de leur découverte, mais il faut savoir où elle va nous mener, et par quels chemins. Et voici que le contenu de l' « Action », tel que le révèle l'analyse blondélienne, nous offre une option à laquelle personne n'échappe et qui a fait ses preuves lorsqu'il s'est agi du problème de la connaissance. Agir, c'est essentiellement opter ; et opter, c'est écarter toutes possibilités, sauf une, mais c'est en même temps, en conséquence de l'unité foncière du sujet, entraîner dans le sillage de la possibilité choisie la totalité du sujet connaissant. Dès lors, opter pour des fins extérieures, généreuses, de préférence aux fins égoïstes, c'est diriger toutes nos facultés de connaître vers le non-moi sans retour sur soi-même; c'est élargir notre « moi » à la mesure du « non-moi » au lieu de raccourcir le « non-moi » à la mesure du « moi ».

La connaissance objective ne peut être qu'à base de désintéressement et avec elle, par voie de conséquence, la véritable création esthétique.

Et c'est par là, croyons-nous, que la poésie rejoint la prière, que l'art rejoint la mystique. Les malentendus provenaient de la pratique d'une analyse encore extérieure qui ne pouvait qu'aboutir à la constatation de différences plus apparentes que réelles ; mais en se plaçant au centre même du « moi », source unique de toutes les inspirations, force est bien de constater l'unité fondamentale d'une action qui, par l'option altruiste, dirigera toutes nos facultés à la fois, mystiques,

intellectuelles, esthétiques, biologiques même, vers le culte conjoint du Vrai, du Beau et du Bien. Une vie d'union avec Dieu ne saurait s'épanouir en laissant se développer l'égoïsme des parties basses de notre nature; mais une vie artistique ne saurait viser non plus à l'universalité de la grande communion humaine en laissant coexister avec elle un esprit de retour sur soi qui la gagnerait et la vicierait infailliblement. En résumé, la réalisation de l'impératif moral conditionne l' « *art réel* » comme la « *connaissance réelle* » elle-même.

Si, du domaine de la théorie nous descendons dans celui des faits, allons-nous constater que tous les vrais artistes ont été des saints, à tout le moins des gens vertueux? Plusieurs l'ont été ; mais les « saints complets » ont été rares, dira-t-on, et en fut-il jamais en qui l'infirmité humaine n'eut jamais à se loger ? Il y a une échelle de sainteté ou de simple vertu comme il y a une échelle d'érudition; et il faut se rappeler la nécessaire collaboration d' « Animus », de l'habileté professionnelle, du savoir-faire.

Un grand artiste sera donc celui qui, à la fois, possèdera la plus grande somme des qualités que la pratique du métier confère par l'application à apprendre ses règles et à s'y conformer, et en même temps vivifiera son indispensable inspiration par la pratique plus ou moins constante ou intermittente de son activité désintéressée.

Et maintenant, regardons autour de nous. A qui l'usage courant applique-t-il de préférence l'épithète d' « artiste » sinon à celui qui, avant toute réflexion, de prudence ou d'intérêt, vole au secours de son semblable, partage avec lui ses dernières économies, se privant volontiers du nécessaire pour l'obliger ? Désespoir du père de famille avisé qui voudrait bien lui refuser la main de sa fille, s'il n'est lui-même atteint du même mal... « C'est un artiste », c'est dire qu'il n'a pas le sens des affaires et sera toujours à la merci des égoïsmes de son temps... Regardez un « artiste » qui passe : feutre mou, cravate flottante, étoffes aux couleurs bizarres qui choquent la mode du jour, absence des soins élémentaires, telle est la livrée outrancière et caricaturale de l' « oubli de soi » qui est encore un hommage, car il est bien vrai que l'originalité de la tenue chez un artiste n'est le plus souvent que le résultat d'une recher-

che savamment combinée par son auteur. C'est le « bourgeois » qui s'oppose à l' « artiste », le « bourgeois », c'est-à-dire l'homme de la prévoyance, de l'épargne, du « bas de laine », et quelle plus grande injure, pour un artiste comme Ingres, que d'en faire un « Monsieur » définitif.....

*
* *

Il resterait à se demander par quel mécanisme la pensée agissante, en même temps qu'elle peut conduire sur le chemin de la connaissance réelle par l'option altruiste, doit aussi, en vertu de l'unité du « Moi » humain, s'épanouir en sentiment esthétique généralisé. Sur ce point capital, un étai précieux est fourni à la position centrale de Maurice Blondel par l'œuvre de M. Etienne Souriau: « *Pensée vivante et perfection formelle* », thèse principale de doctorat soutenue avec succès en Sorbonne au cours de l'année 1925. Au cours de cet important ouvrage, son auteur, qui occupe actuellement la chaire de philosophie à la Faculté des lettres de l'Université d'Aix-Marseille, souligne très heureusement la liaison intime du sentiment esthétique et de sa représentation rationnelle. « J'esquisse en quelques « traits de crayon, sur mon carnet, le motif ornemen- « tal qui caractérise ce plat de faïence d'Urbin, devant « moi dans cette vitrine de musée. J'entends bien avoir « ainsi un document qui m'aidera en diverses recher- « ches, c'est-à-dire que je m'efforce moins de respecter « les rapports de grandeur exacte que le style de l'or- « nementation. Mais puis-je conserver en moi, le temps « seulement de me reporter du modèle à mon papier, « cette impression ? Ce serait peut-être possible s'il « sagissait de conserver une figure spatiale, telle qu'elle « résulte de l'information directe de mon percept, et « où interviendrait même, sous forme d'image (comme « on dit) consécutive, la durée des phénomènes phy- « siologiques sur la base desquels j'opère. Mais il s'agit « d'une abstraction, ce je ne sais quoi qui fait le style; « j'en prends connaissance par une réflexion sur ma « propre pensée. Dans mon percept je puis distinguer « par analyse un élément affectif et un élément repré-

« sentatif ; et c'est évidemment sur l'élément affectif « que porte ici mon effort d'attention. En d'autres ter- « mes, je ne me mets pas en présence, par mon per- « cept, d'une chose ; mais c'est mon percept, en tant « que mode de ma pensée, en face duquel je m'établis... « Je perçois ma propre pensée, et c'est la forme de ce percept dont il s'agit ici. » (1).

Mais il y a réciprocité. Je travaille, la tête dans mes mains, à de hauts problèmes de sciences abstraites ; la solution de l'un d'eux m'apparaît soudain, je veux la reproduire sur le papier, la fixer ; mais c'était une fulguration qui m'échappe au moment où je croyais la tenir, et je ne puis la retrouver qu'avec le concours des formes extérieures: le livre lu, les lignes commencées, l'association des images qui avaient accompagné son apparation. « Ainsi ce que nous appelons conserver une « pensée en notre esprit, c'est la refaire pour tous les « besoins que nous en pouvons avoir, et ce que nous « appelons la refaire, c'est en refaire une autre qui « soit de même forme » (1).

C'est donc dans l'unité formelle de la « pensée vivante » que se rencontrent nos élans affectifs et nos moyens rationnels; c'est dans l'analyse de la notion de « forme » que doit se trouver la clef du problème. Or, que sera cette « forme unifiante » où s'instaure le rendez-vous fécond du rationnel et de l'affectif, sinon celle qui sera la plus dépouillée des formes secondaires, occasionnelles, extérieures et capables, pour cela, de l'adultérer? La forme parfaite sera celle où se rencontreront spontanément tous les éléments essentiels des choses, sans alliage d'accidentel. Ne peut-on pas admettre que notre « moi » s'y achemine spontanément par une sorte d'appétence du réel, de besoin d'identité difficile à nier sans, par là, détruire l'armature même de notre faculté de penser ? Et n'y pourrait-on voir une concordance profonde avec la tendance de notre organisme vers cet état d'équilibre interne qui s'appelle la santé, perpétuellement combattue par les interven-

(1) Pensée vivante et perfection formelle, par Etienne Lourieu Hachette, 1925, p. 256.

(1) Ibid. p. 257.

tions parasitaires ? Et sans doute y a-t-il là un peu de « cet optimisme logique, qui est de compter sur une « sorte d'harmonie entre les devenirs d'un esprit sui- « vant sans effort ses pentes naturelles, et ceux des « phénomènes du monde extérieur ; harmonie qui peut « être garantie en ses grandes lignes par l'influence de « l'habitude, de l'expérience personnelle ou héréditaire, « de l'adaptation de la pensée humaine aux grandes « formes du monde. » (1).

Optimisme, soit ; mais optimisme fondé à la fois sur la raison et sur l'observation, ce qui est plus que suffisant pour nous en garantir la légitimité. Quand nous constations l'unanimité d'enthousiasme qui accueillait le sacrifice de Polyeucte exprimé en un simple mot ou encore la reprise du thème si pur, si dépouillé, du « Concerto » de Beethoven, il y avait précisément disparition complète, pendant ces minutes chargées de sens, de tout l'accidentel romantique susceptible de compromettre la perfection de deux formes unifiantes : pensée et sentiment, donc à la fois vérité et beauté, tout était de niveau. La perfection se trouvait atteinte par élimination et non par accumulation, apparaissant ainsi comme l'état spontané de la forme essentielle.

*
* *

Et maintenant la conclusion n'apparaît-elle pas, à la fois inévitable et grosse de conséquences ? Répétons que l'œuvre d'art provient de la conjonction combinée de deux sources : la compétence technique et l'inspiration. Le perfectionnement de la première proviendra de l'application, du travail patient, de la connaissance des origines, de l'assimilation des recherches déjà faites, en un mot de tout ce que peut procurer une étude normalement organisée. Mais à quelles conditions l'inspiration sera-t-elle dirigée aussi vers son indispensable progrès ? Serait-il possible, après avoir constaté la nécessité de son intervention, de la laisser livrée à elle-même en attendant tous les bienfaits de son efficacité en quelque sorte spontanée ? L'inspiration, comme tout ce

(1) Ibid. 10.

qui est humain, et elle l'est plus que tout le reste, est trop liée à l'activité pour ne pas être constamment et étroitement subordonnée aux lois de cette dernière ; et s'il est vrai que le problème de la connaissance dépende du déploiement de l'activité vers des fins extérieures à soi, le problème de l'esthétique en doit dépendre aussi.

Qu'est-ce à dire? Pour connaître, il faut se renoncer; pour faire œuvre belle valable pour tous, il faut se renoncer aussi. Et sans doute y aura-t-il en fait des demi-mesures, des quarts de mesure ; tel éclair d'héroïsme, traversant une vie égoïste, pourra provoquer un éclair de génie dans une œuvre grise. Mais il faut admettre que l'œuvre d'art sera belle d'une beauté universelle dans la mesure même où elle sera le produit et l'expression d'une vie plus renoncée.

Et cette constatation est grave, car elle permet de prendre conscience avec plus d'assurance de la grande crise généralisée que traverse le monde moderne. Avec une magnifique autorité dialectique, M. Julien Benda, dans la « *Trahison des Clercs* » et la « *Fin de l'Eternel* », a mis à jour le danger pressant que fait courir à la société humaine l'amoindrissement progressif des « valeurs spirituelles ».Et il est bien vrai que, de plus en plus, les besoins utilitaires ou les passions particularistes de l'homme trouvent des avocats inattendus parmi ceux-là même qui avaient pour mission essentielle de faire élever les regards vers des fins supérieures et désintéressées : les clercs, religieux, philosophes, savants. Et M. Benda de proclamer la trahison de ces derniers qui, par leur carence, risquent de conduire le monde à la faillite. Car pour lui, les non-clercs, les laïcs, en tournant le dos à l'altruisme, ne feraient que leur devoir, tandis que les clercs, ce faisant, feraient échec à leur propre destinée. Il est certes réconfortant d'entendre une telle voix rendre ainsi un éclatant hommage à des valeurs trop effectivement délaissées pour que leur nostalgie ne manque pas d'assaillir les cœurs bien nés. Mais est-il vrai que l'on puisse ainsi faire de la société deux parts dont l'une serait cantonnée dans le culte de l'esprit et l'autre dans les soucis de la pratique ?

En réalité il n'est pas de clerc, si éthéré fût-il, qui puisse et doive se passer totalement du souci quotidien

des fins pratiques, et il n'est pas de laïc que l'on puisse dispenser, sans danger pour lui ou pour les autres, de tenir compte des fins altruistes. Sur le terrain spécial de l'esthétique, l'artiste ne peut se passer du concours d' « Animus »; mais le spectateur, laïc lui aussi, à qui s'adresse l'œuvre d'art, ne peut non plus se passer d' « Anima ». Encore une fois, c'est tout ou rien, et l'on ne saurait faire, autrement que dans l'abstrait, deux parts hétérogènes et séparées. Toutes les crises se tiennent et s'enchaînent, et celle du sentiment esthétique ne pourrait que s'atténuer en même temps que se développerait chez tous les hommes, sans catégories ni exceptions, le bienfaisant renoncement, gage commun de Vérité et de Beauté.

Henri URTIN.

La Barricade Étincelante

Amour ô peau des hommes, et brillant Déicide
Pour qui les cœurs versés dans l'onde des Etoiles
Mais s'il ne reste rien ô cœurs toujours livides
De tant de vies, d'amour que les flammes brûlèrent
Maintenant l'avenir à nous, à nous l'amour.

Amis vous êtes nés sous les frontons sinistres
Qui barrent de nos fronts l'étrange liberté
Amis l'amour pour nous souffrira des airs tristes
Mais c'est la liberté mourir la gloire est née

Qu'il ne reste plus rien derrière nous de ces landes
Maudites par la voix de l'adorable amour
Villes des citoyens à vous l'odeur de cendre
Qui pour nous feront doux les baisers et les jours.

Car ce n'est pas chanter pour rien que j'imagine
Le passé désolé que sera le passé
Nous avons tant pleuré des pensées domestiques
De Dieu qui n'a plus rien de commun avec nous.

Car nous avons pour nous une âme très sublime
Car nous l'avons sauvée
Des pourritures extrêmes qu'enfantaient nos erreurs
Car nous avons pour nous la grande foi des hommes

Car nous allons mourir car nous sommes éternels
Car pour vivre il nous faut de formelles fureurs
Car nous savons aimer et tout amour charnel
C'est le feu, le beau feu par le monde est vainqueur.

Adieu, Adieu ô vie, ô vie très décevante
Je n'ai que des chansons pour demander pardon
Si le pardon du ciel est une ombre vivante
Et si le ciel est pur comme mon cœur est bon.

Adieu, mes beaux amours dispersés sous les tentes
Rêves, chevaux au vent et robes toutes blanches,
Et talismans secrets qui baignent dans mon sang
Secrets, secrets d'amour, adieu mon âme ardente.

Je meurs très jaloux de ma vie éternelle
Très joyeux j'ai laissé mon sang dans les ruisseaux
La liberté, c'est moi et en souvenir d'elle
On trouvera mon cœur dans les yeux des oiseaux.

JACQUES BARON.

La Ville, l'Homme et la Voyante

LA RUE DES PAUPIERES ROUGES ET LE SANATORIUM GRATTE-CIEL

LA VILLE

Elle porte collier de visages en papier mâché, mais son chignon joue à l'arc de triomphe.

Ainsi, avant l'ère des nuques rases, toute patronne de bistrot, à coups de guiches, frisettes, franges, boucles, nattes, compliquait, en de chimériques architectures, l'édifice de cheveux et d'orgueil, à même le sol du crâne.

Or, la dernière auvergnate penchée sur le zinc d'un comptoir où se mire sa tignasse bouffie de crépés, cimentée à la brillantine, étayée de peignes ét/barrettes, façon écaille, nymphe de gargotte, narcisse femelle, mais défiant tout vertige elle vous en donne sa parole, car la tête est bonne, meilleure, pour sûr, que celle du freluquet, sempiternellement à s'admirer, dans le ruisseau, comme un donzelle dans son miroir. et, à poils, le chinois de paravent, la graine de propre à rien, à poils, dehors, dès patron minet, à se regarder, va done chochotte, les yeux, le nombril et toute la boutique, tant et si bien qu'il a fini par choir dans la flotte, d'où on l'a repêché mort et nu, plus nu que la main puisque... mais ne me faites pas dire des cochonstés, ma bonne, ma chère fouchtri, fouchtra...

L'ultime maritorne anachroniquement fière du château poisseux et tarabiscoté qui la couronne, déesse de la mayonnaise, qui ne cache rien de ce qu'elle sait des

cosmogonies, de la politique, des adultères de quartier, tandis que, goutte à goutte, dans un bol, tombe l'huile de sa sauce, n'est pas la seule de qui s'inspire la Ville.

Mais la grande pétrifiée, au reste, toujours prête, sans qu'on lui demande son avis, à se prétendre capitale du goût, s'est rappelé que les moukères arrangent leurs sequins en parures.

Aussi, cette fille de la fille aînée de l'Eglise, sur une poitrine asymétrique dont elle a baptisé un sein et encore le droit, *Sacré Cœur,* (à noter, entre parenthèse, que les enfants de cinq ans trouvent des syllabes à la fois autrement exactes et mystérieuses pour l'état civil de leurs doigts de pieds), l'autre *Panthéon* (Pan parce que, férue d'antiquité, elle ne déteste pas, non plus, un petit air de flûte et se réjouit fort de ce qui claque, giffles, tir à la carabine, jeux de mots et de mitrailleuses, coup de fusil et de canon ; *théon* explicable par une seule faute de scribe, qui, avec le même nombre de signes, moins de prétentions et plus de vraisemblance, eût, tout bonnement inscrit têton à son registre), sur un bas ventre qui a juste ce qu'il faut d'obélisque pour pour jouer les hermaphrodites et s'appelle, lui aussi d'un nom composé (d'abord trois lettres, chacune au sommet du triangle où se tapit ce qui de la femme est le plus apprécié mais le plus calomnié, puis le substantif corde, comme si cette coquette entendait qu'on se pendît au sien) sur son cœur en forme de Palais Royal, son nombril qui lui sert de fosse aux ours, ses bras, ses jambes, parfumés au goudron, elle a imprimé le tatouage négatif et glacial de la monnaie du pape.

Monnaie du pape, monnaie de singe, petites lunes en papier, sœurs par la sécheresse d'une grisaille qu'elles maquillent, si la boîte à sardines oubliée, au pôle, par l'explorateur peu curieux du paysage, a réjoui la boîtante famille des pingouins, l'homme qu'une impitoyable main de fer, sans gant de velours vient d'arracher au naufrage illimité du sommeil et des draps, meurtri dans son regard et le secret de sa poitrine, blessé au sang par l'acier, dont, après avoir déchiré sa vitre, vient de le frapper, la ville aux casque, armes et cuirasse de gelée blanche, l'"homme n'est plus qu'un moribond relief de nuit.

Ses yeux ? des étoiles qui s'éteignent, deux feux

follets rentrés à l'écurie. Avec des transparences de souvenirs, d'acides raclures de ciel et déchets d'astres, il essaie, quand même de se recomposer un visage : son visage continué par un cou : son cou... et ainsi de suite, mais les morceaux de lui-même se joignent mal, ne semblent plus faits les uns pour les autres.

De sa chair, de ses volontés, ne demeurent que lambeaux de brouillard, tronçons de torticolis. La femme de pierre, la pierreuse condescend à le plaindre.

A l'aube j'ai rêvé d toi et j'ai pleuré...

Elle a rêvé, elle a pleuré.

La pitié ? quoi ? Un regard lancé trop loin, la mise en scène de la voix, et, surtout, ces mots d'une sournoiserie ? La pitié plus hypocrite, plus inadmissible encore que la Société des Nations, la police, les choux-fleurs, les bretelles, les maladies vénériennes, le papier de verre et les fixe-chaussettes.

L'homme baisse les paupières, pour se rappeler certain mois dont les matins lui souriaient de toutes leurs fenêtres ouvertes, chantaient à douce voix de fleuve, accompagnés en sourdine par les caresses d'ombre. Mais l'automne, soudain, a voulu que se gerçât du sel des larmes ce qui de la peau ne peut mentir ?

L'homme fuit la chambre du piteux réveil. Dehors il constate l'alliance de la ville et du jour (15 octobre), le plus équivoque parmi les trente-et-un d'une famille entre le ziste et le zeste. En a déjà pâli même la belle insolence des marchandes de mimosas. Afin de mieux narguer les gerbes chétives que ces bohémiennes essaient de vendre, à l'orée des métros, se tord le zinc agressif d'une végétation nymphomaniaque, et les gitanes n'osent plus remuer un cil, alors qu'elles ont toujours passé, fort justement, du reste, pour connaître dans les moindres subtilités l'art de faire de l'œil et aussi bien avec les narines que la bouche ou les anneaux qui leur servent de pendants d'oreilles. Dans leurs paniers, toute une végétation s'anémie, se liquéfie mare à la noyade des fleurs et les tabliers n'ont pas trop de mille plis pour cacher deux fois cinq doigts parfumés au cuivre des gros sous. C'est la saison des mains dans les poches des pardessus. Nul passant ne sauvera de la débâcle le plus petit bouquet et les altières nomades, la veille encore, claquant les talons de leurs socques

et leur insolence sur le macadam, rougissent d'une crasse pourtant bien docile à ganter leur fin métal de peau. Hier, elles allaient jeteuses de mauvais sorts, les lèvres passées au minium, pour bien signifier aux grands frisés des faubourgs, toujours prêts à jouer du coouteau, qu'elles n'avaient pas peur du rouge, mais, aujourd'hui, parce que, du ballon feuillu des marronniers, ne demeurent que squelettes intilement compliqués, parce que c'est la naissance de la mort, créatures aux épaules soudain peureuses, elles supplient le froid, cet avorton, de ne pas les poignarder entre les omoplates.

A la lumière de cette détresse l'homme voit qu'il n'a jamais rien compris des choses, ni des êtres.

Il se précipite chez la diseuse de bonne aventure (comme s'il n'en existait pas de mauvaise).

Quatre à quatre il grimpe les cinq étages.

Il compte

$4 + 4 + 5 = 13$

à $\times 4 \times 5 = 40$

$4 + 4$

Mais halte là ! s'il fallait soustraire et diviser, non additionner, ni multiplier. Gare aux chiffres. Traîtres comme les révolvers. On a enlevé le chargeur. On vise pour rire. Il était resté une balle dans le canon. Balle diabolique, cabalistique, métaphysique. Bien des adjectifs s'offrent à qualifier ce projectile meurtrier. Une gentille petite femme n'en a pas moins tué son gentil petit mari. Ou vice-versa. Vous parlez d'un malheur. Un ménage modèle et qui mettait de côté. Dire que la pauvre aura ses vingt-et-un ans juste, à la Noël. Déjà veuve. Si jeunette. Et enceinte, Foi de bistrote, voilà une histoire qui mérite bien qu'on la répète, toute une année, à l'heure de la sauce mayonnaise. La Ville, elle, aura de quoi pleurer, de quoi rêver, tout son saoûl. Bonne occasion de se métamorphoser, de flotter île sur l'océan des larmes. *Fluctuat nec mergitur*. Ce serait mieux encore si on retrouvait, tué à coups de chiffres, l'homme sur le paillasson de cette voyante qui n'a pas l'air d'entendre. Mais l'auvergnate au chignon, et la pierreuse tatouée à la monnaie du pape, il ne faut, tout de même plus jamais, leur permettre de se mêler de ce qui ne les regarde pas. Donc ne toucher, ni aux pis-

tolets ni aux nombres qui partent tout seuls. Déjà les courants d'air ne lui ont pas si bien réussi à ce garçon! Il aimait le vent à la folie. Prétexte à de jolis symboles. Mais un citadin n'a guère de tempêtes à sa disposition. Pour traduire, à coups de moyens terrestres, l'ouragan, il a laissé portes et fenêtres battantes. D'où un mélimélo pulmonaire. La carcasse ne fut jamais bien fameuse. Maintenant il a la fièvre, il tousse. Il exècre cette rauque chanson, qui d'ailleurs, a dû finir par réveiller la pythonisse, puisque se traînent des savates de l'autre côté de la porte qu'on ne tarde plus à ouvrir.

L'homme prévient qu'il déteste le passé, et le présent. Il n'est venu que pour le futur. Il fait le vide en soi. De ce qu'il fut, de ce qu'il est, survit, seule, une frénétique fringale d'imaginer. Il ferme les yeux, afin que nulle vision trop actuelle ne s'interpose entre l'avenir et ses paumes.

Le livre des mains et de la destinée, elle sait y lire la chiromancienne, elle va y lire et elle connaît son monde, à force d'en avoir vu et de toutes les couleurs, des vertes et des pas mûres, depuis le temps, déjà lointain que, dans les foires, sous le nom de Mme Rachel, au seuil d'une roulotte, charlatane, elle déployait son bel éventail de tarots. Fille de dompteurs, elle n'a jamais eu froid aux yeux et sait comment s'y prendre avec les fauves et les amoureux. Elle a du reste toujours méprisé les uns et les autres, et, maintenant qu'elle a renoncé aux rideaux d'andrinople à l'édredon gonflé jusqu'au plafond de la vie foraine, pour devenir Mme de Rosalba, sorcière en chambre, oracle des Batignolles, elle voue un mépris rétrospectif aux lions, ces rapins démodés à cravates Lavallière, qui, n'ont même pas eu le nez de commander un petit trumeau à Lautrec, du temps qu'il brossait, à NeuNeu, de grands panneaux pour la Goulue.

Donc premier conseil :

Si vous achetez des peintures, mon jeune Monsieur, puisque je vois à cet anneau de Vénus, là, que vous êtes un artistique, ne vous fiez pas aux manitous qui font les fendants. J'en ai connu, moi qui vous parle, des qui maniaient le pinceau et le crayon. A preuve que ma nièce avait épousé un architèque. Il est mort dans un éboulis. Dommage. Il vous aurait bâti, pour pas

cher, la grande maison que vous aurez d'ici quelques années. Et il y en aura des tableaux dans le salon, et des tapis de Turquie. On se croirait au Palais de Fontainebleau. Mais c'est pour plus tard, maintenant, maintenant...

De toutes ses forces, elle tire, écarte les doigts, pour que la paume devienne océan, car la soif devineresse de la ci-devant Rachel, dédaigne les verres d'eau et même celui, au fond duquel Cagliostro aperçut la tête coupée de Marie-Antoinette.

Mme de Rosalba plonge.

A mille lieues, sous les mers du futur, elle voit :

D'abord un mariage avec une rousse. Vous aurez été présenté à la fiancée, à l'étranger, au cours d'un voyage. Mais c'est à Paris que se fera la noce. Et vous parlez d'une noce, avec des autos, des toilettes et une messe où l'on jouera tout le temps, de l'orgue. L'épousée porte une robe à traîne de satin blanc copurchic. Son voile en point d'Angleterre n'est pas de la gnognotte. Bien du monde s'est dérangé. Et pas des purées. Le Président de la République, en personne. Si sa femme n'est pas venue, ne cherchez pas midi à quatorze heures, c'est simplement parce qu'il est célibataire. Le pape a envoyé sa bénédiction et on passe tout l'après-midi à boire du champagne.

Voyage de noces en Italie.

A Venise la rouquine s'aperçoit qu'elle est enceinte. Neuf mois plus tard, elle accouche d'un enfant bleu. La garde n'en croit pas ses binocles mais le médecin, encore un qui aime la peinture et s'y connaît, pense qu'on ferait une jolie aquarelle de la maman et du bébé. Hélas, ce poupon excentrique meurt de jeunesse à l'âge de trois minutes. Cher innocent dont la tête pesait trop lourd à la fragilité du cou, les années suivantes, ta pauvre mère te donnera tout un arc-en-ciel de frères et sœurs non plus viables que toi. C'est la faute du papa qui s'est trop fatigué. Ainsi, en attestent les paumes, que les désirs tour à tour ravinent et boursoufflent. Le mont de Vénus, par exemple, est un vrai petit Himalaya. Mais, en fait de relief, dents et chaînes signifient, entre elles, des vallées, creux, entonnoirs, dépressions. Il y a bien du brouillard aux flancs, aux pieds du pic

d'Amour, et c'est pourquoi, Monsieur a du vague à l'âme.

La voyante répète ces dernières syllabes, assez vite, pour les métamorphoser en un seul mot et d'allure cabalistique.

Vagualame, vagualame, vagualame, voici Mme de Rosalba en transes.

Vagualame, vagualame.

Un tonnerre gronde.

Mme de Rosalba n'est pas contente.

Mme de Rosalba menace, maudit.

Vagualame, vagualame.

Elle vous en foutera du zig et du zig, du toc et du toc. Monsieur aime le froti frota. Monsieur met sa langue dans toutes bouches, sans même penser à se dire que c'est plus indiscret, plus dangereux aussi, que de lire la correspondance qui n'est pas, à soi, destinée.

Vagualame, vagualame.

Monsieur veut savoir l'avenir : Eh bien, il mangera des asperges en plein hiver, et, à tous les repas du caviar et des huîtres. Il ne déteste pas lever le coude. Gare... D'apéritifs en rinçonnettes, il se mettra dans un joli état. L'hiver, Monte-Carlo. Le trente et quarante, la roulette, le baccara et tout le bastringue. Des aventurières se promènent au bord de la mer, sous les palmiers, parées comme des châsses. La dot de la rouquine décidément, ne fera pas long feu. Au printemps, retour à Paris. Les courses à Auteuil et Longchamps. Un chapeau haut de forme gris clair, de la coco plein le nez, un œillet à la boutonnière. On perd tout ce qu'on veut, mais la pire c'est encore une connaissance, une Yolande, dont Mme de Rosalba ne fait guère son compliment. Allons, tout de même, voir un peu ce qui se passe chez cette demi-mondaine et des mieux huppées, perle fausse, sans doute, mais dont l'écrin n'est pas pour déplaire. La maîtresse de maison trône dans la cathèdre qu'elle acheta, son pesant d'or, à la vente Sarah Bernhardt. C'est du beau meuble et historique. Yolande se rengorge, domine les invités, qui n'ont, pour s'asseoir que des petits tabourets algériens, en bois découpé, incrusté de nacre, offerts par le petit-fils d'Abd-el-Kader, en personne. Par terre, ce ne sont que peaux d'ours et de léopards, aux murs, tapisseries, soies brochées, la-

ques, tableaux damas, velours, et sur les tables de marbre et les consoles de bois doré, des vases chinois, avec de grands bouquets de plumes, des statuettes, des tabatières, des caves à liqueurs, des objets dont pas un qui ne soit précieux, et, pour tous les goûts, de la pièce de musée, à la babiole, au colifichet, mais tous d'un luxe.

Mme de Rosalba méprise les richesses qu'elle décrit. En relations suivies avec l'au-delà, comment se laissera-t'elle émouvoir par un spectacle terrestre fût-il le plus splendide. Du haut de son sommeil, elle lance donc ses foudres indignées sur la scandaleuse Yolande et son salon, où, certes, il y a du beau monde, mais du beau monde qui ferait mieux d'aller ailleurs, à commencer par le Prince de Galles, assis sur l'un des douze tabourets du petit-fils d'Abd-el-Kader et tout à son ouvrage de broderie, anglaise, naturellement.

Son aide de camp sable le champagne en compagnie de Mimi Patata, l'étoile des Folies Bergère, une ancienne gommeuse qu'on voit gigoter depuis 1900, qui, pour sûr, n'est pas loin de friser la cinquantaine, mais, elle sait nager la bringue et vous retourne un homme comme un gant, s'envoie de la chair fraîche à tire larigot. Exemple : ses deux amants, des jumeaux frais débarqués de Delicarlie, deux minces garçons roses et blonds, avec des yeux que l'inceste fraternel et les exigences de la vieille guerrière creusent mauves. Ils se tiennent debout, l'un à droite, l'autre à gauche de l'héritier de l'Angleterre et, Yolande à l'apogée de sa gloire, dans sa cathèdre, ressent une ivresse qui n'eut d'égale, au cours de sa longue carrière galante, que sa joie, le jour, où, voilà des années et des années, elle reçut pour sa fête, une garniture de cheminée en boronze, la pendule à sujet, et les deux candéllabres, cadeau du premier de ses riches adorateurs, qu'elle eut, du reste, tôt fait de ruiner, car, insiste Mme de Rosalba, on ne peut pas dire que Yolande soit la fleur des pois...

Une entretenue, voilà tout.

On en raconte sur elle.

Ses belles manières ? du chiqué.

Je vous la fesserai, moi, cette mijaurée, qui prend des airs de reine, pour descendre de son trône. Elle va faire un frais à la Patata. Ecoutons. D'abord des compliments sur les jumeaux. Ces deux jeunesses dans un

lit... ah... ah... Mais Yolande est la sournoiserie, la méchanceté incarnée. Elle insinue : ils ont l'air de bien s'aimer, peut-être même un peu trop, ne trouvez-vous pas, Mimi, chère, vos Scandinaves ?

Mimi s'étrangle.

Yolande interroge :

Ne parlent-ils donc point une seule langue à part le Suédois ? Ils sont bien silencieux. Bonne santé ? Pour venir d'un pays où l'on fait, paraît-il tant de gymnastique, ils semblent un peu biches en verre filé. Sûr qu'ils se nourrissent de poudre de riz, Un point c'est tout. Savent-ils danser ? Si oui, pourquoi, Mimi, ne point commander un sketch. Dame, il faut rajeunir sa manière, de temps en temps. Et puis on aurait une belle affiche. Chacun serait un Patatus. Yolande qui prend tous les matins des leçons de latin, et d'escrime, sait que :

Patatus + Patatus = Patati.

On annoncerait Patati et Patata.

Tout Paris courrait...

Mimi qui sent qu'on se moque d'elle, tourne le dos à l'insolente, s'en va faire une révérence au Prince de Galles et lui demander comment il trouve ss twins...

— *Twins*, siffle Yolande. On t'en donnera des twins, à la sauce anglaise. Madame ne sait pas l'orthographe, mais Madame se croit un petit Shakespeare. Plonge dans tes jupes ma fille. On voit que tu as pris des premières leçons de maintien à la maternelle de la rue Mouffetard. Minaude .Souris. Profite de ton reste, car tu ne seras plus invitée avec les altesses, Patata, vieille patate.

Quel caractère, quelle vulgarité !

Mme de Rosalba s'offusque.

Et puis, avec ces femmes de mauvaise vie, on ne sait jamais à quoi s'en tenir. Il n'y a pas cinq minutes Yolande savourait son triomphe, et, la voici à deux doigts de se mettre en colère, de dire des gros mots. Elle monte sur ses grands chevaux, mais ce n'est pas son père, un cocher de fiacre qui a pu lui donner des leçons d'équitation mondaine. Elle a beau dormir dans un lit qui fut, soi-disant, celui de l'Impératrice de Chine, s'asseoir dans la cathèdre authentique de Sarah Bernhardt et manger sur une table ayant, jadis, ap-

partenu à Mme Poincaré, les meubles de ces grandes dames,n'ont pas déteint sur elle, et aussi bien, d'ailleurs au propre qu'au figuré puisqu'elle continue à répandre sur son visage et son corps de la poudre liquide blanche alors que la mode passe les autres femmes au brou de noix.

Plutôt que de venir avec sa broderie, chez une gourgandine, le fils du roi d'Angleterre eut été mieux inspiré d'épouser une princesse de Belgique ou d'Italie, comme on le souhaitait dans sa famille. Et du paradis des cœurs raisonnables, que doit penser feue, cette bonne reine Victoria, une, enfin qui n'avait pas le vague à l'âme. Ses solides qualités eurent leurs récompenses, tant aux Iles britanniques que dans les Dominions, tout comme, selon le même et juste principe, est aujourd'hui châtiée la veulerie du prétendant. Déjà il souffre. L'attitude et les mots de Yolande lui blessent l'âme qu'il a fragile et délicate. Et puis les jumeaux, simple entraînement professionnel, se mettent à lui faire de l'œil. Timide, il rougit, et, pour se donner une contenance, propose une messe noire, à laquelle, les nègres de l'orchestre qui jouait en sourdine,dans un coin, prêteront leur concours.

*
* *

Du coup, Mme de Rosalba qui ne veut point sombrer en plein océan d'ignominie, donne du pied, remonte à la surface, sort de sa transe dégoulinante d'au delà, défrisée mais inexorable.

A l'homme qui doit assister au sacrilège dont les musiciens chocolat foncé, seront les négatives hosties, au cœur de brouillard, à M. Vagualame, elle donne de maternels et sévères conseils.

Au fond tu ne sais que faire mon gars. Voilà le fin mot. Que le Prince de Galles te serve d'exemple. Et encore, lui, il a une planche de salut : sa broderie anglaise. Mais toi. Tu réfléchis, tu médites ? Balançoires. Si tu veux faire rire de toi, écris donc sur ta porte :

« Maison du penseur ».

Il y a des boucheries, des boulangeries, des charcuteries, des épiceries, des teintureries. Il n'y a pas de

penseries. Paresseux. Tu me diras que le destin est écrit, bien plus haut que le cinquième de la Rosalba, dans les étoiles. D'accord je ne suis qu'une poussière. Est-ce une raison, pour que toi, tu fasses le soliveau du 1er Janvier à la Saint Sylvestre. Un petit effort, que diable. Si tu prenais, par exemple, le sabre de grand-papa qui était un brave colonel à moustaches ? Vois la carte du monde. Elle est farcie de peuples qui attendent sous les palmiers, dans les îles, derrière les dunes, qu'on vienne leur fendre la tête. Souviens-toi, comme tu aimais à chanter Fanfan la Tulipe, au temps des images d'Epinal. Tu étais alors un agnelet sans tache et qui sentait bon la terre de France. La nuit, dans ton petit lit bien brodé, tu rêvais tout gentiment que tu venais de couper les oreilles au roi de Dahomey. Ta maman les assaisonnait à la vinaigrette, et on se régalait en famille. Amour d'enfant, tu n'avais pas pour deux sous d'égoïsme. Aujourd'hui tu ne penses qu'à toi. Tu détestes ton passé comme un frère aîné. Tu n'aimes que cette grande putain de ville qui te prend jeunesse et santé. Il n'est pas encore quatre heures, et, déjà, tu songes aux rencontres de minuit. De tout cela un singe vert rougirait. Toi tu n'as même pas honte, et, Madame de Rosalba n'a pas fini de s'indigner.

Vagualame, vagualame, vagualame.

Elle retombe en transes.

Elle voit une petite maman bijou, sur la paille, par ta faute, qui dîne d'un hareng saur, dans sa cuisine, en regardant la Tour Saint Jacques.

La maman bijou vient de recevoir une lettre dont l'auteur anonyme lui écrit que son fils fréquente des particulières drôlement pougnaguées. La maman bijou n'est pas habituée à pareil style. Elle essaie d'imaginer les dames en question (c'est de Yolande et de Mimi qu'il s'agit, bien entendu). Elle cherche le mot *pougnagué* dans le gros Larousse en sept volumes, épave seule sauvée d'une bibliothèque, vendue par ordre judiciaire. Elle s'énerve. Elle ne trouve pas. Maintenant elle sanglotte, car ce fils indigne, s'il continue son sabbat, sa colonne vertébrale va se vider comme un sureau de sa moelle. A travers le temps et l'espace, elle supplie Mme de Rosalba qui sourit tristement. La marée du destin ne saurait être endiguée par des conseils, fussent-ils

d'une extra-lucide. Sans doute, le mieux serait de prendre chaque soir, avant de se coucher, une bonne soupe aux nénuphars. Les enfants de la chaste Suisse, par exemple, tout le temps de leur service militaire, avalent, quotidiennement, d'un cœur joyeux, plusieurs bolées de ce bouillon. Ainsi, retournent-ils vierges à leurs montagnes, prêts à faire des enfants qui ne seront ni bleus, ni mauves...

Mais on sourit. On se moque. On tient à son vague à l'âme. Mme de Rosalba n'a donc plus qu'à donner une petite liste de catastrophes :

Divorce.

Epouvantable scandale de mœurs.

Prison.

Accidents de chemin de fer.

Vilaine maladie.

Ruine.

Déshonneur.

Paralysie, vers la quarantaine. Trente ans à rouler en petite voiture. Puis la mort. Avec la soupe aux nénuphars, on aurait évité ces malheurs. On serait devenu centenaire. Mais n'en parlons plus. Mme de Rosalba n'a rien à ajoûter. C'est vingt francs.

M. Vagualame est déjà dans l'escalier.

Pitoyable, Mme de Rosalba lui crie par dessus la rampe qu'elle connaît une recette qui fera peut-être son bonheur. Ce n'est point pour la chasteté, cette fois, mais, au contraire, pour la séduction, puisqu'on s'obstine, — à ses risques et périls — à vouloir jouer les Don Juan :

500 grammes de rhubarbe.

1 litre de vin blanc.

Laisser macérer 24 heures la rhubarbe dans le vin blanc. Puis se laver la tête avec ce mélange. Rincer à grande eau. Ainsi sera obtenue la plus éclatante des blondeurs et d'un effet certain sur les personnes d'âge, car, puisqu'il s'agit d'amour, encore un conseil : Ne jamais s'attaquer aux jeunesses. e pas courir après des péronnelles qui mènent en bateau ceux qui les courtisent et viennent, spontanément, se donner à qui fait mine de les délaisser pour de plus mûres beautés. Ainsi la Rouquine si elle doit offrir sa main tachée de son, ce sera parce que sa mère, encore un numéro

celle-là, soit dit en passant, aura laissé voir son faible pour le futur. Résumons donc : Rhubarbe. Vin blanc. Sourires aux quinquagénaires. Pas d'autre moyen de cultiver la Rouquine. Quant à l'enfant bleu, le baptiser dès sa naissance, qu'il puisse aller droit au ciel, le Chérubin.

Au revoir et merci.

*
* *

L'homme quitte la maison de la voyante.

La ville, à nouveau, lui siffle sa glaciale pitié.

Jai rêvé de toi et j'ai pleuré.

Une seule phrase. Elle ne trouve rien d'autre à sortir de sa bouche, la grande pétrifiée. Mais, comme dans la chanson, voici le vent d'automne. Berger maléfique, il promène son troupeau, les nuages, et du ciel, tombées sur la terre se répètent, déformées en monstres mouvants, leurs ombres, plus rapides encore que les menaces, dont, la folie, soudain, balaie, assombrit l'eau des regards trop clairs.

L'homme ricane.

Dis donc la ville, toi qui prétendais forger, à la cadence même de ton orgueil, les plus pourpres secrets et jusqu'au souffle, ce doux chef-d'œuvre, tu grelottes de l'œil. Hystérique. Tu es bonne pour la Salpêtrière. Le salpêtre c'est la syphilis des murs. Déjà tu as perdu tes cheveux. Ta peau, pierreuse, se fleurit des dartres du plâtre. Tu as mal sous le macadam de ton cher crâne. Tes membres se tordent. Attention. J'ai connu, autrefois, dans un village, une femme, sans doute, déjà trop vieille pour ce qu'on nomme démence précoce, mais qui ne s'en croyait pas moins tire-bouchon, tant et si bien qu'elle finit par le devenir. Lorsqu'elle fut morte, on eut beau tirer sur la tête, les mains, les pieds, impossible de la redresser. Quant à la mettre en bière ainsi tortillée, autant espérer faire d'un escalier en colimaçon les marches de la Madeleine. Au lieu d'un cercueil elle eut donc un tonneau, qu'on laissa tout bonnement rouler, le jour des funérailles, du haut de la colline où elle habitait, jusqu'au cimetière, dans la plaine.

Toi, tu te métamorphoses en cor de chasse.

L'automne était depuis longtemps fameux par ses

violons. Tu lui donnes un cuivre, des cuivres, toute une fanfare de sanglots.

Tu rêves, tu pleures.

Et que t'importe la monotonie des paroles, si la musique est variée. Or, tu n'as rien négligé pour l'accompagnement. Un peu plus même, et, tu t'arrachais les tibias pour en faire des flûtes. Mais attention. Un squelette est bien vite éparpillé. Va donc te mirer dans le fleuve qui te sert d'armoire à glace et tu verras que ton corps n'a déjà point trop d'os. Il s'affaisse, une vraie galette pour l'épaisseur. Ton anatomie ? plus inextricable qu'un toenia. Des petits cailloux de larmes t'écorchent le regard. Tu n'es plus quun monstrueux et ophtalmique serpent. Tout le monde te marche sur le dos, et je te baptise : « Rue des Paupières Rouges... »

*
* *

Pour une morsure en plein ciel, très grande se sont ouverts les yeux, et, jusqu'à l'éther, allongés les cils de l'homme. Mais, dans les squares, l'herbe brin à brin, meurt d'un diamant glacé, et, malgré les chaussures le linge et les habits, ce qui, de la chair, semblait le mieux protégé, déjà se gerce, comme en d'autres saisons, à la tentation des pommes pas mûres, l'algue du goût et les mousses, doucement tendues sur ce qui est palais à la langue.

Perméable à la marée du brouillard, l'homme, quand il passe devant la boutique où sur un lit de feuilles reposent les plus fragiles des pêches, envie, à la fois, leur présent et leur vie antérieure, car tout est toujours simple pour les fruits et leurs arbres. Dommage qu'octobre ne soit point verger, non plus que vigne, la Rue des Paupières Rouges.

Mais puisque le mois, de ses trente-et-un bras, s'obstine à laisser tomber les mains, les feuilles, qu'aujourd'hui, terrain vague soit oublié pour un fertile hier, voilà des semaines et des semaines quand, frère du cerisier porte-cerises, et du prunier porte-prunes, jaillit du sommeil de la terre, février porte-fièvre.

La ville n'avait ni rêvé, ni pleuré.

Sans nom, alors, était la rue.

L'homme, il lui coulait du feu à même la carcasse, et des drôles de langues brûlantes lui léchaient la peau, par dessous. Ses pieds souffraient, à croire que les engelures n'attendraient plus pour éclater, tulipe écarlates, cependant que son front, ses doigts s'offraient à la caresse de la neige. A la devanture d'une horlogeric, de l'autre côté d'une vitre, parmi les montres et les bijoux Fix, sur une tablette de velours grenat, un réveil-matin de fer blanc marquait ll'heure la plus voluptueusement contradictoire, et, d'un cœur, égal pouvaient être, à la fois, chéris et redoutés, le froid aux lames triangulaires bien enfoncé dans les muscles, et cette lave qui donnait sa consumante mesure au sang. Comme après les vendanges, est chantée l'ivresse du dernier soleil et de la première cuvée, ainsi, dans la pénombre glaciale, voltigea un duvet de refrain.

Février porte-fièvre.

Temps nouveau. Temps nouveau.

Le pouce et l'index droit encerclèrent le poignet gauche où battait une veine assez violente pour imposer son rythme aux paroles. Mais un dystique ne suffisait point. Il eût fallu des couplets et des couplets. Non seulement à la gloire du temps nouveau, mais aussi pour dire comment son joyeux contraire toujours, nous délivre du présent. Or, après le contraire du présent, ç'eût été le contraire du contraire du présent. Donc, ressuscité, le présent lui-même. Un fait certain : au lieu du halo sournois, son couvercle habituel, la Ville était couverte d'un ciel en peau de zèbre, noir, blanc, noir, au gré de la fatalité qui voulait le corps d'homme immobile, sur le trottoir chaud, froid, chaud.

Noir, blanc, noir. Chaud, froid, chaud. Coups en plein cœur, en plein regard. Celui qui est frappé ne saurait dire si c'est de sourde et large massue, ou de dague effilée, fouilleuse. Février porte-fièvre, comme le prunier porte-prunes, le cerisier porte-cerises. Des muscles, une cervelle se déchirent. Transparences suppliciées. Toiles d'araignée à la torture. C'est miracle que la bousculade des gars et des garces ne déchire point cette fragilité, lui soit même, au contraire, douceur et caresse. Miracle aussi que d'un trombonne déjà paradoxal dans une boutique où l'on ne vend qu'accordéons et mandolines, ait jailli une immense flamme.

Abolie, soudain, la mosaïque d'ombre et de lumière, danse la flamme.

Février porte-fièvre.

Temps nouveau. Temps nouveau.

La Ville, en veine de coquetterie, ce jour-là, et, parfumée au vieux journal mouillé, dès qu'elle eût vu ce phœnix inespéré, pensa qu'il ne serait pas d'un vilain effet sur son chignon. Elle saute à la pâtisserie la plus proche, achète des meringues au vitriol et des croquignols à la dynamite, offre ces douceurs à l'oiseau de feu. Mais lui, pas si bête, se refuse à la séduction des sucreries traîtresses. Voici l'empoisonneuse verte de rage et qui tient à se venger. Elle crie, gesticule, jusqu'à ce qu'il y ait rassemblement autour d'elle, et alors, commence une harangue:

Ce que vous avez cru d'abord, une flamme, puis un aigle, braves gens, chers imbéciles, n'est qu'une grande dinde à l'œil de rat, gueule de raie, et ailes en moue de veau, plus trouées qu'un châle tapis que votre arrière grand'mère aurait oublié de mettre dans la naphtaline. Et garde-toi bien de crier à la merveille, toi la plus grosse et la plus naïve de tous, marchande de volaille. Grande bête. Si le prestidigitateur faisait vraiment naître de son mouchoir, d'un fond de chapeau haut de forme, ou des basques de son habit en queue de morue, tant de poules et pigeons, tu ne risquerais guère de devenir millionnaire. Cet aviateur à plumes, sorti d'un trombonne, tu ne vas pourtant point prétendre qu'il a poussé du cuivre, comme les champignons de la terre humide. L'oiseau n'est qu'un sale voyou. Parce qu'il a entendu que le pape disait « Nous » en parlant de soi, lui, qui aime à faire le zigotto, veut qu'on l'appelle « Poumons », au pluriel, avec un s. Un propre à rien, qui ne sait pas même respirer. Un maquereau. Sa femme, une sacrée par exemple de putain, une nommée « Pleurésie ». Le maître du ménage, reste des après-midi planté sur le bord du trottoir. L'animal et la maladie qui lui sert de femelle s'ennuient. Ils quittent la poitrine, leur maison. En avant la vadrouille. On va donner du bec, là-haut, tout là-haut, contre les petits nuages rose-pomme plus froids que glaces au citron. C'est gourmand comme merle. Mais M. les Poumons n'en a plus pour longtemps. Son cœur bat la breloque.

Pleurésie — un vrai nom de Cour d'Assises, braves gens — l'empoisonne goute à goutte. Elle aura sa peau. C'est elle qui l'a bousculé pour qu'il tombe dans l'instrument' d,où vous l'avez vu sortir, tout à l'heure, chez le marchand d'accordéons. Il s'est fait mal, le pauvre. Il rentre dans sa cage, pas fier. Se cogne aux côtes de l'homme. Il va peut-être mourir entre les barreaux de ce thorax. Entendez comme il tousse. Moi je préfère le chant du cygne...

Effectivement, l'oiseau a eu de si rauques caprices que l'homme a pris peur. Il l'a emmené au plus haut étage d'un sanatorium gratte-ciel :

Bon voyage, a sifflé la ville.

Le lendemain c'était la Suisse.

Quatre semaines plus tard, le calendrier annonçait la naissance du printemps. Qui l'eût cru? La neige s'obstinait à tout couvrir d'une même céruse.

Le pays, ni ville, ni village. Un rucher à malades. Sur leurs balcons-alvéoles, des créatures vivent dans un silence, une immobilité, à croire qu'elles ont perdu même leurs destins. Mais, après le temps disciplinaire de chaise longue, à la fin des matinées, on a droit à une heure de gramophone.

Alors, tournent, tournent les disques.

Chacun lance sa musique. Se nouent, s'emmêlent les lamentations aux fanfaronnades, rires en triolet, grands rêves sentimentaux. Dans cet inextricable écheveau des airs, nul ne perd le fil du sien. Roulades napolitaines, romances écossaises, zézaiements nègres, cris d'opéra, monologues et boniments de caf' conc' pêle-mêle, se précipitent, se heurtent les uns, les autres, aux fenêtres toujours ouvertes. N'importe quelle chanson, pour qui l'a choisie, serait-elle la plus ténue, la plus aigrelette, spontanément abolit toutes les autres.

Or, quand il vint sur la montagne aux gramophones, l'homme n'avait pas, dans ses bagages, la moindre boîte à musique.

Ainsi, perdu au milieu de la savane des sons, où, la plus faible liane est lasso, avec quoi le lanceur à respiration étroite et cœur sourd étrangle tout ce qui n'est pas le rythme pour une minute élu, celui autour de qui, tant de solitudes, par dessus les murs, embrouillaient leurs branches agressives, ne voulut même pas être une

herbe, l'herbe la plus pâle, sous ces tropiques glacés de l'égoïsme.

Son perpétuel silence que ne hérissait nul orgueil, méprisait aussi l'artifice de soi-disant résignations, toujours certaines, en arrière-pensée, que l'esprit vengera le corps.

Pour lui, à l'heure du repos forcé, sur le balcon alvéole, entre veille et sommeil, le flot des sapins soudain creusé, jamais, ne fut symbole de quelque merveilleux talion. Des trous, parmi les vagues d'ombre déferlant jusqu'au soignoir, rien ne pouvait surgir qui fût, en lyrisme ou grandeur, complémentaire de la déchéance charnelle, comme du rouge, est le vert. De cela, du reste, l'homme n'avait ni rancœur, ni dépit, mais que d'autres se plussent à jouer la comédie de l'humilité, dans le secret espoir que la maladie ferait sourdre une source miraculeuse, cet opportunisme d'opéra comique, obstiné à se souvenir des cités légendaires et de leurs toits d'or engloutis, visibles aux seuls naufragés, l'avait, une fois pour toutes, mis en garde, contre le bas mensonge romantique et réconfortant.

L'océan morne des arbres qui n'ont jamais de feuilles pourrait s'ouvrir, lui, roulerait vers le fond de cet entonnoir enseveli dans un pan de brouillard. Son immobilité qui creuse les coussins déjà ne les réchauffe plus. Corps abandonné, Vaisseau fantôme. Tu glisses au fil d'un fleuve très incliné. L'horizon chavire. Le sommeil, peut-être, la mort... Sans cette douleur inexorable qui a freiné, juste au bon moment, à même la moelle ?

L'homme s'éveille, veut bien reconnaître un contour aux sapins, des couleurs exactes à sa couverture. Même malgré soi, il fredonne le dystique à la gloire de février porte-fièvre. L'imbécile. Pourquoi avoir crié, avoir cru aux temps nouveaux, lorsque fibre à fibre, se déchiraient les muscles. La douleur cette chienne, il l'a laissé mordre à même sa chair. Habitué dès l'enfance aux peines en guirlandes, couronnes, colliers autour des poitrines, des fronts, des poignets malades, s'il a chanté « *Février, porte-fièvre* », c'est qu'il espérait, tout comme les petits camarades aujourd'hui dénigrés, que l'orage mêlant glace et flammes, ferait d'une électricité plus rare cette pensée, dont il s'était plus à imaginer le tonnerre annonciateur dans les quintes de sa toux.

Or, sur la montagne aux gramophones, à la première aube, quand l'infirmier entra, pour la friction d'alcool et d'eau froide, il comprit la vanité de toute cette imagerie.

La chair peureuse, le cœur mal résigné au jour qui naissait, il se retrouvait livré à la perfidie des lueurs blafardes, abandonné parmi les marécages d'un soleil vague. Entre les hypocrites mousselines de l'aube et des rideaux, il chercha un objet, une précision à quoi accrocher son regard. Seul dessiné, le fer du balcon le sauva de l'enlisement.

René CREVEL.

D'un roman à paraître: Etes-vous fous ?

Poèmes

PETREFAKT

Un pot de miel terni dans un tas de bois mort
c'est l'or de ton silence qui se lève au milieu des parois
de la lèpre
bouches ouvertes sur les débris du corps
Les papiers déchirés les draperies froissées les algues
morcelées la morsure des orages
montent avec les gémissements les mots sourds
Qu'ils s'enroulent au drapeau battant comme un pouls
de détresse
ce seront toujours les lueurs
carreaux cassés sous le poids des veines membraneuses
ailes porteuses de sang
jusqu'aux confins des aurores vitreuses

Un œil une souche un nez
une racine qui propage ses ramures implacables
entre les seins des terres arables
une cheminée qui écorche le ciel
épaisse briqueterie des nuages où passent des ouvriers
bizarres
A coups de pied de bêche de roche
à coups fructueux de pierre
ils coupent en deux le voile
l'azur des détritus

BESTIAL

Tu passeras entre les angles lourds d'une bête naissante
hors du chaos de pierrailles fines
la fenêtre s'ouvrant avec ses vitres d'os
Tu gonfleras les mousselines sanguinolentes
rideaux du temps sucé par la sangsue des pluies

Un rail de chemin de fer étang qui se prolonge
c'est l'eau oblongue qui conduit les nieurs de testaments
vers la forêt sans fin forêt de lianes vertébrales
sous la voûte des crânes
orbites bleues unies en clignements doux

Il s'en détache un point
dans sa chute sans égale ce point heurte le soc
charrue livide du jour

O nuit des animaux nuit des pelages et des entrailles
un point sous la plume d'une gorge
une ligne sous le repli d'une aile
un château circulaire entre les globes des yeux

ENFANCE

A l'âge où les pas se reflètent dans le miroir de la poussière
une parole se stabilise
aigle posé sur le pic dur du désarroi
Les circonvolutions s'échangent dialogues morts-nés de couleur à couleur
de plume à branche l'horizon masque son trouble
à cause d'une peau de lion secouée par dix mille mains blanches

Quand les buissons se couchent
une dentelle de genêts délimite la lingerie du brouillard
et les sabots d'une petite fille aux cheveux nus
s'irritent de ne sonner que la pendule des morts

Les chiens couchants
les vers rampants
les bombes éclatantes
sont des objets bien trop communs pour s'évader de leur pénitencier d'objets
Il faudrait une scierie mécanique ou bien le chariot qui transporte les regards d'aveugle
Grenier des avalanches
il vaudrait certainement mieux subir ta rupture et ses coups

NATURE SECHE

L'ombre glissée sous la poix des vêtements
casaque fluide plus lourde que le boulet d'un châtiment
l'ombre végétale en touffes d'argile où les rameaux s'engluent
c'est une citerne où pourrit la révolte obscure d'un troupeau de forçats
un sentier traversier entre la double haie de la peau et des ongles
une ruine de manufactures en bataille
écheveaux de l'amour fuseaux dorés

La tapisserie des mets n'ose pas raviver ses couleurs
par crainte d'un cataclysme très sévère
punisseur des langues trop joyeuses
quand les auréoles descendront au niveau des couvercles d'égoûts

L'écureuil est un prêtre et sa queue dit la messe
hosties des feuilles d'arbre dès que vous pourrissez
les larves sont sérieuses chrysalides de détresse
et c'est le sauve-qui-peut des tempêtes blessées

TROP TARD

Trop tard
c'est la mort des tarots
la mort des pierres précieuses et des échelles sauvages
mort des horlogeries de la lumière
écroulement des devantures enflées
mort des plissements anciens sur les fronts d'homme
dont les saillies rident la terre
mort des morts agités par l'aigreur des soubresauts
mort des visages tissés en filets de fumée
mort des lettres cachetées dans le ventre des postes
mort des machines qui besognent les vaisseaux
mort des bordels aux volets cloués (à chaque clou une goutte de sang menstruel)
morts des menstrues marines plages puantes sablières
que retourne le doigt d'un fantôme
mort des algues volantes qui tracent des signes algébriques sur le fronton des vagues quand les écailles s'allongent en colonnes
mort des chaînes rivées à la cheville des carreaux
bris de glace entre ciel et terre
bris de contrat bris de clôture
mort des sourds-muets-aveugles incendie des béquilles
mort des morsures sanglantes
mort des rochers des lèvres des amoureux
mort de l'amour des astres
mort du regard
mort de la mort

trop tard

Michel LEIRIS

Conversions

Monsieur l'Abbé,

Je suis dans un état fou ; permettez-moi de venir ainsi causer avec vous ; vous pouvez me faire un grand bien.

Depuis la mort de mon cher mari, je passe la majeure partie de mes journées à trier ses papiers. Vous savez quel amas cela représente. Il gardait tout, sans choix, sans ordre. Les prospectus les plus futiles, les programmes de théâtre sont mêlés aux notes, aux feuilles d'impôt. C'est un casse-tête, et je tremble sans cesse. Le notaire me terrifie. Il apporte à toutes choses une si grande précision ; je suis incapable de le suivre dans ses calculs. Ses visites me donnent mal à la tête. J'espérais, dans les papiers de mon pauvre Robert, trouver quelques indications, quelques secours ; mais rien, rien de cet ordre là.

Après une vie si triste, je ne puis trouver le repos. La disparition d'Alfred après Dieu sait quelles mésaventures plus ou moins honteuses avait déjà bien altéré son pauvre père, comme moi-même. Songez ! trembler chaque jour de voir son propre fils traîné devant les tribunaux. Pauvre enfant ! Je sais bien qu'il n'était pas responsable, que c'est cette femme maudite qui avait tout fait. Mais les juges auraient-ils compris cela comme peut le comprendre une mère, comme seule une mère peut le sentir ? Robert avait un grand respect de la justice et je crois qu'il aurait partagé la conviction des juges ; mais il en serait mort de honte. Et après la disparition d'Alfred, vous savez toutes les démarches qu'il a faites pour étouffer cette histoire, que de sueurs, que de peines, il a encourues. Il a dû donner à des

journalistes des sommes considérables. Quand tout cela a été fini, Robert était vieilli de vingt ans, mais il avait atteint le calme. C'est vers cette époque qu'il avait retrouvé le chemin de la Religion ; grâce à vous, Monsieur l'Abbé ! Et ça a été pour lui un grand bienfait. Nous aurions pu à ce moment-là vivre, non pas heureux, mais l'esprit détendu. Pourquoi a-t-il fallu que juste alors, ses facultés commencent à baisser pour en arriver... Vous l'avez vu ces dernières années, pauvre loque humaine, à peine humaine, sans pensée.... et si sale !

Mais je ne veux pas vous raconter tout mon calvaire; cela, c'est du passé... Et cependant, vous êtes maintenant, mon seul appui, mon bon père, et cela m'est un tel baume de vous parler! Vous viendrez, n'est-ce pas, passer quelques jours ici aussitôt après la semaine de Pâques. Vous aimez tant notre pauvre Campemèche quand les pruniers sont en fleurs. Pauvre Campemèche ! Bien triste aujourd'hui. Vous souvenez-vous des premiers pas d'Alfred ? Il me donnait déjà bien des inquiétudes. Cet air dur, cette révolte perpétuelle... Je crois déjà qu'il ne nous aimait pas. Quelle enfance ! Nous avons tout essayé: la douceur, la violence. Rien n'y fit. Et quand il a été jeune homme, vous savez comme il nous a quittés. Ce sont les femmes qui l'ont perdu, et le jeu... Mais cela se tient, n'est-ce pas? Et ces créatures sans foi ni loi ont mis le grappin sur lui, si jeune, si jeune...

J'en ai des hauts-le-corps. Quand je le revoyais, cet enfant, j'étais prise de tremblements nerveux. Je disais souvent à Robert : quand on a donné la vie à un monstre pareil, on devrait pouvoir la reprendre. Il ne semblait pas m'écouter et pourtant... ?

Mais aussi, c'était bien de sa faute, à lui. Je crois que Robert n'a jamais eu conscience de sa responsabilité. S'il m'avait écouté davantage! Je serais arrivée, moi, à faire plier cette volonté... Mais Robert n'osait pas. Il suffisait d'ailleurs que je dise une chose pour qu'il veuille faire le contraire. Mais enfin, tous les maris ont leurs manies, et vraiment je n'ai pas eu à me plaindre du mien. Il m'a toujours rendue heureuse. C'était un homme honnête, droit, la bonté même, et sans aucun égoïsme. Un jour, dans la rue, il a croisé

une petite fille qui avait froid et qui pleurait. Il lui a donné son cache-nez... un cache-nez de soie que je lui avais tricoté pour sa fête. Toujours les autres, les autres. Jamais rien pour lui. Et comme je vous remercie, mon père, de l'avoir ramené sur le tard, à la Religion, de *nous* avoir ramenés car moi, j'étais bien tiède autrefois, je n'y puis pas songer sans honte. Ah ! je n'ai jamais cessé de croire et de pratiquer... Lui, Robert, n'allait plus même à la messe. Quel exemple pour les domestiques ! Heureusement, ça a changé. Mais il a toujours été un homme de devoir, dans toute l'acception du terme. Grâce à vous, mon père, toute cette bonté n'aura pas été dépensée en vain, et elle lui sera comptée, j'en suis sûre.

Je suis bien émue, mon père, d'avoir remué tous ces souvenirs. Mais il le fallait. Ma solitude me pèse atrocement. Je ne vous aurais pas parlé d'Alfred (il y a des souvenirs qu'il faut enterrer) si je n'avais retrouvé dans les papiers de son père un dossier soigneusement ficelé (au milieu de ce fouillis), sur lequel était écrit, en « rondes », mais de la main de Robert : « Dossier A. » — J'ai tout de suite eu l'intuition de ce que c'était : A...., Alfred ! J'ai cru que ma poitrine allait se rompre. Mon premier geste, c'était de brûler ça sans ouvrir. Mais je me suis dit que je devais tout savoir. Robert m'avait caché l'existence de ce dossier. Vous savez, il ne me tenait pas toujours très au courant et ç'a été toujours pénible pour moi, de le voir aussi peu confiant à mon égard.

Dossier A.... Dossier Alfred ! Je l'ai bien contemplé avant de me décider à l'ouvrir. Mais enfin mon courage l'a emporté, je me suis dominée.

Il y avait des lettres d'Alfred. Je vous envoie la dernière, que je crois plus importante. J'ai brûlé les autres ! Puis il y avait une feuille de papier atroce. Je ne saurais vous définir l'impression qu'elle m'a faite : une feuille de papier blanc, avec quelques signes à l'encre, des mains de mon mari. Une grande croix noire, une date : 6 Avril 1913, un nom de lieu : forêt de la Rouvre, croix Mortemart — Rien d'autre ; mais cette croix m'a sauté à la figure, aux yeux. Elle me poursuit. Une grande croix maladroite, de travers, avec des reprises de la plume. Quelque chose de macabre,

effroyable. J'ai brûlé ce papier. J'aurais peut-être dû vous l'envoyer.

Il y avait aussi un compte des démarches faites pour enterrer l'affaire. J'ai brûlé tout ça. Je n'ai plus rien à craindre aujourd'hui et je voudrais que ce passé soit mort, bien mort, et qu'il n'en reste plus trace.

Remarquez la date du papier dont je vous parlais : 6 Avril. La lettre était du 30 Mars. Alfred y donnait un rendez-vous à son père. Et où cela? A l'ancienne Maison Forestière, à cent mètres, peut-être, de cette croix Mortemart. Je ne sais pas ce que je pense. Quand je vous disais que j'étais folle! Ah! mon père, ne m'abandonnez pas. Je ne sais que penser. J'ai comme un pressentiment qu'un drame a dû se passer là. J'ai toujours pensé que Robert savait quelque chose de son fils et me le cachait. C'est juste à ce moment-là, vous savez, qu'Alfred a disparu. Mais cette lettre, ce rendez-vous, jamais Robert ne m'en avait parlé. A-t-il été à ce rendez-vous ? Je tremble d'apprendre la vérité. Vous la savez, vous, mon Père, sûrement. Il faut que moi aussi je sache tout. Je serai forte, allez. J'ai déjà bu tous les calices. Mais il faut savoir — ce doute est déchirant. C'est mon devoir de mère ,de femme, de tout savoir. Parlez-moi sans crainte.

Je fais dire une messe après demain à 8 heures 1/2. Vous prierai avec moi n'est-ce pas mon Père. Je communierai dans la petite chapelle du Sacré-Cœur, que vous connaissez bien.

Croyez, mon Père, à toute l'affection et la confiance de

IRMA PIQUEE SEGMENTE.

Le billet ci-dessous était joint à la lettre :

« Je vais être poursuivi, j'ai signé des chèques sans provision. Si tu ne veux pas voir ton nom traîné devant les tribunaux, viens me trouver samedi, à l'ancienne maison forestière de la Rouvre. Je ne me présenterai pas chez vous. Rassure Maman. Je ne tiens pas à ce qu'on sache que je fais ce voyage en ce moment, je te dirai pourquoi. »

*

* *

Mon enfant, ma chère enfant,

Je n'ai jamais tant souffert de mon isolement que pendant la lecture de votre lettre. Ah ! que Dieu me permette, dans quelques semaines, de me libérer de mon ministère pour venir auprès de vous, où mon devoir et mon cœur m'appellent !

J'ai été le seul confident de votre cher mari, le plus discret des confidents, puisque c'est devant les autels que notre pauvre ami est venu me conter ce drame que votre merveilleuse intuition féminine vous a mise à même de pressentir. Cependant je ne suis pas enchaîné par un devoir professionnel hautement vénérable. Robert lui-même m'avait levé de tout secret à votre égard s'il venait à mourir. « Je ne veux plus parler de ce drame à Irma, me disait-il. Peut-être est-ce là une lâcheté? Mais aussi, comment oserais-je aller porter une fois nouvelle le trouble dans cette pauvre âme ulcérée ? » Une lâcheté ? Lui ! C'est moi, chère Madame, qui le dissuadai de parler. Ah ! Robert était une bien belle âme ; et malgré tout ce que je vais vous dire, il n'en faut pas douter. S'il s'est mis en désaccord, gravement, avec les lois divines, son besoin de soumission fut en proportion de sa faute, et la conséquence d'un acte qui aurait pu le mener à la damnation éternelle fut au contraire de l'ouvrir aux voies du Seigneur, et de ramener à Dieu une brebis égarée.

Oubliez, madame, le pauvre enfant qui fut le vôtre. C'était un malade, et un faible, et la miséricorde de Dieu est infinie. Prions. La vertu de nos prières l'aura, j'en suis sûr, arraché au feu éternel. Qui sait même si, à la dernière minute, lorsque l'aile de la mort se refermait sur son pauvre corps mutilé, une prière, un cri de désespoir ne sera pas monté de ses lèvres vers le trône de Dieu. La minute suprême peut racheter les crimes de toute ma vie. Et qui m'autorise à parler de crime? Pardonnez-moi, madame.

J'ai lu et relu tous les termes de votre lettre. Une phrase m'a surtout impressionné : celle-là même que vous répétiez à Robert dans vos pires moments de douleur : « Quand on a donné la vie à un monstre pareil, on devrait pouvoir la lui reprendre ». Je sais bien qu'elle ne représentait pas votre pensée intime ; toute

votre charité, l'exemple de votre vie entière, de dévouement et de soumission m'en sont garants.

Cette phrase, Robert, quoi que vous en pensiez, a dû aussi se la répéter après vous, dans son pauvre cœur. Et je sais pertinemment qu'elle ne représentait pas non plus sa pensée intime, celle qui devait le conduire aux pieds de Dieu. Et pourtant...

Il ne faut pas se laisser aller, ma chère enfant, à exprimer les pensées que le diable nous envoie. Le but, le seul but du démon, est de perdre les hommes, de les ravir au chœur des élus qui chantent la gloire du Seigneur. Mais Dieu daigne parfois tourner à son profit les embûches du malin.

Le droit de tuer n'a été donné à aucun homme. Seule une légitime défense peut excuser l'acte de tuer. Dieu seul peut retirer la vie qu'il a donnée et il le fait au moment qu'il juge le meilleur pour le salut des hommes et pour sa gloire. La Société a pu s'adjuger, pour sa propre sauvegarde, un droit que les individus ne sauraient, à aucun titre, s'adjuger eux-mêmes, à moins d'être dûment et légitimement mandatés par elle.

Mais Dieu est clément. Il pardonne à ceux qu'un geste de folie, ou de désespoir... Il vous pardonne d'avoir souhaité la mort d'un de vos prochains, si votre contrition est parfaite.

La mort de son fils, hélas! Robert, lui, l'a souhaitée... durant une minute peut-être. Mais cette minute a peut-être suffi pour que soit accompli l'irréparable. Imaginez les conséquences d'une telle pensée au moment qu'il suffit de ne pas faire un geste, pour que soit perpétré un accident.

Car c'est bien d'accident qu'il s'est agi. Accident pitoyable !

Ah ! Il arrive de nos jours bien des accidents par la seule faute des progrès matériels accomplis pour notre malheur ! L'homme se complaît dans une jouissance de plus en plus matérielle. Il oublie son âme, il oublie son Dieu, et l'œuvre de son salut. La passion de la vitesse le tient, il se laisse griser ; les plus nobles ne sont pas indemnes. Souvenez-vous de quelle passion votre mari fut pris pour les automobiles, lorsque les premières voitures automotrices furent livrées au pu-

blic. C'était une folie ! Folie sans conséquences, sans gravité croyions-nous... Hélas !

Comme vous aviez raison, mon enfant, avec tout votre bon sens, de vouloir le retenir sur une pente funeste. C'était le bon Dieu qui vous inspirait alors... Ce qu'il y a de terribles dans nos inventions modernes, c'est qu'elles permettent à l'homme de réaliser instantanément ses pires impulsions, *sans qu'il ait eu le temps de réfléchir*. On ne réfléchit plus, on agit... et l'on se glorifie d'être un homme d'action, un homme de décision prompte !

Ah ! ma chère enfant, voyez-vous, je ne suis pas un prêtre moderne, et je dirai toujours que les Anciens avaient du bon.

Au reste, votre mari s'est sans doute exagéré sa part de responsabilité dans un accident qu'il n'aurait jamais *voulu* provoquer. Cette responsabilité, cet homme de scrupule, cet homme de devoir, a tenu à la revendiquer hautement devant Dieu, et c'est le soir de ce 6 Avril 1913, que je reçus pour la première fois Robert Segmente dans mon confessionnal.

Son calme était impressionnant. Son assurance également. Tous les cas n'ont pas pu être prévus. Et je crois, malgré tout, que lorsque la main de Dieu se sert d'un homme pour accomplir un geste sur la terre, cet homme ne saurait avoir un calme plus absolu que Robert Segmente ce soir-là. Mais son visage était si blanc qu'il semblait que tout son sang se fût écoulé par quelque blessure secrète, et le voyant approcher du confessionnal qu'il avait déserté durant de si longues années, je m'écriai vers le ciel : « Seigneur ! Grâces vous soient rendues. Cet homme est un saint. »

Je ne savais pas quelle confession allait être la sienne! Mais aujourd'hui après avoir vécu pendant seize ans dans l'intimité de sa conscience, j'ai le droit de répéter: Cet homme est, cet homme fut un saint. »

J'entends toujours l'accent de Robert, me disant, à moi, pauvre serviteur du Maître, cette parole effrayante: « Mon père, je viens à vous parce que j'ai tué mon fils. J'ai commis un crime, je le sais, mais j'ai cru que c'était mon devoir. J'ai tué mon fils, ce matin, à 9 heures. Mon crime restera humainement impuni, j'en ai la certitude. Un accident est arrivé dans la forêt de la

Rouvre. Qu'y puis-je ? Personne au monde ne saurait m'en imputer la responsabilité. Mais je sais quelle part volontaire j'ai prise à cet accident, et je viens demander à Dieu son pardon.

Ce matin, j'ai cru que c'était mon devoir. Maintenant, je ne sais plus. C'était le geste d'un païen. Il y a des choses qui dépassent le jugement d'un homme ».

Jamais je n'avais reçu pareille confession, et je me serais senti bien chétif si Dieu ne m'avait appuyé.

Je crus d'abord que M. Segmente ne revendiquait qu'une part de responsabilité morale dans cet accident lamentable. Mais il tint à me raconter sans en omettre un détail toutes les circonstances du drame. Je connaissais déjà par la rumeur publique, les tristesses qu'il devait à son fils. Ce que je ne savais pas encore, c'est quel homme admirable, quel chrétien il y avait en germe dans le Père.

Ah ! comme j'ai compris la douleur qu'il dut ressentir lorsqu'il reçut ce billet que vous m'envoyâtes avec votre lettre. Je ne l'avais pas vu ce papier maudit. Mais tous les termes (Robert aussi le savait par cœur) en étaient restés gravés dans ma mémoire.

Toute la perfidie contenue dans cette allusion à vous, à vos tourments, ma pauvre chère enfant, toute cette perfidie, comment un homme, si indigne soit-il, en peut-il être coupable ? Cette absence d'affection, de respect envers une mère si pure, si aimante, avait été, je crois, plus sensible que tout le reste à Robert Segmente. Je crois, quant à moi, que le manque d'affection d'un enfant envers ses parents, est une manière de maladie. Mais M. Segmente, mais Robert, avait une notion du devoir, que je me plais à reconnaître plus juste, plus haute que la mienne. Indulgent à tous, Robert savait que la bonté ne doit pas obnubiler la vérité morale. Indulgent il savait l'être, comme il savait être charitable. Mais son indulgence ne tempérait pas la plus sévère indignation à l'égard de tout manquement au Devoir.

« Que mon fils ait été faible, hélas ! me disait-il ; la faiblesse peut expliquer, sinon excuser, bien des actes honteux... Mais comment même expliquer qu'il ait failli à ce devoir primordial d'amour et surtout de respect envers une mère aussi sainte ? »

Que ne vous dirai-je pas, ma chère enfant ? Vous m'écriviez que votre mari ne vous prenait pas à témoin de toutes ses pensées. Alors dans le devoir pénible que m'inflige aujourd'hui, il m'est doux de vous redire comment le bon Dieu fit retour en son âme. Sans doute, ces silences, qui vous affectaient, n'étaient-ils que la pudeur d'une âme qui atteignit des sommets auxquels nous ne saurions prétendre... La notion du Devoir, lui, modeste, il l'a portée plus haut qu'aucun de nos contemporains les plus vénérables durant toute sa vie de pénitence et d'épreuves. J'étais bien indigne du rôle que Dieu m'avait réservé. Ce 6 avril, j'ai senti peser sur moi l'âme d'un justicier.

L'esprit bouleversé par la chose atroce, je ne voyais que mon devoir le plus immédiat : je devais lui infliger une dure pénitence avant de lui imposer le signe de la Croix et de lui permettre d'approcher de la Sainte-Table. Vous me remerciez d'avoir ramené votre mari à Dieu, chère Madame. Mais je n'ai été qu'un bien modeste instrument dans les mains du Seigneur. Tout était déjà fait lorsque Robert vint s'agenouiller devant moi. Je n'ai été qu'un pauvre témoin de cette grandiose tragédie. Le père sacrifiant son fils coupable, et l'accomplissement du sacrifice atroce ramenant le père aux autels de Dieu ! Quelle antique, quelle biblique tragédie ! Quelle dramatique préparation à entendre la parole des Saintes Ecritures.

Revenant à Dieu pour sublimer encore cette notion du Devoir dont il nous paraissait l'Incarnation parmi nous, cette notion du Devoir si solidement ancrée par Dieu jusque dans sa chair, il fallait qu'il la soustrayât à toute pensée matérielle, il fallait qu'il l'exaltât jusqu'au surnaturel pour ne pas étouffer dans une atmosphère de pourriture. Ce sont les termes mêmes qu'il employait, souvenez-vous : la pourriture du siècle. Cette pourriture il croyait en sentir le relent jusque dans son cœur.

C'est en méditant sur l'étrange destinée de cette grande âme que je retrouve la force de vous révéler maintenant ma pauvre, ma chère enfant, ce que Robert devait me confesser ce 6 avril 1913. Mon rôle est cruel. Et pourtant, si je renouvelle vos souffrances, quel instinct secret m'avertit que vous saurez les rendre salutaires ?

Lorsque Robert quitta Campemèche en auto, ce triste matin d'avril, il agissait me dit-il, comme en rêve. Lui si indécis d'habitude, ne songeait qu'à une chose : la honte que l'acte d'Alfred une fois connu, allait répandre sur son nom. Ce n'est pas pour lui-même qu'il souffrait. Vous savez mieux que moi comme il eût bu ce calice de honte, d'amertume, s'il ne se fût agi que de lui seul. Mais son nom, il s'en considérait comme un simple dépositaire, au même titre que le fils à qui il l'avait transmis. Ce nom, il l'avait reçu d'honorables magistrats qui l'avaient élevé à la hauteur d'un symbole. Il vous l'avait offert, pur. Ce nom qui est le vôtre, Madame et devant lequel je m'incline avec respect, possède dans la Société, une valeur incommensurable. Que d'œuvres charitables lui restent attachées malgré que votre mari, dans son admirable modestie, ait refusé qu'il soit attribué à ces hospices et ces crèches que ses largesses ont permis de fonder! Mais l'hospice Saint-Benoît, la crèche Saint-Irma et jusqu'à l'autel de Saint-Alfred-le-Grand dans notre église paroissiale, savez-vous que nous les appelons, familièrement: l'hospice Segmente, la crèche Segmente, l'autel de M. Segmente. Cela, M. Segmente lui-même ne s'en souciait pas, et peut-être avait-il tort car il n'est pas interdit de ressentir une saine fierté de ses œuvres pies. le respect que l'on doit avoir pour un nom, et pour souligner le respect que m'inspire le vôtre.

Que ce nom put être traîné dans la boue, comparaître en coupable dans les salles mêmes où il avait résonné comme synonyme d'Equité, sous le portrait même de votre aïeul, le regretté juge, cette pensée seule emplissait la conscience de M. Robert Segmente lorsqu'il mit en mouvement, dans la solitude d'un matin brumeux, le moteur de sa voiture automobile.

Il partit, courbé sur son volant, dans cette attitude que vous lui connaissiez bien. Il regardait tout droit, comme absorbé. Il allait revoir son fils après dix-huit mois d'une absence affreuse... Il ne pensait à rien, me dit-il, il allait... Il ne savait que trop comment Alfred avait rempli cette absence loin de votre si doux foyer... Uue phrase, me dit-il, lui emplissait la tête : « Alfred est une bête malfaisante ». Qui la prononçait à son oreille cette phrase ? Le Démon ou un ange de Dieu ?

Et voilà qu'à cent mètres du lieu que le malheureux enfant lui avait proposé comme rendez-vous, il aperçut, au milieu de la route, la forme mal assurée d'un vagabond. Il le reconnut tout de suite, cet enfant élevé dans l'aisance d'un luxe discret... Où était-il descendu ? C'est alors que, tous les nerfs tendus, sans délibération, sans décision, mais aussi sans hésiter, comme poussé par une force supérieure à l'homme, le père appuya sur la pédale de son automobile et passa sur le corps du malheureux.

Ah! pardonnez-lui, madame, pardonnez-leur! Il y a au fond de cette chose un très grand mystère. Monsieur Segmente le sentit tout le premier. Il ne se retourna pas. Il continua, sans pensée, tendu par sa solide volonté jusqu'au hameau de Bois-l'Evêque. Il descendit à la chapelle Saint-Hubert, et il y resta, me dit-il, trois longs quarts d'heure en prières. Il ne savait plus que balbutier les prières qu'il avait apprises dans son enfance. Il les répétait indéfiniment au pied de la statue miraculeuse du saint.

Quand il ressortit de la chapelle, il se sentait plus fort ; il était résolu à venir me trouver le soir même. Il avait conscience d'avoir accompli un devoir envers la Société, malgré les lois de cette Société; Il comprenait maintenant que Dieu seul pouvait dicter un devoir aussi terrible. S'il avait cru en Dieu, ou plutôt s'il avait compris, s'il avait *su* qu'il croyait, il ne se serait pas permis de s'ériger lui-même en justicier. Mais enfin la grâce divine venait de le toucher et il éprouvait par-delà son geste, le besoin de sanctifier sa morale personnelle au moyen du Sacrement de Pénitence, de la fondre dans la vérité indubitable d'une éthique surnaturelle.

Ma pauvre enfant, je pleure en achevant ces pages. Je crois avoir eu raison de vous les envoyer. Mais je ne veux pas les relire de crainte que mon affection pour vous ne me suggère lâchement de les effacer.

Je ne sais comment vous réagirez devant la vérité cruelle que je vous apporte. J'aurais aimé pouvoir vous la dire, de vive voix, en y mettant toutes les douceurs possibles, en mêlant à cette vérité sommaire toutes les petites remarques que m'aurait suggérées votre attitude, qui sont aussi de la vérité, mais qui permettent, en les

accumulant, d'atténuer l'impression brutale que je vais sans doute vous apporter.

Mais ce que je n'aurais pas su faire, c'est de vous apporter une vérité tronquée. Vous m'avez interrogé avec angoisse, je n'ai pas su me dérober au devoir de vous répondre : la volonté de notre admirable Robert était nette sur ce point.

Hélas ! Comment allez-vous réagir à cette lecture ? Je tremble. Répondez-moi vite. Je tremble, et cependant j'ai une foi trop vive en l'âme de Robert qui prie Dieu pour vous, là-haut, pour ne pas mêler un espoir très grand à mes inquiétudes.

Je prie avec vous.

Abbé Ernest PREVOT,
Curé de la Roche-Beaulieu.

P. S. — Je dirai la messe, tous les jours de cette semaine, à votre intention.

*
* *

Mon Père,

Vous me demandiez de vous répondre vite, je n'ai pas pu. Votre lettre date de près de trois mois. Mais aujourd'hui, il faut que je vous parle.

Ce que vous m'avez appris, je le pressentais, je le craignais... mais je n'aurais pas cru en ressentir un trouble si profond. J'ai relu vingt fois votre lettre. Je l'ai lue avec rage ; vous m'avez révoltée. Je vous en ai voulu; je vous ai maudit. J'ai été presque sacrilège. Quand j'y pense !

Et pourtant Dieu a eu pitié de moi, et m'a touchée à mon tour de sa grâce.

Samedi dernier, M. le curé est venu me demander quelques roses blanches de mon jardin : le lendemain, il devait y avoir grande solennité pour la fête de la petite sœur Thérèse, à l'occasion de la bénédiction d'une statue que Madame Manchon vient d'offrir à l'église en ex-voto.

Je voulais faire cueillir et porter ces fleurs par mon jardinier. Moi-même, je me sentais ce jour-là particu-

lièrement malheureuse et oppressée. Comme par hasard (mais je ne crois pas au hasard dans cet ordre de choses), impossible de mettre la main sur Cauvain! Et Marie de son côté, souffrait terriblement de ses varices, ç'aurait été cruel d'ajouter à ses fatigues. Il a bien fallu que j'aille moi-même à l'église, malgré mon intention bien ferme de ne pas sortir. Dans l'ombre, la statue blanche de la sainte brillait seule. Elle était déjà tout entourée de fleurs claires qu'elle paraissait illuminer de reflets. Son visage calme me fit du bien, dès mon entrée. Et cependant, c'est à l'autel de la Sainte Vierge, comme d'habitude, que j'allai pour faire mes dévotions.

J'étais là, depuis quelques minutes, et je me disposai à sortir de l'église quand j'ai ressenti au cœur une espèce de pincement extraordinaire. Je suis réellement tombée sur la première chaise venue et — voyez comment les choses s'enchaînent d'une manière surnaturelle — cette chasse se trouvait juste devant le nouvel autel de sainte Thérèse. Et c'est à ce moment que se produisit la chose étonnante : comme je regardais avec douleur, car j'étais crispée physiquement et moralement, son visage si doux et si aimant, je la vis tout à coup s'animer et me sourire, comme pour me répéter un appel...

Je ne veux pas voir là un grand miracle dont je suis indigne, et je pense que sainte Thérèse a pu simplement se servir, pour me parler, d'un des rayons du soleil couchant. Mais je suis sûre de ce que j'ai vu, et ce n'était pas là un simple phénomène naturel.

Et maintenant je sens que vous avez eu raison et je vous remercie, mon père. Vous avez eu raison, toujours, sans dévier de cette mystique ligne droite dans laquelle vous ramenez vos brebis égarées. Je n'ai pas le droit de me dérober à l'appel que vous m'avez transmis le premier. Le voudrais-je ? Je ne le pourrais pas.

Mon père, j'ai relu vingt fois votre lettre, mais j'ai aussi repassé vingt fois devant mes yeux toute ma vie entière. Elle m'est apparue futile, inutile, mauvaise, indigne des circonstances qui m'entouraient. J'ai vécu, sans le comprendre, à côté d'un saint. Vous m'avez ouvert l'esprit. J'ai été une épouse indigne et sotte, sottement sensible aux petits travers de mon mari, à ses petits manques de confiance envers moi, à ses petites

sautes d'humeur, au lieu... Ah ! Peut-être même ai-je été une mauvaise mère. Mais je dois *expier* pour mon fils.

Que mes préoccupations étaient mesquines ! Le notaire peut bien faire comme il voudra. Depuis quatre semaines je n'ai pas voulu le recevoir ; j'ai fait dire que j'étais souffrante.

Je vais lui demander de revenir maintenant. Je lui ferai vendre Campemèche, je lui remettrai tous mes biens et je le prierai de les distribuer aux pauvres.

Cette impulsion là ne doit pas m'être suggérée par Satan, n'est-ce pas mon père ? Mais j'ai besoin que vous me le disiez. Je passerai vous voir dans huit jours, pour un dernier adieu, puis j'irai solliciter mon entrée au Carmel.

Vous souvenez-vous de cette croix noire si tragique que Robert avait dessinée sur le plan joint au dossier de mon malheureux enfant. Je vous ai dit, je crois, le sentiment voisin de l'épouvante que sa vue avait provoqué en moi. Je l'ai toujours gravée dans mes yeux, mais je la contemple aujourd'hui avec calme et... espoir. Je la porterai bientôt sur mon corps. Elle est devenue le signe de ma résurrection, et de mon espérance...

Croyez, mon père, à toute mon affection filiale en Dieu.

IRMA ROBERT-SEGMENTE

FRANÇOIS-BERGE

Chroniques

POESIE

POSITIONS ET PROPOSITIONS, par *Paul Claudel.* (N.R.F.)

Il n'y aurait rien à dire de ce livre s'il ne reproduisait la préface aux œuvres de Rimbaud parue il y a déjà une quinzaine d'années. J'espérais que ces pages de mauvaise foi et de déloyauté étaient désormais oubliées; mais, si M. Claudel en revendique la paternité, elles appellent quelques explications.

Dès la première ligne, nous voyons le sophisme « Rimbaud fut un mystique à l'état sauvage ». Ah, ah, M. Claudel; et un mystique à l'état civilisé, vous avez déjà vu ça? La vérité, c'est qu'il y a les mystiques qui se réclament d'une religion et les mystiques qui ne se réclament de rien du tout, ceux qui reçoivent l'illumination en plein cœur sans le secours atroce des disciplines et des systèmes religieux. Rimbaud est par excellence le mystique sans Dieu, le mystique contre Dieu. Il est celui qui a reçu les révélations les plus absolues, celui qui a vu l'invisible, nié la réalité, vécu la révolte et l'amour sans avoir recours aux mots de passe et aux expédients du christianisme. Si Rimbaud a désespérément cherché le Bonheur, il ne s'ensuit pas, tant s'en faut, qu'il l'ait conçu comme le Paradis des chrétiens; il existe, heureusement, d'autres façons de l'imaginer ne serait-ce que celle que le christianisme condamne si généreusement: l'amour. Il faut en finir avec la plaisanterie qui consiste à voir un chrétien dans tout homme qui essaie de transgresser l'ordre naturel des faits et des objets, de surpasser l'individu et ses modes de connaissance, d'atteindre la pureté absolue par l'amour et les renoncements. Cela a assez duré. Allez-y donc d'une messe pour le repos de l'âme de Lautréamont. Certes je sais aussi bien que tout le monde qu'il y a une *vocation* chez Rimbaud, mais pas de celle avec laquelle on fait les prêtres. Enfin pour ceux qui comme M. Claudel aiment le petit jeu des citations, s'en remettent à Sainte Chantal et à l'abbé Brémond de justifier Rimbaud et transforment en cri d'admiration l'injurieux et blasphématoire « comme Jeanne d'Arc », je rappellerai cette phrase d'Une Saison en Enfer : « J'en-

voyais au diable les palmes des martyrs, les rayons de l'art, l'orgueil des inventeurs, l'ardeur des pillards ; je retournais à l'Orient et à la sagesse première et éternelle. » La contemplation mystique, absolument désintéressée, amorale sinon immorale (au sens chrétien du terme), s'oppose formellement aux dogmes et à la morale chrétiens. Aussi bien Rimbaud l'avait-il immédiatement vu en ajoutant : « N'y a-t-il pas un supplice réel en ce que depuis cette déclaration de la science, le christianisme, l'homme se joue, se prouve l'évidence, se gonfle du plaisir de répéter ces preuves et ne vit que comme celà ?... Monsieur Prudhomme est né avec le Christ. »

Pour toujours et malgré ses sinistres commentateurs, malgré M. Claudel qui lui fixe une place dans la littérature française à côté de Chateaubriand et de Maurice de Guérin et lui découvre une patrie (Charleville, à ce qu'il paraît), Rimbaud est avec l'Amour et la Révolution, parce qu'il a poussé l'esprit à ses limites, parce qu'il a engagé sa vie dans l'acte le plus irrémédiable. *Monsieur Claudel, vous n'avez pas le droit de parler d'un insurgé.*

Outre cela, « Positions et Propositions » contient quelques plaisanteries sur l'alexandrin telles que se doit d'en faire un homme à la page, des notes sur la Philosophie du Livre, Nijinsky, Dante, Camille Claudel et une réjouissante Préface aux Heures du Foyer de Mme Henriette Charasson. Toutes questions sur lesquelles M. Claudel peut exercer sa verve et donner libre cours à sa témérité.

Pierre AUDARD.

LES LIVRES

UN HOMME SE PENCHE SUR SON PASSÉ, par *M. Constantin Weyer* (*Rieder Prix Goncourt* 1928).

Dans la dédicace de « Cinq éclats de silex », M. Constantin Weyer écrivait à Valéry Larbaud : « Je suis la proie déchirée d'une vaste ambition. Celle de peindre le plus de fragments possible d'une vaste fresque canadienne. »

Fresque canadienne, c'est bien ainsi en effet que se présente l'œuvre de M. Constantin Weyer, depuis *Vers l'Ouest, Manitoba, La bourrasque, Cinq éclats de silex*, et, maintenant, *Un Homme se penche sur son passé.* Qu'on imagine un large décor, tissé de forêts sous la neige, de vastes prairies coupées de marais, de terres nouvellement défrichées et qui gonflent de toutes leurs forces vierges la houle des moissons de Manitoba ; de çà, de là,

jouets aux mains de la Vie et de la Mort, un loup, un élan, un orignal, un lièvre, un chevreuil, trouent l'épaisseur des fourrés; l'aigle à tête blanche décrit ses larges cercles dans le ciel, le whipporwilh égrène mélancoliquement son éternel refrain : « Bois pourri, bois pourri » ; les saisons, artistes délicats, enluminent la frange suivant leur éternel caprice, et, le plus somptueux, c'est l'hiver, dans son royal manteau blanc, qui joue avec quatre soleils dans son ciel glacé. — Au centre, tout petit et dominant tout, un homme.

Cette fresque, M. Constantin Weyer l'a brossée avec une sûreté de touche étonnante, un sentiment si exact des nuances les plus délicates, un emploi si judicieux du mot qui fait image que tout s'anime, tout vit, par un constant sortilège. Trois hommes se révèlent dans cette œuvre : l'homme d'action qui l'a vécue, le poète qui l'a sentie, le conteur qui l'évoque pour nous. Tous les trois sont excellents. Depuis les premières pages de Manitoba, qui font songer à J. Conrad, jusqu'à l'émouvante expédition au pays du grand froid contée dans son dernier livre, une qualité maîtresse s'affirme, le don de la vie. Ce don, le plus précieux à mon sens chez un écrivain, atteint ici à la virtuosité.

Car, dans tous les livres de M. Constantin Weyer, il n'y a qu'un seul personnage. Celui que je vous montrais tantôt, au centre de la fresque. Un homme, seul, ou presque, tendant toute son énergie pour ne pas périr, d'abord ; pour satisfaire, ensuite sa volonté de puissance. Fermier arrachant pied à pied sa terre à la forêt millénaire, trappeur allant dérober au fond de l'empire du vieil hiver les précieuses fourrures, sa vie est une lutte de tous les instants, lutte pour laquelle il ne peut compter que sur lui seul. C'est l'épopée de l'homme, au cœur des forces naturelles, en marge de la civilisation. Cet homme, il sait le mensonge de nos morales, et que la vie se nourrit de la mort, et que la nature est un vaste champ de carnage. La nuit canadienne lui a montré la véritable face de la création ; ici, l'attendrissement à la Jean-Jacques est hors de saison. Il existe des lois, qui peuvent paraître atroces à nos âmes faussées de civilisés, mais qui règnent seules, depuis toujours, dans la nature. « Tout le reste est bobards » dit-il sans mélancolie. Et il ajoute, conclusion pratique : « Allons, j'ai raison de cultiver mes muscles et ma volonté de me cuirasser le cœur contre la pitié, destructrice de soi-même. »

Muni de ce Credo Nietzschéen, il ira dans le Grand Nord, affrontant des températures que le mercure se refuse à évaluer, il traversera, épuisé, aveugle, des tourmentes de neige, il s'attellera avec les chiens affamés au précieux traîneau qui porte sa fortune, il disputera aux loups le cadavre de son compagnon de

route, sans avoir un seul instant le sentiment qu'il peut mourir, qu'il peut être vaincu dans ce combat grandiose. Et il sortira de l'épreuve, plus fort, pour affronter l'autre lutte, celle de la civilisation. Mais, sa force, c'est d'être seul. Quand, par une inconséquence qu'il n'explique que par une influence surnaturelle, il fonde un foyer, c'est, immédiatement, les heurts et les déceptions de la vie conjugale, la trahison de la femme et la mort de l'enfant bien aimé, quelque part, là-bas, dans le Grand Nord.

Cette œuvre est réconfortante. Un grand souffle la traverse, venu des larges horizons des pays neufs. On y respire à l'aise. On se sent, à la lire, presque fier d'être un homme. Et c'est là, somme toute, un résultat qui vaut bien des satisfactions purement esthétiques.

Gaston MOUREN.

LA CHINE ET LES NATIONS, par *Wong Ching-Waï* (N.R.F., édit.)

A l'heure actuelle, il n'est pas de problème qui concentre les éléments critiques universels plus que le problème chinois. Plus que jamais le nombril du monde est la Chine, mais ce n'est plus dans la sagesse contemplative et la conscience totale que vient se baigner « ce qui n'est pas la Chine ».

Les Etats malades de la peste ne sont pas, comme on pourrait le croire, les provinces de l'ancien empire chinois. Je veux parler de la peste occidentale. On a bien joué avec les termes d'*Orient* et d'*Occident*. Mais là il ne s'agit pas de jeu. Nus pour mieux combattre, l'Orient et l'Occident absolus poursuivent vers son but la vieille lutte engagée depuis 1840.

On sait sous quelle parure idéologique se dissimule la rage active et avide de l'Occident. Mais il est bon d'entendre la voix d'un Chinois dépouiller cette rage de ses échos supérieurs, de la voir étaler au soleil les membres véridiques des ignobles anges d'Occident, cierges de la Civilisation, et de les passer en revue comme un ratier pourrait le faire des rats qu'il a tués. On dit que dans les villes de Chine flotte toujours une odeur de pourriture et de charogne. En vérité ce qui sent ici la charogne, ce sont ces rats crevés, membres unis pour une revue de l'Ignominie occidentale.

Je suis bien en retard pour parler du livre de Wong Ching-Waï. Mais je ne le regrette pas. Depuis qu'il est paru, un événement considérable s'est produit : la Chine semble avoir trouvé son unité moderne. Elle a réduit l'Occident à se murer dans son ignoble hypocrisie et sa lâcheté. Pour poursuivre son but de ra-

pines et d'assassinats, il ne peut plus que montrer sa véritable face, ou abandonner son entreprise de banditisme intégral.

Mais à montrer sans détour qu'il n'est décidé à faire prendre l'extermination d'une civilisation et son remplacement par une exploitation éhontée de richesses et de populations formidabes pour la recherche de l'intérêt supérieur de l'humanité, que pour sauver la face et se dorer à soi-même la pilule, l'Impérialisme occidental risque gros. Il risque sa vie déjà bien chancelante sur les bords d'un abîme vertigineux : il n'est fait que de visières et de glandes ennemis secrétant des poisons, s'empoisonnant mutuellement, et en passe de n'être plus que viande crevée.

L'impérialisme a subventionné en douce les généraux à vendre, et les guerres entre Chinois n'ont été que la figuration à ciel ouvert de ces appétits intestins, si l'on peut ainsi dire. C'était pour l'Amérique, la Russie, la France, l'Angleterre et les autres petits chacals de l'impérialisme, une manière peu coûteuse de se faire la guerre Il arrive que cette manière-là en déchaîne parfois une autre qu'on sait plus belle...

Pour le moment la victoire imprévue d'une unité nationale établit un silence de contenance sous lequel l'Occident rajuste ses vêtements. Il ne nous appartient pas de faire la pythonisse.

Mais il est évident que la courageuse publication d'un livre tel que *la Chine et les Nations*, de Wong Ching-Waï, relatant avec une éblouissante clarté l'histoire du brigandage civilisé de l'Occident sur le corps chinois, ne peut que porter à la timidité les chefs de bandes indécis.

Le livre jette un jour lumineux sur l'état du problème et sur le sort d'un grand peuple que sa civilisation même laissait vulnérable. La conscience nationale réduite aux réflexes vitaux ne pouvait qu'être troublée par les entreprises des généraux à la solde de l'Occident. Le rétablissement de cette situation critique s'opère enfin. Il faut attendre l'avenir.

Le plus grand danger pour la Chine est dans l'existence voisine du Japon. Le Japon est l'Occident de l'Asie bien que placé à l'extrême est géographique. La lutte se poursuivra sans merci et doit être envisagée sous le jour suivant: la Civilisation chinoise est continentale, mystique et absolue. Celle du Japon est maritime, esthétique et sentimentale, dissolvante et absorbante. Les grands exemples de l'histoire indiquent comment de tels antagonismes se terminent.

L'ennemi de la Chine n'est plus l'Occident : il est le Japon. Mais quoi qu'il advienne, à l'heure où toutes les collectivités se resserrent, où l'individu n'est plus qu'une voix du collectif, il

n'est pas d'échos passionnés qui puissent être mieux éveillés que par le livre de Wong Ching-Waï.

G. RIBEMONT DESSAIGNES.

OPALES, par *Marcel Jouhandeau* (N.R.F.)

Cette œuvre exige dès l'abord que pour s'approcher d'elle tout l'accidentel soit repoussé, et non pas tant repoussé que détruit, détruit réellement, détruit jusqu'à l'oubli immédiat. C'est alors qu'on y pénètre, et me voici donc assuré que la plupart n'y pénètreront pas. Je cherche par quels mots essentiels je pourrais saluer l'apparition d' « Opales ». Ce livre doit être compté, dès aujourd'hui, parmi les quelques témoignages de l'absolu qui nous font vivre, et cela parce que comme eux et comme eux seuls, il porte l'étrange pouvoir de *faire taire* tout ce qui es escorte, d'exiger un silence secret, de demander à l'esprit le vide, le vide unique, condition de son passage.

Ici les stupides se récrieront, mais je m'en moque.

On sait quel avait été jusqu'alors et quel continue d'être, mais à un autre degré (1), le monde de Jouhandeau. Un monde irréductible où les « influences » se communiquent et se relient d'êtres en êtres, par le moyen des objets mystiques les plus vénérables, un monde où souffle le vent des sortilèges abstraits par delà leur forme, et pourtant efficaces au point de dénuder lentement les âmes, de les durcir comme pierres, et finalement de les contraindre à suivre un ineffable sillage jusqu'à l'absolu ou au renoncement par la mort. Voici que nous tenons dans nos mains, qu'un homme nous livre, les preuves des plus cruelles et des plus closes manifestations de l'esprit. Voici que s'élève une mystique lucide. Il me semblerait bien impossible de ne pas employer ce terme, en dépit peut-être de l'apparence. Car si la mystique est avant tout une tendance, une forme profonde de l'être qui s'efforce à se transcender, et si elle implique une expérience radicale accomplie par l'homme sur son terrain le plus intime, si elle est une appréhension de l'esprit par lui-même, qui se transforme, au travers de difficultés et de dépressions multiples, en une appréhension de l'Unité où finalement elle se perd, rien ne permet d'en exclure une œuvre qui, par des formes romancées, n'en apporte pas moins un exemple et un itinéraire.

Cet itinéraire-ci se déroule au milieu d'une mythologie gran-

---

(1) Je veux dire dans une tonalité moins matérielle, non plus un éclatement, non plus une révélation, mais une longue recherche invisible.

diose. Le contenu concret de l'esprit, en effet, loin d'être abandonné au cours de l'expérience mystique, y prend une place singulière et inestimable. Il s'y trouve comme au centre d'une irradiation nouvelle, toutes les ondes émises par l'esprit convergent en lui jusqu'à l'éclairer parfois d'une lueur infinie. On comprend alors que pour Jouhandeau, certains objets soient tantôt des talismans, tantôt des sortilèges, toujours des symboles, dont la perpétuelle présence dirige, contrarie, fascine les êtres qui y sont attachés. Dans l'univers mystique qu'il déroule, les objets, (les signes), sont les maîtres. Je n'en prendrais comme exemple que celui de ce poignant « Astaroth », où le Reliquaire infiniment précieux et maléfique noue et dénoue un drame véritablement surhumain en ce sens qu'il s'accomplit au dessus des conditions humaines d'où il est sorti, qu'il s'accomplit dans l'hallucination d'un monde spirituel, et qu'il conduit un être à l'extrémité de son frémissement. Et voici les « Opales ». Bagues de la mer au regard infini, perles démoniaques, elles sont aussi le fond même d'un autre drame, drame de possession et de dépossession entre trois êtres. Elles sont présentes avant la première page du livre, elles sont présentes tout au long de lui, quoiqu'elles soient loin littéralement d'y être au premier plan, et elles continuent à sautiller et à brûler au-delà de la dernière page. Elles sont le nœud secret d'une destinée (1) et par celle-ci de deux autres. C'est le foyer ardent où se puise et s'épuise le sens d'une aventure complexe. Entre Patrice, la Comtesse et leur Ami, des influences se nouent, qui sont les exigences mêmes de leurs destins singuliers, les forces propres de leurs esprits et de leurs désirs, mais que l'objet mystique justement suscite, conditionne absolument. De prétendre à l'arbitraire ou à l'artificiel de cette fascination serait puéril. Car il suffirait aussitôt de répondre qu'une influence imaginaire, c'est-à-dire qui a ses rapports dans l'esprit et rien qu'en lui, est une influence, et plus réelle infiniment que n'importe quelle échéance de la matière. Mais c'est ici que les frontières s'anéantissent, se rejoignent en une trame unique sur laquelle l'acte intérieur se compose avec l'action, où l'imaginaire *est* le réel. Et c'est bien là l'essence de ce monde pathétique où les Opales sont reines, et que Marcel Jouhandeau déroule avec une étonnante lucidité, ce monde qui

(1) Que l'on songe un instant à ce que c'est qu'une destinée (à ce que c'est que votre destinée) et l'on dévoile aussitôt tellement d'inexplicable qu'un appel absolu au mystère paraît seul capable de rendre un sens à la vie, à votre vie.

a tous ses fondements, tous ses desseins, tous ses effets contenus dans une logique intérieure parfaite, qu'il faut suivre en s'abandonnant à elle, monde où la fièvre déploie un éventail de fraîcheur asphyxiante. Le signe le plus profond de Jouhandeau est qu'il pense et peut voir toute chose sous l'angle de la dématérialisation. Entendez qu'il transfigure, et non pas qu'il écarte ou qu'il oublie. Car jamais le concret n'a pu trouver d'existence plus riche, ni devenir une parure plus fulgurante qu'ici, mais l'opération magique s'est effectuée, le relief s'est joué, et les plus subtils décors matériels, les plus précises images, les plus authentiques espèces de l'art se trouvent rencontrer les personnages dans un même plan, entremêler leur substance à la leur, et s'intégrer à leur histoire.

On n'entre pas sans danger dans le cercle d'or où Jouhandeau enferme qui veut le suivre. Il y a des risques, et des plus beaux. Je me souviens de la panique qui m'avait saisie à la lecture de Manhattan, où la présence de l'Enfer est réelle comme un morceau de pain. Non pas un Enfer de théologie ou de crainte pieuse, non pas cet Enfer réjouissant qui se trouve être le contraire du paradis, mais celui où l'on entre par la révulsion morale, par le dépouillement de l'esprit jusqu'au sang, par l'abandon à la lumière. Celui qui est une libération perdue. Les Opales dirigent leurs faisceaux sur cette Porte, l'illuminent cruellement. Elles conservent le poids des péchés d'un homme, c'est-à-dire de ses plus sublimes tentations. Par une appropriation mystique certaine, il s'y trouve et s'y connaît soumis. Il s'y retrouve soumis même après la disparition des pierres dans la mer, et désormais le rythme de sa magie très pure et très transparente, est sans fin. Il va de soi qu'un livre écrit à ce plan ne supporte pas qu'on le raconte, ni même qu'on tente d'en apporter la clé. Les trois personnages en présence donnent leur vie à l'amour. Ils sont sans cesse en marche et jouent la chance absolue de s'identifier l'un aux autres, puis l'un à l'autre. Ils gagnent, ils croient perdre, ils perdent, ils croient gagner. Une mort accroît leur clairvoyance inhumaine. Un désespoir sans condition, je pense, finira par leur faire contracter l'union. Le tissu de cette aventure, de ce conflit de limites est rempli d'étranges sonneries. Il atteint parfois à l'hallucination intégrale du sensible : c'est l'Enfer ; c'est la porte radieuse, ce sont les opales nues.

Cette facilité de brûler la matière pour en faire un feu dans l'Esprit, elle permet à Jouhandeau de se livrer à un merveilleux qui est authentique, et donne encore à mieux juger celui que nous connaissons trop et qui n'est qu'une aimable lâcheté sou-

riante, un jardin d'hiver pour se promener quand il pleut. Mais ici la Merveille pose des conditions absolues à ceux qui la désirent, elle ne s'offre resplendissante qu'au prix d'une vie. Les deux « moments » (ce sont vraiment des moments dans la chronologie et dans la durée) essentiels du livre, celui de la mort de Patrice et celui de la disparition des Opales dans la mer, atteignent, par une marche lente à ce que je voudrais nommer l'intégration de l'esprit à son désir. La mort de Patrice est le sommet. On assiste dans ces pages à une véritable montée mystique qui, par tous les plateaux illuminés de la fièvre, cherche à atteindre puis atteint sa propre perte dans l'unité.

« ... Si je ne pouvais plus me concevoir sans être, si je ne pouvais plus me concevoir sans l'Etre, si je ne pouvais même plus concevoir l'Etre sans moi, ne pouvais-je pas être sans me concevoir nécessairement : dans le sommeil ? N'avais-je pas pu être nécessairement sans me concevoir: avant de naître ? et après la mort ? Le Soleil s'en allait peu à peu et l'eau sous la neige près de mes pieds pour que je me souvinsse du temps. La lumière s'en allait de moi, je lui tendais les mains, désespéré. Je marchais à la suite du Soleil et ses derniers rayons entre mes doigts, il me semblait les retenir. Il me semblait que, s'ils disparaissaient, c'en était fini de moi. Le dernier rayon glissa ur mon front et sur la pointe de mes cheveux. Mes mains tendues bientôt n'étaient plus éclairées : il avait disparu. J'étais toujours là, portant sur mon corps et dans mon âme un souvenir vague, obstiné, merveilleux, le souvenir de la lumière. Alors l'espérance de l'aurore à venir me saisit. J'eus le pressentiment de ce que doit être l'Immortalité... »

Tous ceux qui ont quelque prescience ou quelque science des états spirituels savent quele lucidité conduit la démarche mystique et aussi qu'enfin elle se perd, et se nie dans une confusion inaltérable. Mais il ne s'agit pas d'aller ici jusqu'à une analyse. Il s'agit de rendre témoignage, et si je ne l'ai pas fait dans les limites habituelles de la « critique » et même de la chronique, qu'on veuille bien m'accorder qu'une œuvre qui s'écarte si loin de la dialectique commune de l'événement appelait à son tour un débordement des cadres. Au surplus il n'y a rien à juger, rien à refuser, mais tout à attendre d'un tel livre. Les Opales merveilleuses et froides ordonnent que l'on se taise à la lisière de leur monde.

André DELONS.

LETTRES ETRANGERES

LE CARREFOUR, PAR J. F. VINSNES, TRADUIT DU NORVÉGIEN PAR P. G. LA CHESNAIS, AVEC UNE PRÉFACE DE J. BOJER, ET UN AVANT-PROPOS DE LUCIEN MAURY. (LE CABINET COSMOPOLITE. STOCK).

La littérature scandinave nous réservera donc toujours des surprises enchantées, des émerveillements nouveaux. A peine apprenions-nous l'attribution du Prix Nobel — en même temps qu'à Bergson, à Mme Sigrid Undset, qu'un romancier norvégien, inconnu en France jusqu'à présent, nous est révélé grâce à M. Lucien Maury, prospecteur inlassable et parfait connaisseur des lettres scandinaves.

« *Le Carrefour* » est, si je ne me trompe, le premier ouvrage de J. F. Vinsnes qui soit traduit en français, et il nous donne le très grand, très impatient désir de connaître les autres livres de cet écrivain. Quand donc lirons-nous *L'Avocat*, *L'Evêque et sa femme*, *L'Echelle*, *L'Arc-en-ciel*, et tant d'autres volumes où s'est magnifiquement exprimé le talent de Vinsnes.

(Mais quand lirons-nous aussi la *Cristin Lavransdater* de Sigrid Undset, qui seule peut nous donner une idée exacte de la puissance de cette romancière ?)

« En 1905 — écrit M. Lucien Maury —, Vinsnes gère une officine dans un faubourg d'Oslo ; auprès de petits bourgeois et d'artisans honnêtes une étrange pègre étale au grand jour suburbain sa misère et ses vices : une synagogue suscite une sorte de ghetto. Ces hommes et ces femmes dont il frôle tout le jour la cruelle existence occupent le soir son imagination et sa pensée.

« Il se jouait entre ces gens des comédies et des tragédies, surtout des tragédies. Je ne sais pourquoi, beaucoup d'entre eux me faisaient des confidences. Ils sollicitaient toutes sortes de conseils. J'acquérais ainsi une certaine connaissance de l'homme et pouvais le soir mettre en œuvre littérairement dans le calme ce que j'avais vu et entendu. »

C'est ainsi qu'est né « Le Carrefour », ce livre d'une émotion humaine si pathétique et si intense, derrière les vitres de la petite pharmacie où J. F. Vinsnes exerce son modeste métier. Le drame qu'il observe est ce drame typique des consciences scandinaves dont les livres de H. Kinck, de Knut Hamsun, de Peter Egge, non moins que ceux de Jacobsen, de Selma Lägerlöf, de Bojer, de Björnson, nous offrent de si curieux exemples. Tous ses personnages sont possédés d'une angoisse profonde que des lecteurs latins, accoutumés aux zones nettement définies de lu-

mière et d'ombre, ne pourront jamais comprendre tout à fait. La présence constante du « souterrain » dans les livres des Scandinaves, comme dans ceux des Russes, est sans doute ce qui peut être le plus étranger aux habitudes intellectuelles et sentimentales des Français. L'esprit d'ordre et de mesure a comblé depuis longtemps ces corridors obscurs et muré les chambres inutilisées. Plus encore que dans les idées, nous vivons dans un ordre de sentiments simples, de dessin net. Et c'est peut être en raison de la lassitude qu'a fini par éveiller en nous cet excès de mesure et de clarté que nous nous élançons avec enthousiasme vers ces mondes inconnus de nous, que les Scandinaves, eux, n'ont pas aboli, Dieu merci, et dont chacun de leurs livres nous apporte d'étranges échos.

Les remous de conscience qui agitent les personnages du *Carrefour* leur inaptitude à « vivre simplement », leur besoin de sincérité, leur soif d'absolu, leur conservent, pour le lecteur latin, un étrange aspect d'exotisme.

Le roman de J. F. Vinsnes ne doit pas seulement à cet exotisme d'âmes sa grandeur et sa beauté, mais aussi à la simplicité de ce long monologue qui se déroule comme une confession, sans recherche d'effets, sans subterfuges littéraires. Le drame humain se présente ici dans sa sobriété nue, et dans une expression si vigoureuse, si interne que nous en sentons presque physiquement l'oppression douloureuse, comme un poids trop lourd pour le cœur et pour la vie.

*
* *

QUATRE ESPAGNOLS A LONDRES, par *Salvador de Madariaga* (Feux croisés, Plon).

Londres a plus d'importance, à mon avis, que les quatre Espagnols, dans ce livre de M. Salvador de Madariaga, professeur à Oxford, et j'y trouve surtout une analyse pénétrante du caractère anglais, de curieuses remarques sur les mœurs, d'agréables portraits de « types » londoniens.

M. Salvador de Madariaga possède les deux qualités qui sont nécessaires pour juger exactement un peuple : il a vécu longtemps dans le pays, il l'a étudié dans toutes les manifestations de sa vie sociale et psychologique. Etranger, il l'a observé du dehors : philosophe, il s'est placé au cœur même des hommes et des idées pour les analyser.

C'est souvent par de menus détails qu'il atteint la signification essentielle d'un individu, la valeur singulière d'une coutume.

Les pages sur le féminisme, sur les clubs, sur le policeman, nous conduisent plus loin qu'on ne l'imaginerait vers la connaissance de l'âme anglaise. Ses « méditations sur un penny », en particulier, lui fournissent le thème de nombreuses observations curieuses et aigües.

L'avers avec l'image du Roi Edouard VII, et l'inscription latine, le revers avec l'image de Britannia, nous révèlent, sur la construction politique et sociale de l'empire britannique, plus de choses peut être qu'un gros traité dogmatique.

« Il y a une allégorie de Britannia, femme robuste, coiffée d'un casque et portant un bouclier ou un trident. Elle semble assise sur un socle ou support qui est censé flotter sur les ondes, lesquelles acceptent, par obligeance pour le graveur, de se laisser imprimer sur leur surface mobile le chiffre de l'année 1904. En légende, ces mots secs : one penny. Choc soudain. Chute dure de notre imagination. Tout ce symbolisme imposant, les sourires mondains du prince arbitre des élégances modernes, la valeur représentative de l'Anglais jouisseur original et indépendant d'un monde qui lui appartient en esprit par la grâce de Dieu, le loyalisme traditionnel à un idéal de la race qu'expriment ces symboliques paroles « défenseur de la foi », la splendeur asiatique du monarque européen par excellence, du monarque blanc, ne sont que la façade imposante re cette réalité sèche et concrète : one penny : dix centimes ; deux sous... ces flots, des flots de bronze sur lesquels règne la Britannia en relief portant imprimé sur leur surface ondulante le chiffre 1904. Le temps. L'Angleterre, la race puissante dont la face est splendeur euro-asiatique et dont le revers est : one penny, le pays des réalités impériales et des réalités commerciales fonde sa puissance sur les deux éléments les plus fluides : l'eau, le temps. Fluides. Mais l'eau et le temps, malgré leur fluidité, sont les fondements les plus solides de la fortune parce que de leur flux continuel ils occupent sans interstice possible la base unique de tout édifice humain : le présent. »

Marcel BRION.

N. D. L. D.

Une fraction de la Presse Parisienne s'est émue du caviardage d'un nom, celui de Monsieur Pierre Audibert dans notre numéro de Décembre sur Marseille.

Si nous n'avons pas de comptes à rendre en cette occasion, nous pensons du moins avoir quelques précisions à donner.

Quand apparurent les premières difficultés de la Gazette du Franc, notre numéro spécial était tiré.

A ce moment-là quelques amis, et non des moins proches, de Monsieur Pierre Audibert nous firent remarquer qu'il leur semblait malséant d'attirer davantage l'attention sur un homme déjà trop à l'épreuve de l'opinion, par la publication d'un article dont certains passages pouvaient prêter à railleries, notamment celui-ci: ... la marée des banques, avec leurs façades de prisons pour gens du monde..., et que l'intéressé ne pourrait qu'être le premier très gêné d'une publication inopportune.

Ebranlés par ces avis et sans que cela put nous faire modifier nos habitudes de liberté, nous avons donné à notre imprimerie, éloignée de Marseille de plus de 100 kilomètres un ordre de réfection ,qui, mal interprêté par elle aboutit à ce caviardage contraire au but que nous nous étions proposé et que certaines personnes se sont empressées d'utiliser contre nous et à des fins à tout le moins troubles, dépassant de beaucoup les questions particulières qui pouvaient se poser à propos de la collaboration de Monsieur Pierre Audibert.

Les numéros adressés directement n'ont pu être revus par notre Rédaction qui, en aucune occasion, ne s'était prêtée à des opérations de cet ordre pouvant laisser croire soit que nous abandonnions des amis lorsqu'ils étaient dans l'infortune, soit que nous n'étions pas capables de laisser paraître signés, des articles déjà demandés, lorsque la chose aurait pu nous gêner.

Nous pensons que l'on comprendra pour quelles raisons peu honorables certaines manœuvres se sont fait jour contre nous à cette occasion et n'en parlerons pas davantage cette fois-ci, nous réservant d'y revenir si cela devient nécessaire et dès que cela sera nécessaire.

LA DIRECTION.

ANDRÉ MASSON

I

Les images d'André Masson

Grands korrigans de la mémoire. Visages essuyés par les larmes. La traitrise des mers et ses poissons obscurs. Plantes en forme de guillotine. L'armure des seins tournant sous les baisers maudits des hallucinations. Maëlstroms Maëlstroms. Images de la vie. Images interdites et désolées.

Ce peintre aux yeux bleus, ce peintre aux yeux agiles, c'est quelque chose comme la nuit qui lui a tordu le cœur. Vous savez: ces grandes affiches lumineuses qui se contredisent avec fracas au-dessus de nos têtes, ces arbres bondissant d'étoiles en étoiles, ces chevauchées de squelettes qui interdisent le sommeil, c'est tel qu'il a vu le monde. Il n'y a pas à revenir là dessus. Il n'y a pas à revenir sur la réalité, non pas le bric à brac confus de l'existence, mais ce cœur palpitant et saignant ramassé dans la lave comme un trésor, par un enfant.

Faites voltiger les miroirs! Qu'ils se brisent sur les rocs du drame. Nous voulons en compter les morceaux et toutes leurs images qui sont une étincelante provision d'aventures.

Pour imaginer la pluie, les impressionistes peignaient un paysage ouaté, en grisaille. Masson peint la pluie elle-même, la pluie en soi, plus diluvienne plus féroce et plus sombre que le paysage abrutissant des hommes. O peintre, humide pluie des yeux!

Et plus loin, voici des oiseaux qui voltigent. A quoi tendent leurs mouvements calculés, leur souffrance et la notre sinon à cette représentation mélancolique des formes humaines et inhumaines?

Une métamorphose s'opère à l'intérieur de ce monde. Ces gouttes de pluie deviennent des oiseaux sauvages qui eux-même deviendront des plantes sous-marines qui engendreront ce squelette de pierre sur cette toile faite des écumes de la mer.

Ce qui est contenu entre les quatre coins d'une toile, ce qui fait la lumière dans cette précision des formes d'un autre monde, c'est tout ce qui se joue dans le regard de l'homme, dans le prisme de la forêt-oculaire, c'est tout ce qui doit vivre, par conséquent être précis. Il y a des exigences intéressantes. Le laisser-aller, le mauvais goût ne vivent pas. Il faut être difficile. J'aime qu'André Masson soit un

peintre difficile. En celà il joue un rôle très humain, il part à la conquête de la vérité toute puissante.

Vérité changeante et diaprée. Belle robe de bal teinte de sang ! Mais un coup de couteau vient d'interrompre la fête. De toutes parts s'élèvent des cris, la terreur gagne les âmes revêtues de leurs parures usées par les veilles. Le décor a changé. Comme ils étaient beaux tout à l'heure ces mannequins rêveurs dans les enlacements des danses nostalgiques. Il suffit tout à coup d'un crime et d'un cri pour qu'ils soient confondus par cette image atroce: La danseuse est morte! Elle était si belle! C'est assez... Cinq minutes d'affolement ont suffis, et les hommes se reprennent à suivre le fil de leur vie sans cesse embrouillé par les doigts du rêve. Tableaux, décors, images! Soyons à la hauteur de toutes les images. Pas sceptiques, nous ne sommes pas sceptiques! Dedans nos journées creuses, nous sommes pleins d'amour pour toutes sortes de tentations, dont les images sont les plus réelles. Vivre, entourés d'images!

J'aime André Masson et sa peinture pure comme la mer. J'aime ses images émouvantes comme des sanglots, comme des paroles. Ses toiles sont autant de moments où quelque chose s'arrête, quelque chose ni fixé, ni fuyant, mais intraduisible, magnétique et vivant comme des pas sur une route. Toiles marquées du signe de la raison naturelle qui est un peu comme l'amour de la nature.

Rêveurs, hommes, simples hommes, regardez vivre la lumière! Ouvrez vos yeux aussi largement que des torches, ce peintre sans réserve a dépouillé la chair de sa couverture opaque. Il vit dans le grand vent de neige. Ce qu'il a vu, ce qu'il va voir, c'est quelque chose d'un peu plus que l'aurore.

Au bout de ce chemin, vous trouverez la lumière qui est en vous et que vous n'avez pas encore soupçonnée.

Jacques Baron.



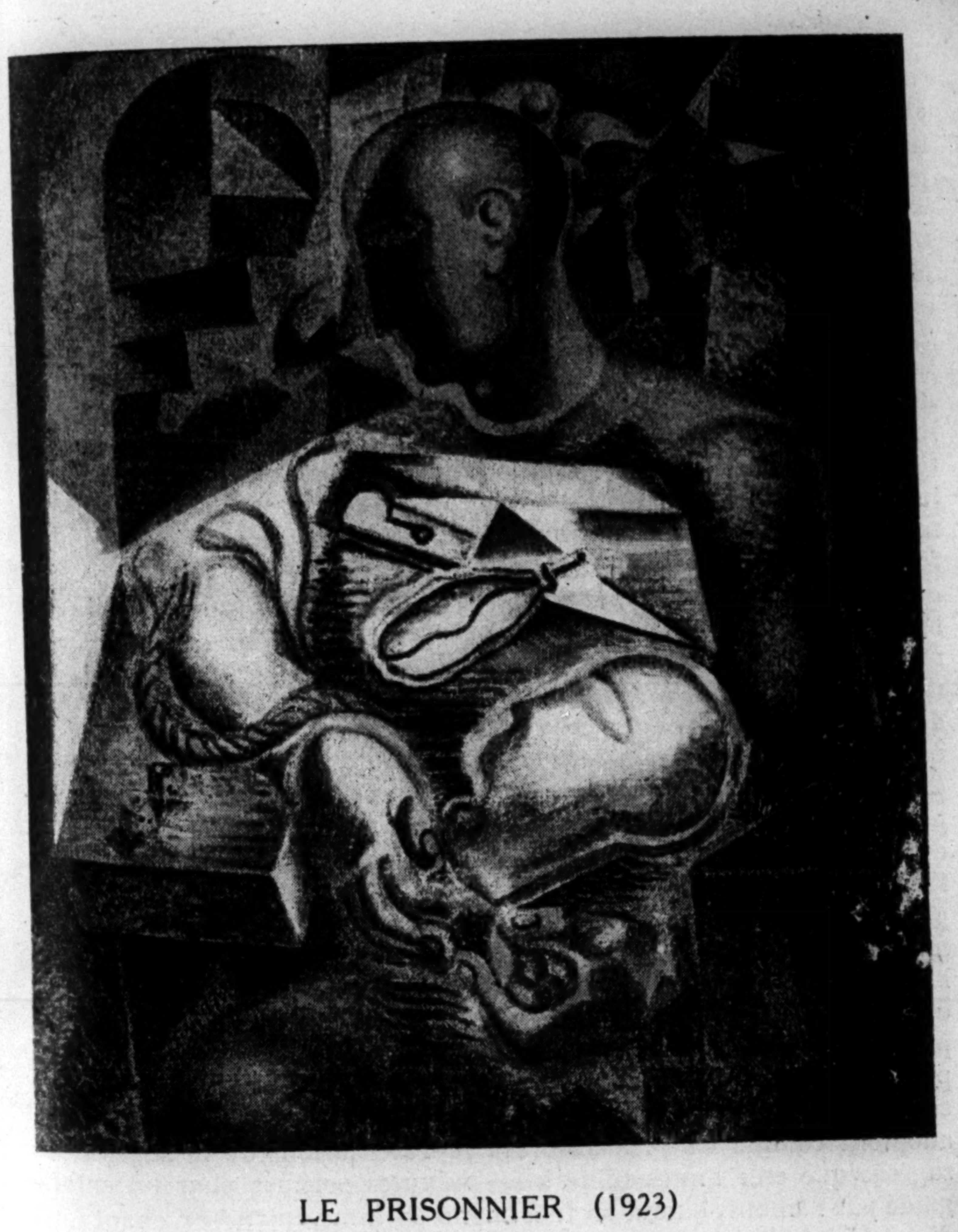
L'ORAGE (1924)

II

Dans l'univers des autres peintres mon regard se déplaçait à hauteur d'homme: il y cherchait le lieu le plus détourné pour lui faire d'autant plus facilement accueillir ma silhouette, toujours à point retrouvée. Et peut-être que c'était en ce temps-là tout mon plaisir de retomber mollement de l'exaltation esthétique aux plus rassurantes certitudes. Il me paraissait bien étourdissant, à la réflexion, qu'une opération humaine me retournât ainsi sur le vide et qu'elle put ainsi sans m'égarer, au sein de tout ce qui évoquait la matière de ma vie, me purifier entièrement de moi-même. Mais si exact était mon emprisonnement dans le cercle magiquement déroulé par la pureté d'une figure que je ne la voyais pas me chasser de sa légende en même temps que de la mienne, et me précipiter vers cet infini dont elle représentait, après tout, un des signes innombrables. Une quelconque idée plastique de moi-même devait présider à cet engorgement, puisque j'ai dû sortir, péniblement, de ma propre image, et en déchirer dans mon imagination le souvenir pour recevoir en pleine force le vent salubre d'André Masson.

Grasses prairies où mon entendement se satisfait d'enfoncer et jouit enfin de lui-même. Voilà que se referme au cœur de l'apparence que je viens de choisir, il me semble, le cercle vertigineux des éléments qui me fuient. Feu clair de la pureté, où autant que je peux en juger le ton menace d'emporter les teintes et les galvanise dans un orage immobile qui tire à lui tout le ciel... Ce peintre est le naufragé de son regard, et rien ne le retient, que l'ensemble de ses techniques particulières, comme une bouée, sur la pleine eau de la folie. La vue de ses toiles m'aide à comprendre l'extase que donne le *Yajé,* cette plante fabuleuse de Colombie; et bien plus encore, m'incline-t-elle à croire qu'il a mâché depuis longtemps en rêve la fibre du *peyotl* qui transforme les sensations auditives elles-même en hallucinations visuelles « ... boules de feu, globes lumineux, amas stellaires étincelants ».... « ...ruissellement de fleurs et de pierres précieuses, tandis que les étoiles continuent à scintiller et à s'entrecroiser sur le fond du tableau,.... déroulement d'étoffes somptueuses qui flottent jusqu'à une distance qui paraît représenter le Temps, aussi bien que l'Espace, Vision enchantée de l'intérieur du corps, cils des yeux qui, tout en or, s'enroulent sur des rouets magiques, gaz enflammés vus dans la gorge de l'expérimentateur....»

Joe BOUSQUET.

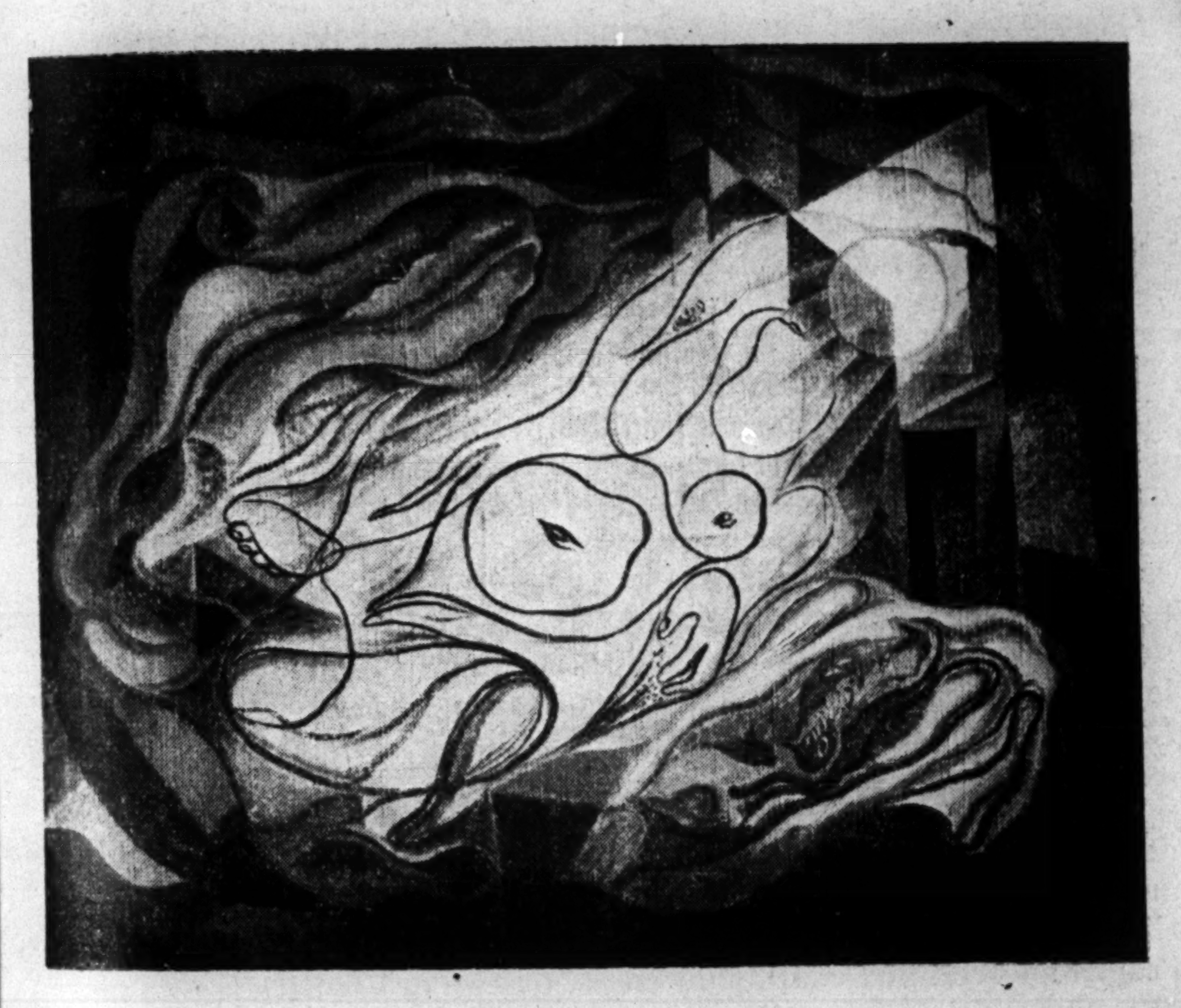


LE PRISONNIER (1923)

III

Les colombes enfermées par le couchant dans un palais sans issue et l'enfant que guide l'amour au fond des corridors de verre, des voûtes et de la chambre des morts, des voûtes ramassées sur elles-mêmes pour se détendre comme des arcs, pour s'enfuir, s'enfuir vers les colombes enfermées par le couchant, vers l'enfant que guide l'amour plus violent qu'une larme, quand l'œil ne peut plus supporter l'œil plus intense qu'au bout du tunnel roule quelque plus violent amour ou quelque plus intense douleur comme par un seul exemple un visage bouleversé, cet exemple irrémédiable que propose l'enfant, un enfant accroupi au bord d'un lavoir silencieux où la femme lave éternellement ses joyaux que l'eau emprisonne, délivre et change en colombes près de l'enfant guidé par l'amour et qui d'un signe de couteau sépare à jamais du tumulte sa peine profonde, puisque si intense est l'amour que la douleur ne le distrait point comme ces femmes qu'une à une absorbe notre mélancolie, mélancolie née de profonds calculs et de la somme de la joie qu'inventent sur le bord des marais souterrains le cœur plus lourd des prisonniers et le chant libre de celui qui sait d'une ligne pure entourer l'enjeu de la folie et son secret oiseau, lorsque l'aigle monté sur un cheval comme on n'en voit qu'à midi sur une plage déserte, avance sous des colonnades où le soleil se change en un visage de feu, au plus profond d'un cerveau calme, enfantin (celui de l'enfant guidé par l'amour), plus éloigné de tout détour qu'une étoile qui rejoint en une seconde son point de départ merveilleux, cette gare spacieuse perdue au milieu du firmament où le silence part dans toutes les directions avec le fracas des trains imaginaires et des frémissements de disques, au plus profond d'un cerveau calme, enfantin, dis-je, et où brille de la manière la plus simple, la plus immortelle, une anarchie plus terrible que les mystères de la naissance, l'anarchie en un mot et ce mot ouvre devant un homme muet près d'un cierge qui se consume et près d'un livre fermé, devant un homme que la distance n'effraie pas plus que la profondeur des déceptions de l'amour, ouvre donc devant cet homme toutes les portes par où passent des formes que nos têtes adoptent comme les plus absolues représentations de la sagesse, la sagesse que crée l'immobilité à ses minutes perdues pour un enfant guidé par l'amour, quand on tue, quand on aime, quand un chant naît d'une heure d'ennui, quand on hait sa patrie et tout ce qui est à la portée de la main, quand on ouvre une porte, la porte...

Stanislas Boutemer.



LA PROIE (1925)

IV

Quelques-unes des tentatives les plus secrètes et les plus irrémédiables de l'esprit, cette fièvre cruelle qui gonfle les yeux et brouille tout, l'aveuglement des haleines et des traces, et toujours la plus sublime connaissance de l'ombre, tel est le territoire transparent de la « peinture » d'André Masson. Je ne sais s'il tient beaucoup lui-même à ce terme qui commence à ne plus représenter pour nous qu'un moyen dérisoire, entre tant d'autres, de dépasser toutes les bornes permises. Je vois dans son œuvre le lien d'une lutte très close entre la révélation la plus profonde et la plus déracinée d'un esprit et la forme de cette révélation. Aussi victorieuse que puisse être la première, aussi brute que nous la puissions saisir, si proche de sa naissance, je présume qu'un imperceptible combat s'est livré entre Masson et la peinture, entre Masson et le dessin, à la lisière de son inspiration, c'est-à-dire sur la toile, au débouché de son esprit, et ce fait que, à chaque angle du tableau un nombre croissant de lignes possibles, d'aventures possibles tressées sur les premiers jalons de l'authentique aventure, tentent sans cesse de la dériver, prouve assez la grave insuffisance de toute peinture qui se prendrait pour une fin, de toute esthétique qui se comblerait elle-même de ses propres présents, de toute plastique qui prétendrait borner de ses exigences propres la sauvage, l'absolue nudité de la poésie. Mais le temps est fini, mais le temps finira, je pense, de cette peinture amoureuse d'elle-même. Les plus grands peintres d'aujourd'hui, les seuls, défient sans cesse avec le plus admirable détachement ce que les critiques nommeraient « leur art. » Ce n'est pas sans raison. Un complet bouleversement des positions de l'esprit interdit spontanément aux hommes de voir autre chose qu'une révélation et au sens magique du mot, une apparition, dans la discordante beauté des toiles de Masson. Tout ce que l'esprit aperçoit aux confins du corps, tout ce qui l'attire vers la mort et le fait marcher parallèlement à elle, ne voyez-vous pas qu'en voici les preuves, qu'on ne les discute pas, qu'elles portent le poids d'un être et non pas d'un métier ?

Sinon dans l'état d'automatisme et de sommeil où la « dictée » qu'elle soit écrite ou peinte, n'est plus commandée par aucun souci formel, état à la fois le plus libre et le plus soumis de l'esprit, un décalage perpétuel s'amorce entre ce que je vois et ce que j'ai vu et ce que je voudrais avoir vu (1), une rivalité d'espèce entre l'esprit qui propose en toute extravagance et la technique qui dispose parfois en toute injustice. Si je me laisse aller à poursuivre cette ligne elle m'en-

(1) Et aussi, sans doute, pour certains, entre ce qu'il serait si facile de voir.

traîne aussitôt à désorienter la vision, transforme, transfigure, défigure, et je ne reconnais plus là qu'un jeu, un jeu dactile, et plus aucune réalité morale, plus rien de la force subversive que je voulais recomposer, que je croyais pouvoir apporter brûlante sur cette surface plane. Je veux dire d'André Masson qu'il m'apparaît comme un des hommes que ces ruses plastiques ont le moins entraîné, le moins lié, qu'il se dirige sans voir rien d'autre, *sans laisser rien d'autre sur son passage* que les quelques prodigieuses révélations d'un inconnu, d'un tumulte d'au delà de la vie. La force inhumaine de son œuvre me couperait les mains si j'en voulais parler de sang-froid et cartes sur table. N'avez-vous jamais aperçu, au tournant d'une route, au couchant d'un jour, le cauchemar ? Ne connaissez-vous point ce terrible anéantissement de l'espoir qui est l'espoir même, et qui porte le titre « Un Couteau » ? Masson peint ce qu'il *voit*, et ce qu'il voit est à la hauteur du rêve. Il ne cache pas l'esprit; il ne lui donne pas trois dimensions. Je pense qu'il a trouvé une ligne d'horizon secrète sous le signe des plus pures défaillances de la raison. Les boules, les cadrans, les fils tordus, les poussières que dans la fièvre crache l'esprit, l'horrible emmèlement de masses éteintes qui tourne et qui sonne alors dans la tête avec, est-il besoin de le dire, l'abandon de tout souvenir humain et « réel », ce délire qui touche les parois de mon être et, sans défense, couvre une plaine mystérieuse de ses signaux monstrueux, Masson nous a *donné de sa main* (1), plusieurs témoignages de leur présence. « La Couronne ». Le « Combat de Poissons ». Et le plus émouvant de tous, ce dessin sans titre en tête du « Pèse-Nerfs », je ne croyais pas qu'un homme pût le donner. Filigranes des os qui s'arrachent à quel sol, fin de tout, enregistrée au sismographe de la colère.

Avec Yves Tanguy, Masson est pour moi un unique exemple d'une presque totale libération spirituelle capable de dessiner une poussée de l'être et, beaucoup plus loin, un désir.

André Masson un peintre ? Je hausse les épaules, et lui aussi sans doute. La poésie n'a pas deux noms.

André DELONS.

---

(1) Combien cette expression en ce sens, devient alors inexplicable et révélatrice.

V

Vaincue enfin ma faiblesse, et le ciel, parmi les pierres palpitantes du sang, du feu des colombes, plus haut que le vol de mes désirs mêmes, seulement alors je vivrais, je mourrais sans colère, si la pureté et la noblesse pouvaient nous commander enfin, et si nos sentiers rassemblés, enchaînés, ne s'arrêtaient plus ailleurs qu'au pied de l'enchanteur, aujourd'hui pourrissant.

Solitude aux pas de sable, il me faut en attendant te chérir, dérober leurs armes à tes guerriers aveugles, et m'assurer au sein de leurs ténèbres et du silence, une immobilité nombreuse, éblouie.

A tant fuir ce qui déjà s'est rapproché de nous, si loin, si près des hommes, avec au pied la mémoire blessée, suppliante, et dont l'appel rassemble autour de moi quelques visages sans appel, peut-être ainsi verrai-je un jour André Masson, et les oiseaux de ses regards venant s'abattre autour de nous autrement qu'avec du sang, la mort toujours, et des chants de colère et d'ennui. Nous caresserons de la voix l'aile des choses; elle ne sera plus pour nous jeter au visage un vent d'épouvante et de feu.

Le jour en attendant s'efface, le ciel déserte l'œil, tout se renverse dans les mains, et la lumière a fermé ce visage où trempe l'incendie. Chaque flamme qui monte emporte sa brûlure, et ce peu d'eau qui penche auprès n'est pas faite pour la surprendre : l'image s'y nourrit du jour qui reparaît. Les choses ont mêlé leurs formes, leurs substances comme un amour trop pur qui s'éprend de lui-même et partout se connaît.

J'aime ce cœur : jamais il n'a cessé de battre, mais comme à défaut de la nuit, aussi près de la nuit que possible. Cette absence de limites, ce besoin de silence, cette orgueilleuse humilité me conduisent, non au plus profond de moi-même, mais tout juste au-delà.

J'entends où l'œil se perd, où les mirages se rassemblent, et prêts à remplacer notre ciel de cette heure, à se durcir, à se mouvoir, à vivre enfin, non seulement pour lui, André Masson qui le libère, mais pour nous.

Hubert DUBOIS.



L'HOMME MORT (1926)

VI

La cruauté se noue et la douceur agile se dénoue. L'aimant des ailes prend des visages bien clos, les flammes de la terre s'évadent par les seins et le jasmin des mains s'ouvre sur une étoile.

Le ciel tout engourdi, le ciel qui se dévoue n'est plus sur nous. L'oubli, mieux que le soir, l'efface. Privée de sang et de reflets, la cadence des tempes et des colonnes subsiste.

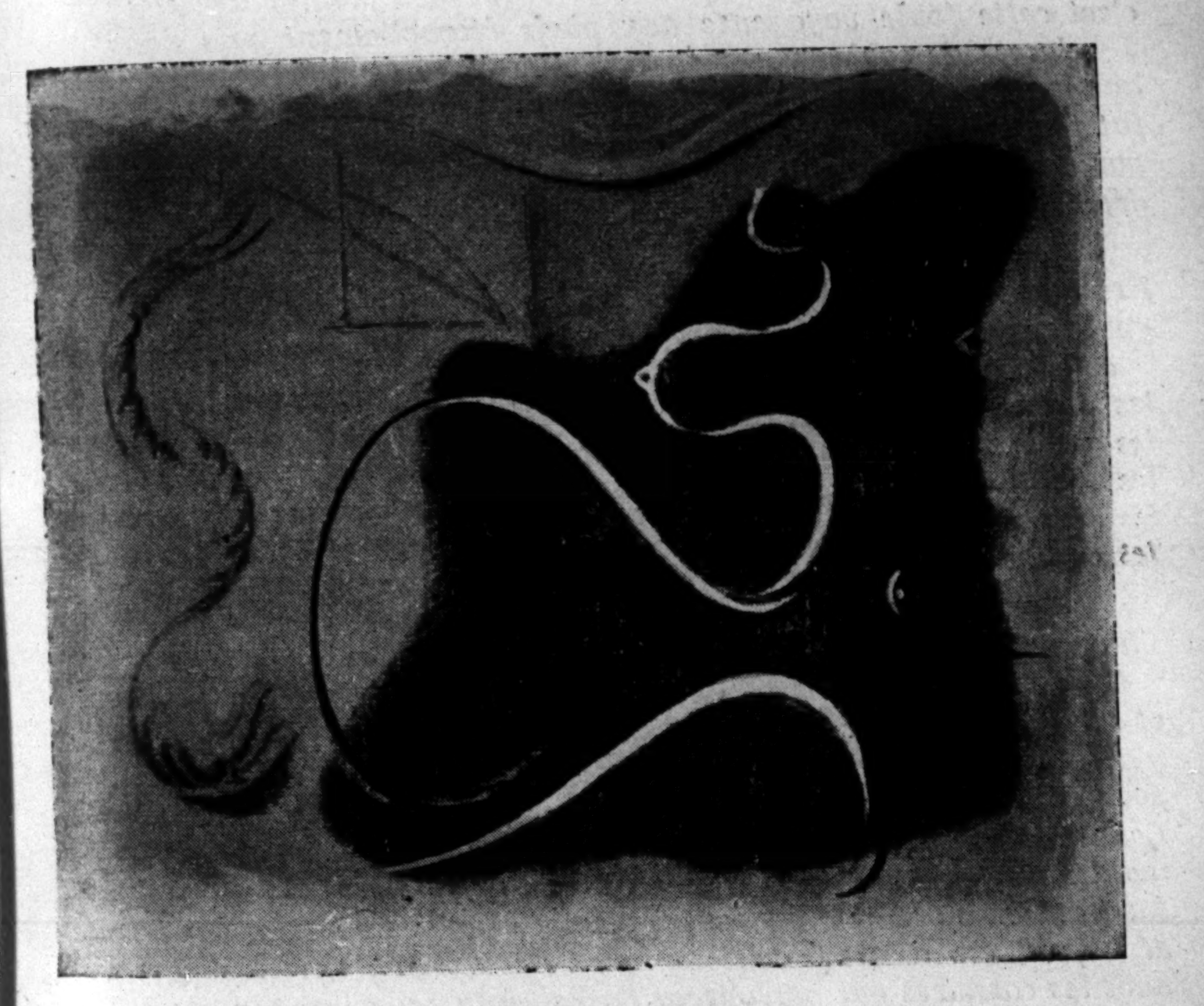
Les lignes de la main, autant de branches dans le vent tourbillonnant. Rampe des mois d'hiver, jour pâle d'insomnie, mais aussi, dans les chambres les plus secrètes de l'ombre, la guirlande d'un corps autour de sa splendeur.

Paul ELUARD,
(Capitale de la douleur).

VII

Peindre le silence; épier le cœur de la nécessité, y surprendre le hasard ; capter les astres dans une chambre, le poisson dans les nuées, un absolu isolement si la bougie brûle près de la corde que touche une main de pierre et que je sois clos avec le Soleil et le couteau le plus tranchant dans le souterrain congénital. A l'intérieur de l'Univers, comme du fruit tombé d'un arbre inconnu, court l'omnifère et omnicide linéament, le même, du fœtus où s'enveloppe à égale distance d'une nageoire et d'une aile la fragile-infrangibilité de l'Homme-banderole plus loin déroulée en spirale parmi l'escorte sans fin des mondes visibles et invisibles autour du doigt de nul amour mais de tout l'orgueil.

Marcel JOUHANDEAU.



CORDE (1928)

VIII

Des philosophes aux mains de joueurs
des nécromans aux lèvres de buveurs
des assassins aux regards plus légers que des plumes d'oiseau
c'est cette foule voyageuse aux pieds éternellement pris dans des lacets de sable
qui compose l'étrange nation dont le drapeau de sang
fut teint de cette nuance maléfique un jour que les poissons
par amour du désastre
décidèrent de se vouer au feu et d'abandonner l'eau

Fruits de misère
gonflerez-vous vos prunelles éclatantes jusqu'à briser les sexes et les colonnes
les carcasses défigurées
les astres ravagés par le désir des chairs d'alcool
les profils liés à l'histoire des caresses
les crânes de pierre
les croupes figées

Chaque objet traine avec soi le cône d'ombre qui est la rançon de sa lumière
et sur le bord de cet entonnoir aux parois abruptes il vacille
n'attendant qu'une lame et sa pointe meurtrière
pour supprimer ce cône ou l'y précipiter
Les chaînes qui nous lient ont des anneaux de toutes sortes
mailles claires mailles obscures constamment alternées
Au grand-mât des chairs vivantes pend une voile parfaitement blanche
découpant sur la mer le couteau noir de son triangle reflété
mais les corsaires qui parcourent l'océan à la poursuite d'un trésor
conduits par leur figure de proue
sont seuls capables de choisir entre l'ombre et la proie

Lumière et sang
sang et ombre
sang et proie
lumière de proie sang de l'ombre
une enclume de sang qui n'est ni proie ni ombre se livre aux marteaux des forges de folie
lointaines forges en travail dans les terres les plus profondes
la profondeur solide de l'ombre où le sang de la terre est enseveli

Un jour
le bruit des siècles n'était plus qu'un faible tintement de cloches
au creux des oreilles d'une femme endormie
sur une plage que le mur immobile de la mer
transformait en préau de prison
Ses cheveux répandus sur le sol et confondus avec son ombre
engendraient un faisceau de racines cône noir qui la fixait au sable
dans l'attente d'une troupe de pirates qui viendraient la délivrer
Les arbres échangeaient leurs étreintes végétales
les cristaux s'accroissaient les étoiles bougeaient
mais
terre et ciel
air et feu
vous suerez sang et eau
avant d'avoir atteint cette merveilleuse figure
qui n'est pas seulement rivée au sable d'une plage par sa chevelure d'ombre
mais se cache aussi dans les plis de tous les rideaux
les sculptures rompues les pièges rouillés les ossements dispersés la bave des mousses et des ruisseaux
à l'heure où les cadavres font grincer leurs armatures
rongées par le contact caché de tant de langues
parmi les craquements d'édifices les échos forestiers et les cris de chevaux
dans les caves de l'amour aux moëllons de démence

Michel LEIRIS

IX

Histoire de l'Homme-Plume

Cet homme devait s'être promené dans une basse-cour car il était vêtu d'un chandail de duvet; aussi fut-il généralement connu sous le nom de l'homme-plume.

Réunis autour d'une table fortement inclinée d'un côté où nul convive de cette dérisoire réunion ne s'était placé, les compagnons regardaient une lie de vin se cailler au fond de leur verre, et comment les objets placés sur le tapis glisseraient vers l'abîme qu'aucun homme n'avait osé barrer. Ils avaient dû jouer, sur un jeu composé de deux cartes, leurs dernières économies et peut-être le lait de leur enfant et tous furent dépossédés de leur argent en cette étrange partie sans gagnant, mais aucun d'eux ne s'en étonna.

L'homme-plume considérait les fortifications de dominos, remparts

solidifiés par le nombre et qui retinrent quelque temps devant eux l'assaut de la folie.

Mais l'homme-plume illumina d'une allumette le creux de sa main; alors, ému par le tremblement bleu du soufre en ébullition, le poisson mort commença de monter dans la chambre. Les torses d'hommes se détournèrent à cause de l'odeur infernale et prirent cette attitude spiralée en laquelle se roulent les bandes de papier placées près d'une flamme qui ne les touche pas. Le long couteau cependant monta à la poursuite du poisson dans un coin du plafond, et ils prirent les roulis mourants du tabac pour un océan propice aux meurtres naturels.

Alors, aplatissant sa main sur les dominos, l'homme-plume renversa les remparts, et cartes, pipes, dès roulèrent sans fracas dans l'entonnoir ridicule de la perspective où durant des siècles on les regarda choir.

Un effrayant paysage composa le cimetière de l'homme-plume. L'espace, par pudeur, ne se découvrit jamais et les yeux n'utilisèrent plus la possibilité de s'accomoder à l'infini.

Les arbres se tordirent comme les grilles tortillées des monuments après la déflagration violente soulevée par une explosion, accident ayant eu lieu sur la mer qu'on n'aperçut jamais. Quelques-uns protégés dans des creux de terrain, gardèrent leur attitude primitive, solennelle et droite, comme les corps dans les cercueils. En ligne droite, un soleil nouveau chaque après-midi montait derrière les arbres. Mais l'ironie glacée des corbeaux n'aurait pas inventé qu'un jour il eut pu s'en présenter plusieurs et depuis les feux congelés des astres furent visibles par les journées d'hiver. Impavides, les corbeaux moururent d'effroi.

Pour le noble jeu d'éveiller la mort et de voir le vol se détacher de l'aile inanimée, l'homme-plume aimait placer sur une assiette un oiseau MIGRATEUR auprès de fruits si beaux que son instinct les eut pensé mûrir trop loin et les mille éclats des mers ensoleillées brillaient uniquement sur la lame triangulaire d'un perpétuel couteau.

Georges LIMBOUR

(*Préface pour une exposition. Galerie Simon, Mars* 1923)

MACHINES PARLANTES

COLUMBIA.

1er quatuor en sol mineur, Debussy, quatuor Capet.

La mort de Lucien Capet, qui a été un des meilleurs propagandistes de la compréhension musicale française, donne à cet enregistrement un douloureux intérêt. Le magnétisme même qui lui permettait de communiquer avec ses auditeurs et de leur imposer de si persuasive façon son intelligence large et son interprétation stricte de la musique a été lui aussi enregistré par la fleur de bronze du microphone.

Animé et très décidé. — Le premier mouvement jaillit des accords initiaux comme un beau jet d'eau bien équilibré de sa vasque. Au point culminant du thème qui est comme le sommet du jet d'eau, des mélodies inquiètes apparaissent, chatoient et retombent comme des goutelettes que le vent bouscule.

Assez vif, bien rythmé. — Au rythme des pizzicatti légers, les idées et les impressions dansent. Ce sont celles-là mêmes qui ont cours chez nous depuis longtemps. Cependant, elles sont exprimées si légèrement et de si charmante façon qu'on ne les reconnaît plus tout de suite.

Andantino doucement expressif. — C'est ce que Verlaine appelait la « Bonne chanson » : Une grande phrase de tendresse monte et s'étale paisible et persuasive comme un grand paysage d'automne au soleil tiède, au ciel brouillé.

Très mouvementé avec passion. — Les thèmes précédemment exposés réapparaissent dans une conclusion enthousiaste, comparable à mon sens, à l'allégresse corporelle du nageur. La sûreté, le calme, la maîtrise, la spontanéité s'équilibrent dans un mouvement joyeux.

ODEON.

Boyd Senter, clarinettiste de jazz. — **Aux doigts agiles de Boyd Senter, la clarinette au romantisme vieillot sonne la diane d'un nouveau romantisme, celui des nuits de Harlem, dont l'anxiété fréné-**

tique monte brusquement comme une prière à explosion. Ses « Blues » d'une virtuosité terrible, d'une intelligence de signes conventionnels et d'intentions nous débordent. Ils nous font participer à de grandioses incantations où l'excès, la nostalgie et l'étendue uniforme de la grande plaine d'A. O. T. se découvrent à nous avec leur véritable sens. Afrique, Afrique, tes zones de végétations sont les verses des chansons dont ton immense nivellement forme le chorus... Imperturbable, fusant, ricanant, croassant, avec pour seule alliée la guitare sentimentale d'Ed. Lang, Boyd Senter tient tête au nouveau et à l'ancien monde.

GRAMOPHONE.

Shéhérazade, Rimsky-Korsakoff, orchestre symphonique de Philadelphie.

Parmi les mythes qui secourent l'humanité en perpétuelle quête d'évasion, celui de la Princesse Shéhérazade est un des plus attachants. Le despotisme de l'homme et son orgueil y succombent sous les enchantements voluptueux de la poésie, et le maître, heureux esclave s'enchaîne lui-même aux beaux liens de chair que sont les bras féminins.

Je ne connais rien dans toute la musique de si profondément chaste et sensuel que cette offrande de son corps que Shéhérazade a mise dans le timbre même de sa voix et que Rimsky-Korsakoff a traduit avec tant de bonheur.

Jean MALAN.

*
* *

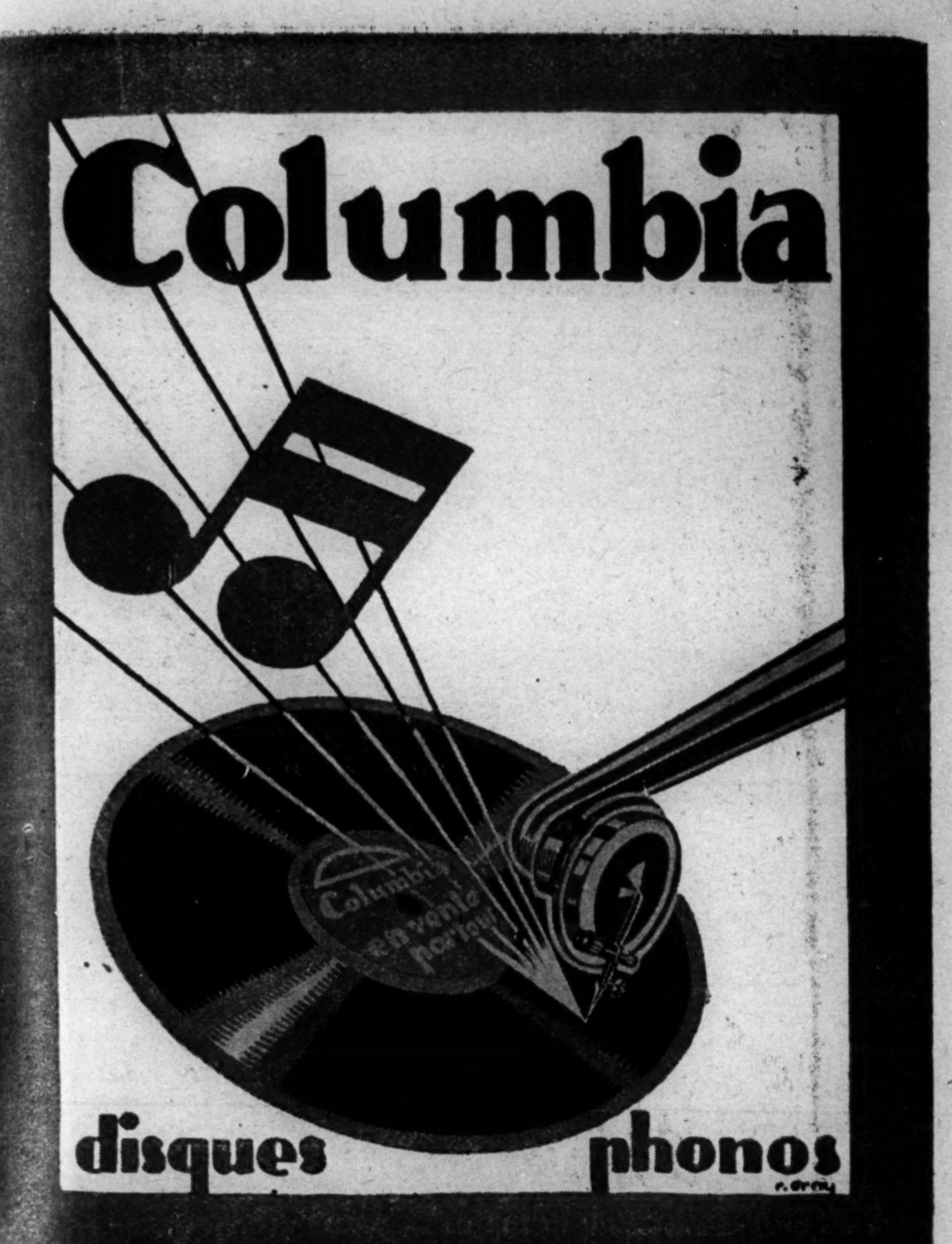
SÉLECTION

Disques Columbia.

Orchestre. — Petrouschka Stravinsky, orchestre symphonique, Dion Stravinsky. Ma mère l'Oye, Ravel, New-York symphony orchestra, Dion Walter Damrosch. La procession nocturne, Rabaud, orchestre symphonique, Dion Rabaud. Marouf (ballet), Rabaud, orchestre symphonique, Dion Rabaud.

Chœurs. — Stenka rasin, arr Dobrowen, Cosaques du Don, Dion Jaroff.

Instrumentaux. — Les Biches (rondeau et adagietto) Poulenc, soli de piano.


Columbia
Columbia
en vente partout
disques
phonos

Poulenc, 1re ballade, Chopin piano, Casadesus. Etude 23, Chopin piano, F. Planté. Romance, Schumann, piano F. Planté.

Disques Odéon.

Orchestre. — Lohengrin (prélude) Wagner, orchestre philharmonique de Paris, Dion Gloez.

Instrumentaux. — Sonate (largo), Chopin, violoncelle A. Levy. Chants d'Espagne, J. Nin, violon et piano, Mlle Gautier et J. Nin. La leggerezza, Listz, piano, Kartun. L'Hirondelle, Daquin-Renié, harpe, Mlle Renié. Down hearted blues, Austin, clarinette, guitare et piano, Boyd Senter.

Disques Gramophone.

Orchestre. — Shéhérazade, Rimsky Korsakoff, orchestre symphonique de Philadelphie, Dion Stokowsky.

Chœurs. — Tempête sur le Volga, Pastschenko, ex-opéra Impérial russe, Klinoff.

Instrumentaux. — Concerto pour violon et orchestre op. 77, Brahms, Kreisler et l'orchestre de l'Opéra de Berlin, Dion Léo Blech. One lives but once, Strauss-Tausig, piano Rachmaninoff. Concerto N° 4 (allegro), Haendel, grand orgue S. Roper.

A L'OPÉRA

Ce mois de décembre s'écoula sans fracas, médiocrement, traditionnellement. Deux lignes suffisent à son histoire : dernières représentations de *Résurrection*, (créé en novembre), reprise des *Contes d'Hoffmann* (avec une distribution remarquable) reprise de *Quo Vadis*, opéra à grand spectacle de J. Nouguès

La nécessité ne paraissait pas évidente de ressusciter cette dernière œuvre, même en un temps où les plantureux repas de nos fêtes traditionnelles exigent des digestions paisibles, exemptes de toute préoccupation intellectuelle. Mais enfin, M. Prunet voulut que cela soit, et cela fût. L'œuvre de M. Nouguès fut donc montée avec une mise en scène colossale, exhibition d'athlètes et de fauves, vision d'*épouvante* (Brrr ! !) et quelques doubles croches sans importance par dessus le marché.

Mais, quand ces lignes paraîtront, l'année 1928 sera morte et nous aurons tous oublié nos déceptions pour parer de nos espoirs l'année nouvelle, à nous qui nous efforçons de faire triompher la cause de la musique, qu'il nous soit permis de former des vœux pour que 1929 nous apporte —enfin —des *œuvres*. Il serait peut-être temps de passer aux réalisations, si l'on veut que cette saison ne soit pas tout à fait une mesure pour rien.

G. MOUREN.

P.S. — Au moment de mette en pages, je me dois de signaler un fait nouveau qui vient modifier l'impression que donne ma chronique de Décembre: « *Boris Godounow* », sera créé à Marseille le 31 janvier. Voilà, enfin de la musique! Dans notre prochain numéro, je rendrai compte de cet évènement artistique, ainsi que des deux belles séances de musique chorale données par les Cosaques du Don, du général Platoff.

G. M.

SPECTACLES

A l'Odéon, deux danseurs éblouissants : Su et Matra, allemands paraît-il. Quelle grâce pour la femme, quelle virtuosité pour l'homme ! Nous retrouvons parfois cette perfection, preuve que les talents sont nombreux, mais la plus grande adresse de ce couple réside dans une « familiarité » charnelle sans vulgarité, et qui ne côtoie jamais l'obscénité. Et c'est de la plus profonde psychologie que d'avoir pu se maintenir sur cette crête. Loués soient les inventeurs de ces attouchements « humoristiques ».

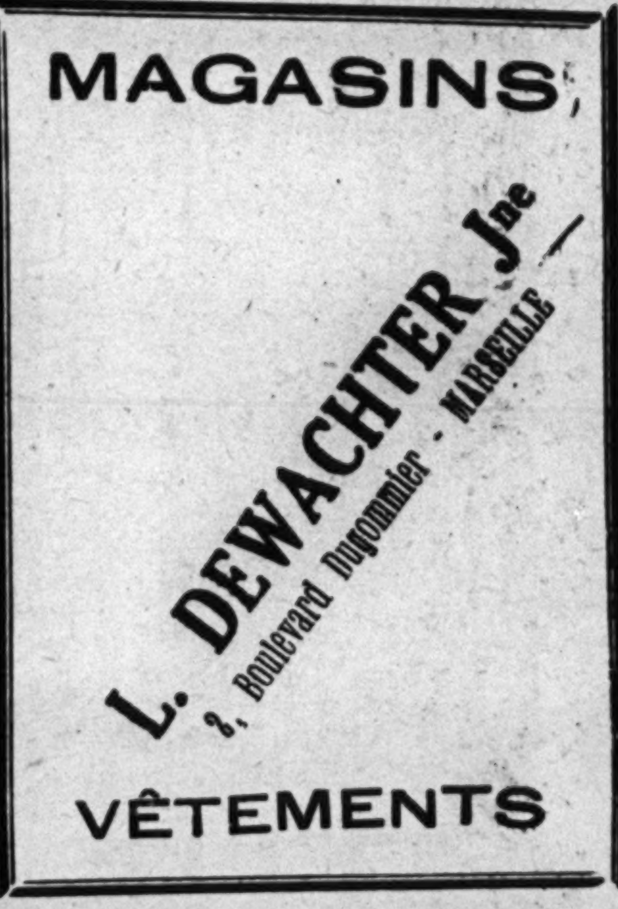
Au Colisée, un sketch heureux, signé Duvernois : *Devant la Porte*, condensé de notre misère quotidienne et de notre fantocherie, dès que notre pauvre cœur entre en souffrance. André Berley, principal protagoniste nous émeut profondément avec des moyens de la plus grande sobriété qui le font s'apparenter aux meilleurs. Encore une danseuse au Capitole, on l'annonce : Jolie Bea Zoltana

L. GÉBELIN 77, Rue Saint-Ferréol, 77
MARSEILLE



Agent Général des Pianos GAVEAU pour les Bouches-du-Rhône





FLEUR DE PROVENCE PARFUM DISCRET DE
JOLET 1, Rue de Rome - Tel. 77-48 - MARSEILLE

et il ne peut y avoir aucune déception. Elle est jolie, elle est jeune, et surtout pleine de talent. Dans une « matelote », elle s'apparente à Hal Sherman, et on entend bien la valeur de cette référence.

Mentionnons pour mémoire les incidents de l'Alcazar. La bonhomie des « cochons de payants » s'est lassée et le tumulte suivit.

La *Revue de Marigny* soutenue à Paris par une distribution éclatante fut défaillante ici avec le seul Dranem, dont un tour de chant désuet, et malgré les qualités de sa partenaire. Ne recherchons pas les responsables de cet avatar. Il a plu aux éléments composants cette salle de se fâcher, et c'est tant mieux. Le prétexte n'était pas plus mauvais qu'un autre et les Méridionaux que nous sommes et que la légende veut exubérants prouvent souvent leur frigidité face à certaines « misères » qui leur son présentées. C'est avec l'abstention qui fait les recettes déficitaitaires, une forme discrète de leur mépris. Mais nous est revenu Jules Bery et les beaux souvenirs ont fait les salles compactes. On sait difficilement ce qu'il faut louer le plus de cet « enchanteur ». Est-ce sa mémoire défaillante et le bafouillage qui s'ensuit, d'où la « vérité » luit. On sait aussi que les pièces sont faites à sa mesure, ce qui ne diminue pas le mérite de ses auteurs. Sont-ce des pièces d'ailleurs? *Monsieur de St Obin*, par exemple.

Résisterait-elle à la lecture, cette œuvre spectaculaire à cause de son animateur. Ne chicanons pas notre plaisir dès qu'il est intense et la vraie formule du bonheur est de n'en pas discerner la qualité. Ce n'est pas davantage une pièce que la pochade de Marcel Achard : *La vie est belle*. Mais quel savoureux dialogue, que d'aperçus ingénieux, et quelle souriante philosophie dans ces propos qu'avoisinent les larmes. Ainsi du *Rabatteur* d'Henri Falk. Ce sont gens d'esprit, dévoués sans préjudice de leurs intérêts, à une belle cause : l'enchanteur Jules Berry. Ce très grand artiste a dans Suzy Prim et l'étonnant Belières des partenaires de la plus grande classe. A cause de l'homogénéité qui règne dans cette troupe, nous devons au Gymnase trois de nos plus belles soirées, de quoi oublier *Le Rosaire*, et autres *Misérables*

CINEMAS

Beaucoup de films intéressants à plus d'un titre, dont il nous faut oublier quelques-uns, pour ne pas excéder le cadre de cette chronique. Une merveille dans le domaine de la comédie-vaudeville : *Jeux d'Héritières*. Positivement nous ne voudrions pas être à la place du metteur en scène chargé d'équilibrer pareille bande. Nous savons qu'il doit avoir des collaborateurs nombreux, mais nous serons toujours étonnés que la somme des participants puisse arriver à cette cohésion. Et ceci demeure toujours le coin mystérieux de l'Amérique cinématographique. Rien n'est plus difficile à traiter qu'un comédie dès qu'elle doit affleurer le vaudeville, en instance de tomber dans le grotesque. Dans cette bande échevelée il n'y a pas une faute de goût et pourtant... Mentionnons le jeune couple des amants : Doris Kenyon et Lloyd Hugues. La première y est extraordinaire en beauté, en talent et Lloyd Hugues dépense une fantaisie que sa maîtrise dans le « vilain » de l'*Aigle des Mers* ne laissait pas prévoir. Un délice c'est Virginia Lee Corbin que nous ne voyons pas assez. D'autres participants, qui mériteraient chacun la vedette, pour mettre hors classe : Louise Fazenda et Ethel Wales. L'une et l'autre remontent à la révélation du cinéma américain dans ses qualités indiscutables. Louise Fazenda pour avoir animé sous le vocable *Philomène* les premières bandes des Mack Sennett et Ethel Wales pour appartenir aux premiers films de la Paramount dont sa consécration de *La Caravane vers l'Ouest* et dans les deux rôles qu'elles animent ici (vieilles dames chargées de protéger une nièce qu'un héritage avantage sous conditions), elles défient beaucoup de concurrences. Certaines toilettes ridicules et qui sont de la meilleure « province » sont composées avec un art incritiquable. Le repas, qui à la faveur des cocktails et autres mélanges, les obnubile est un modèle de ce qu'on peut faire dans cet art du cinéma qui, à côté des perfections que nous évaluons, nous a dispensé trop souvent des vulgarités propres à mettre en délire les médiocres en mal de digestion. Il semble qu'en Amérique la perfection soit à l'ordre du jour. Profitons-en...

Les Allemands sont là pour éperonner cette nation, car on ne produit pas *Les Fugitifs* sans qu'elle y puisse trouver des inquiétudes. Perfection aussi ! Il est peu de femmes sur les deux continents pour extérioriser avec tant de mesure tous les troubles de l'âme adolescente de l'héroïne : Kate de Nagy. Hans Brauswetter y est talentueux comme à l'ordinaire. Vivian Gibson vaut mieux que ce qu'elle y fait, et notre Jean Dax, pauvre à l'ordinaire et que des rôles successifs vouent au « cocuage », y est absolument parfait. La place nous manque pour commenter comme il faudrait *Le Président* (Univesal) une très belle bande, avec un Mosjoukine au mieux de sa forme et une espèce de chef-d'œuvre : *Une Nuit à Singapour*, metteur en scène William Nich, protagonistes : Ramon Novarro (excellent), Joan Crawford (la grande vedette de demain) Ernets Torrence, Frank Kurrier et d'autres. La plénitude dans la réussite.

Jules ROQUE.

CONFÉRENCES

UN VOYAGE EN SYRIE

A la demande de la « Société des Amis de la Langue Française », M. Georges Philippar, de l'Académie de Marine, Président du Comité Central des Armateurs de France et des Messageries Maritimes, a fait, le 15 Décembre, au Casino Lyrique de Bruxelles, une conférence intitulée « Un voyage en Syrie ».

Après avoir décrit la Syrie au point de vue géographique, M. Georges Philippar fit un lumineux exposé des conditions dans lesquelles la France s'est vue amenée, à partir de 1919, à exercer en Syrie le mandat que lui avait confié la Société des Nations. Ce mandat n'est, en quelque sorte, que l'aboutissement et la consécration d'une situation déjà ancienne.

Depuis Charlemagne, et plus particulièrement depuis les Croisades, la France, en effet, n'a cessé d'être la protectrice des Chrétiens dans le Levant et l'influence exercée par elledans ce pays s'étendit peu à peu à tous les domaines : œuvres sociales et religieuses, enseignement, entreprises industrielles et agricoles, etc., etc.

Après avoir indiqué quelles difficultés présente pour le Haut-Commissariat de la France en Syrie l'administration d'un pays divisé officiellement en quatre Etats, mais morcelé, en réalité, suivant des castes religieuses qui sont plus d'une vingtaine, et qu'agitent, en outre, des mouvements nationalistes, le Président Philippar ajouta : « que tout peuple qui serait chargé du mandat rencontrerait également en Syrie des difficultés dont il est permis de supposer qu'elles seraient peut-être plus grandes », et il termina son exposé en indiquant « que la Syrie « est un pays où la France a des intérêts considérables et des attaches dont les « Syriens eux-mêmes, tout les premiers, constateraient plus exactement la force « le jour qu'il leur faudrait les rompre ».

*
* *

Dans la seconde partie, consacrée au « voyage », proprement dit, à travers la Syrie, pays où les civilisations les plus diverses se sont succédées et ont laissé des monuments dont certains sont admirables, le conférencier énumère les moyens de communication qui permettent d'accéder de France en Syrie, et, à l'intérieur de ce pays, donnent la faculté aux voyageurs de visiter facilement tant de merveilles. Une nombreuse et belle collection de photographies fut alors projetée à l'écran et commentée, au fur et à mesure qu'elle passait, d'une manière à la fois brillante et empreinte d'érudition. L'assistance put ainsi admirer successivement Beyrouth et ses environs ; les chaînes du Liban et leurs cèdres fameux ; Baalbek et ses temples corinthiens magnifiques ; Damas, la perle de l'Orient, et la mosquée des Ommiades ; Homs, Hama, la ville des noriahs chantantes ; Alep, la plus caractéristique des villes de la Syrie, avec sa belle mosquée Zakariya et sa curieuse citadelle ; les ruines célèbres de Palmyre ; puis les villes où subsiste l'empreinte de l'architecture française : Tartous et sa cathé-

drale romane, le Kalaat-el-Hoson, Tripoli, enfin, et les anciens ports de Saïda et de Tyr.

En terminant, M. Georges Philippar montra deux vues intérieures des paquebots de luxe que les Messageries Maritimes envoient, à dates fréquentes et régulières, à Beyrouth, ainsi qu'une vue du « Météore », hydravion commercial de transport qui fut mis en service il y a quelques mois sur la première ligne postale reliant la France à la Syrie par la voie des airs.

Les paquebots comme l'hydravion ont été construits à La Ciotat par les Sociétés Provençales de Constructions Navales et Aéronautiques, filiales des Messageries Maritimes.

C'est à M. André Bellessort, cette année encore, que sera confié le Cours de la Société des Conférences que préside M. René Doumic, secrétaire perpétuel de l'Académie Française. Cet honneur lui était bien dû après son *Balzac* de 1924, son *Voltaire* de 1925, son *Sainte Beuve* de 1927, où il s'est révélé l'égal des Brunetière et de Jules Lemaître.

M. André Bellessort a choisi pour sujet en 1927, en éclatante commémoration du romantisme, *Victor Hugo*. Il nous montrera un Victor Hugo renouvelé d'après le nombre de documents inédits. Dans ses premières leçons, on trouvera en particulier, au cours ces dix leçons, un Victor Hugo journaliste et voyageur; un Victor Hugo romancier et auteur dramatique qui feront parler d'eux.

C'est la *Revue Hebdomadaire* qui publiera en exclusivité et in extenso ce Victor Hugo, de même que la *Vie Parisienne au Théâtre* de Francis de Crois-



Toujours "en beauté"

Votre miroir vient de vous le dire: «Aujourd'hui vous êtes en beauté». Vous voici heureuse, heureuse de vivre, heureuse d'être belle. Pourquoi n'en serait-il pas toujours ainsi ? Pourquoj demain votre charme serait-il diminué ?

Assurez-vous, sans cesse, ce teint qui vous fait plus jolie.

C'est tellement simple : employez une bonne poudre. Vous préférerez la POUDRE NYMPHEA - qui est fine, qui " tient ", qui n'abime pas la peau - vous la préférerez parce qu'elle vous assurera définitivement un teint jeune, naturel et parce qu'elle est moins cher. Elle vous est présentée

en sachet, vendu 2 francs.

prix qui serait impossible si elle était présentée, comme tant d'autres, dans un luxueux mais inutile habillage. Demandez à votre parfumeur

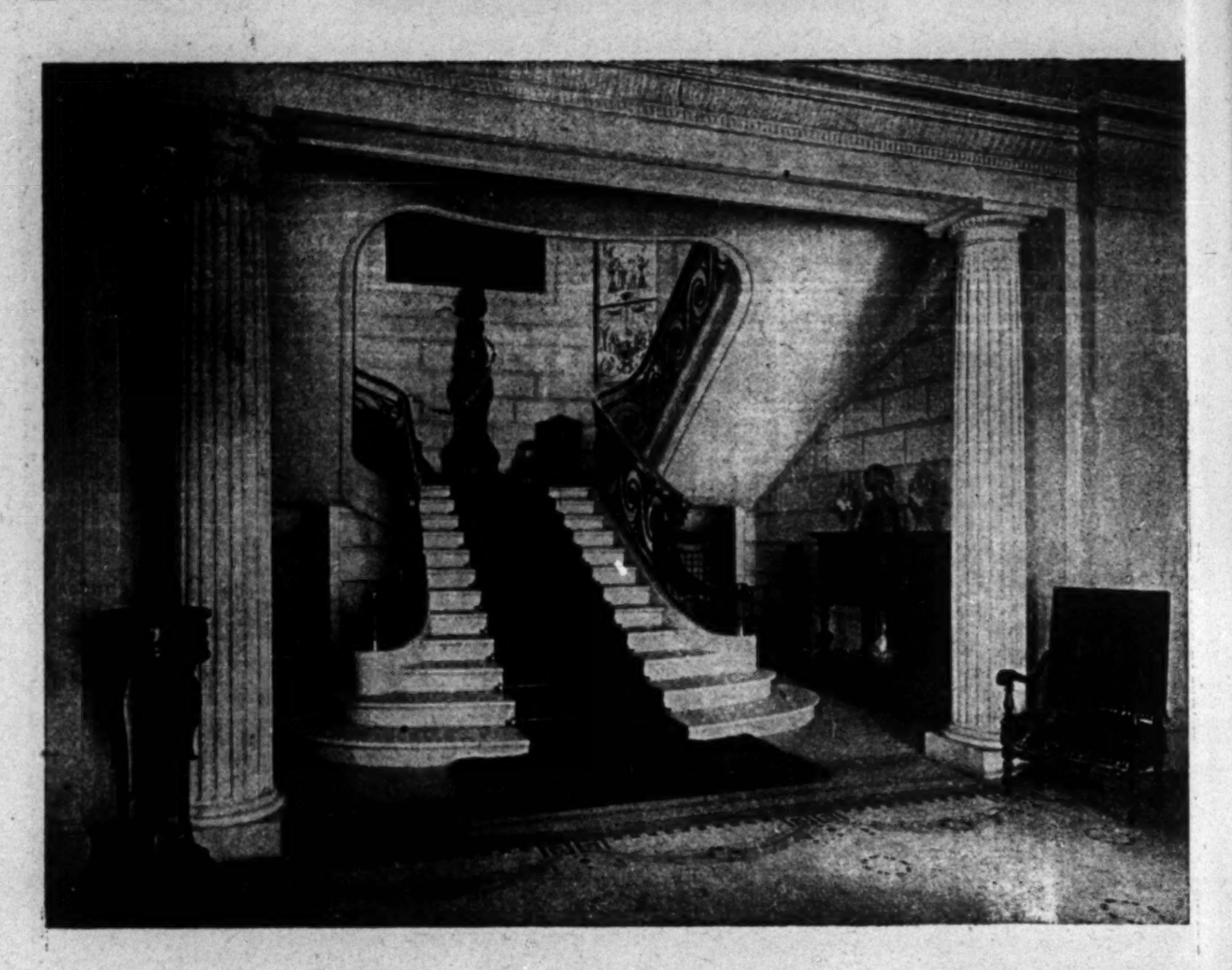
La poudre

NYMPHÉA

qui rend plus jolie

Exigez la nymphe dans l'ovale vert

Gros : Lorenzy-Palanca



set, où l'on retrouvera la verve malicieuse de « Les Nouveaux Messieurs », le pittoresque de « La Féerie Cingalaise. »

Sept conférences de MM. Alexandre Millerand, de l'Institut, Colonel Azan, Henry Bidou, Louis Gillet, R. P. Janvier, André Maurois et Paul Chack, compléteront le magnifique programme de la Société des Conférences et de la Revue Hebdomadaire.

Conditions spéciales d'abonnement.

Abonnement de trois mois donnant les vingt conférences : 25 francs.

Envoi sur demande accompagnée de 1 fr. du programme détaillé, de la liste des primes exceptionnelles de librairie, et d'un spécimen.

Aux Amis des Lettres. — M. André Maurois a parlé samedi 2 février, devant une salle comble, de l'humour et a très élégamment défini ce qui le distingue de l'esprit. Très averti de tout ce qui a trait aux lettres anglaises, le conférencier, auteur de *Climats*, roman récemment paru a tenu ses auditeurs vraiment sous le charme.

— M. Jacques Paliard a retrouvé son auditoire familier de la salle Périer attentif à ses mangnifiques développements sur la *Pensée contemporaine et la pensée agissante* tandis que les réunions de la société d'*Etudes Philosophiques* ont repris brillamment avec Mlle Vera Kovarsky traitant de la *Méthode au profil psychologique* et M. Chahles Serrus envisageant les *catégories grammaticales* et les *catégories logiques*.

Exposition de Louis Botinelly. — Le sculpteur L. Botinelly dont nos lecteurs connaissent de belles œuvres désormais classées vient d'exposer dans son atelier un ensemble de marbres, pierres et bronzes qui a recueilli le suffrage admiratif des nombreux amateurs d'art conviés à cette joie des yeux.

Jazz. — Un magazine vient de paraître à Paris : *Jazz*. N'hésitons pas à dire que, rarement si franche réussite couronnât semblable initiative. Cette vue d'ensemble de la vie intellectulle du mois est parfaite dans la présentation, le choix des textes et des images. Nous reviendrons sur ce beau succès dont il faut attribuer le mérite à Titayna, la directrice et à notre ami Carlo Rim, le rédacteur en chef.

LA T. S. F. A L'INSTITUT NATIONAL AGRONOMIQUE

Par la vulgarisation intense dont elle fait l'objet depuis plusieurs années, la science radio-électrique tend à se développer de plus en plus et se révèle particulièrement féconde en applications. On voit, aujourd'hui, en effet, que la T. S. F. trouve, dans les domaines les plus variés, un emploi toujours précieux et souvent indispensable.

On sait que de nombreuses stations transmettent régulièrement des informations intéressant l'agriculture. Toutefois, quoique indiscutablement utiles, ces informations sont, peut-être, parfois, insuffisantes et ne répondent pas précisément aux exigences de l'agriculture française prises dans son ensemble.

Fort heureusement, cette lacune vient d'être comblée par l'érection, à l'Institut National Agronomique d'un poste émetteur destiné à réaliser des communications sur ondes courtes.

Les essais faits tout récemment par cette station ont été des plus satisfaisants. L'antenne verticale, de forme prismatique, a une longueur de 20 mètres. La puissance, quoique très faible, (elle ne dépasse pas 2 watts 1/2), a permis d'établir, en peu de temps, 47 liaisons bilatérales avec des stations françaises, belges, italiennes, suédoises, anglaises et algériennes, sur des distances d'environ 1.500 kilomètres. Ces résultats sont tout simplement merveilleux.

Il va sans dire que cette station au service de l'Institut Agronomique Français constituera un agent particulièrement efficace pour la diffusion des informations destinées à tous les centres d'agriculture et aura pour effet, non seulement de contribuer à leur protection, mais aussi d'affirmer, une fois de plus, tout autour de nous, la suprématie incontestable de notre outillage radio-électrique national.

Charles ISNARD.

Notre collaborateur, M. Charles Isnard, officier Radio-Télégraphiste de la Marine Marchande, a publié dans « Sud Magazine » du 15 Décembre, notre élégant confrère, une théorie intitulée : « Pourquoi les ondes hertziennes augment-elles de portée pendant la nuit. »

M. Charles Isnard, qui a entrepris, depuis longtemps déjà, une campagne efficace en faveur du développement et de la vulgarisation de la T. S. F. chez nous, vient de réaliser, par ce récent travail, une étude dont l'intérêt tout particulier ne doit échapper à personne.

Il nous est agréable de souligner ici même l'excellent accueil qui a été fait à cette théorie, non seulement dans les milieux techniques, mais aussi dans bien d'autres. Déduite des derniers travaux effectués dans le domaine scientifique, elle complète d'une heureuse façon les hypothèses générales formulées autour de cette grosse question que constitue la propagation des ondes radio-électriques autour du globe terrestre.

A tous les compliments qui ont été présentés à notre collaborateur et ami pour cet exposé remarquable, nous joignons nos bien sincères et très vives félicitations.

NICE ET COTE-D'AZUR

REFLETS D'ART. : UNE EXPOSITION PIERRE FOREST

Le Comité des Fêtes, sorte de Sénat carnavalesque dont nous avons déjà eu l'occasion de parler ici, a trouvé piquant, cette année, de multiplier encore les hauts parleurs et de nous assourdir tout à fait.

Quelle idée singulière, au surplus, de nous faire entendre le même flon-flon nasillard et offensif pendant dix heures consécutives, quand nous avons à Nice des hauts parleurs plus variés qui aiment aussi à se faire entendre.

Il y a tout lieu de penser que MM. Raiberti, Ricolfi, Donadei, père et fils, Biguet, Salvignac, le colonel Petitpas, Lafaye et le chanoine Rance-Bourrey, accompagné en musique celui-là, Taffe et autres trombones de la fanfare locale, solliciteront le Comité des Fêtes de ne pas les mettre ainsi au rancart et de ne pas usurper leurs places dans le concert des bons Niçois.

Ce serait plus neuf, plus gai, plus harmonieux, et les étrangers, charmés de cet unisson, ne s'enfuieraient pas jusqu'à Biarritz qui n'a point, sans doute, à leur offrir pareil ensemble !

CONFÉRENCES. — *A l'Artistique :* « L'âge de l'Amour », par Francis de Croisset, qui attire à ses conférences un nombreux public se demandant, après l'avoir entendu, ce qu'il faut conclure. Evidemment rien du tout, si ce n'est que le conférencier a beaucoup d'esprit. Cet esprit est fait de définitions ingénieuses, d'aphorismes et de paradoxes drôlatiques, du cliquetis des mots et même des idées, et d'un bon sens devenu si rare qu'il éblouit, comme des phares d'auto, par trop de lumière. Sur ce thème : l'*Age de l'Amour*, il a tiré un feu d'artifice pendant une heure où sa pyrotechnie verbale ou écrite n'a pas cessé d'être de la même intensité. Quel voltage !

Jean-Louis Vaudoyer a évoqué l'*Amitié de Chopin et de Delacroix*, ces deux belles figures romantiques si opposées dans le caractère et si près par l'affection. C'est par un résumé fort judicieux des écrits de Théophile Gautier, Balzac, Liszt, Hiller, Thiers et du journal même de Delacroix que M. Vaudoyer exposa l'amitié des deux artistes. Pour certains cela fut certainement un enseignement, pour d'autres un intéressant rappel de souvenirs romantiques.

A l'Athénée : M. Boréa, maître fureteur, dont les trouvailles ont enrichi le Musée Masséna, a mis la main sur un manuscrit assez curieux ; c'est le récit de l'expédition d'Alger par un matelot antibois du nom d'Etienne Saurin, embarqué sur l'*Amphitrite*, et qui sans syntaxe et sans orthographe, nous donne dans un à peu près de français ses impressions traduites mentalement du provençal. S'il n'apporte pas des révélations éclatantes sur la capitulation d'Alger, il pourra être utile à la philologie franco-provençale. Le récit naïf de notre matelot antibois, dans son vocabulaire réduit, est un témoignage dont M. Boréa a su tirer une causerie intéressante, égayée par sa bonne humeur coutumière.

PEINTURE — Pierre Forest, « le peintre de la fleur », a semé avec élégance et éclat dans les salons du Rhul des roses rutilantes dont la chair voluptueuse palpite et nous captive. Le dessin est d'un maître dont on admire la touche, et le coloris à sa grâce et sa vigueur. Des marines, exprimées avec un tempérament personnel, jaillit une atmosphère virile, parfois un peu bizarre, toujours poétique et qui s'impose. Pierre Forest sait concentrer dans sa peinture la saveur amère ou capiteuse de la vie. L'exécution est suffisamment poussée, ce qui nous rassure par ces temps de peintres débraillés qui croient faire preuve d'indépendance. Des anémones un peu trop émaillées; des cryshanthèmes bien modelés ; une marchande de melons et pastèques; une vue du Cap Ferrat, qui, malgré ses fulgurants éclats un peu syndicat d'initiative, a le mérite d'avoir un style personnel.

Les fleurs, ces vraies amies et confidentes de Pierre Forest, naissent sous ses doigts naturelles et belles, douées d'une vie magique et enthousiaste. S'il leur demeure fidèle, il sera le premier partout où peut resplendir la lumière, retentir la poésie, jaillir les parfums et vibrer la musique, si subtile, que laisse monter la fleur sous le doigt du peintre.

THÉATRE. — La programme du Palais de la Méditerranée est éblouissant. Max Dearly tient en mains les destinées de la scène. La Musique est confiée à Albert Wolff, ce virtuose de la baguette dont le cerveau surprenant contient toutes les partitions. Les grands galas italiens ont cmmencé avec *Méfistofele*, l'œuvre de Boïto, où sur l'idéee allemande passe le souffle chaud et intense de l'âme latine ; magistralement interprété par la troupe de la Scala de Milan.

CANNES. — Au Casino, reprise des *Conte d'Hoffmann*, avec la célèbre basse Aquistapace. Interprétation de premier choix et chambrée particulièrement enthousiaste.

A la tête de la grande saison musicale, Reynaldo Hahn qui a eu la délicatesse artistique de se dévouer à la mémoire de Benjamin Godard mort à Cannes en 1895. La « Symphonie Gothique » fut finement exécutée. R. Hahn règle l'ensemble des concerts avec une juste autorité et un délicat sentiment des nuances.

Au Sporting, sous la direction de Pierre Borel. Les conférences de Francis de Croisset, Paul Heuzé, Woronoff, avec la diversité de leur caractère, remportent des succès à signaler.

MONTE-CARLO. — Les grandes auditions musicales battent leur plein. En l'espace de quelques jours : Arthur Rubinstein, Cortot, Kubélik ; et au théâtre le triomphe de Madame Ida Rubinstein dont la danse évolue sur des thèmes d'une haute tenue littéraire.

C'est à Chopin que Cortot, dont on connaît la remarquable technique, la

sensible musicalité et la compréhensive intelligence de cette âme romantique a consacré la première partie de son récital.

Le *Gala Berlioz* demeure certainement le triomphe des entreprises musicales de Paul Paray. Dédaigneux des programmes dont nous sommes trop souvent gratifiés, il continue à donner à notre musique française la place qu'elle mérite. La *Damnation de Faust*, fut exécutée par 180 artistes sous le portrait de Berlioz, ce compositeur de grande envergure malgré son inégalité et surnommé le « plus grand symphoniste de son siècle après Beethoven ». Suzanne Balguerie, dont la voie s'agrémente d'une intelligence musicale remarquable, était entourée par Théophile Beets, Armand Crabbé et Max Marrio. La tenue d'ensemble fut impeccable. Dans cette course à l'abîme qui donne le frisson du vertige tandis que l'orchestre s'enrage dans les saturnales et les cris des démons auxquels succèdent les hymnes du paradis, des vibrations d'enthousiasmes parcouraient la salle archi pleine. M. René Blum, debout parmi d'autres sommités du monde artistique, applaudissait.

Charles BARZEL.

A ALGER

Sous la direction de GABRIEL AUDISIO, 10 rue de Richelieu.

L'aimable directeur de cette revue, Jean Ballard lui-même, a pu récemment constater l'activité où se dépense de plus en plus la mûrissante Alger qu'il visitait avec une joie, un amour bien remarquables. S'il fallait tout consigner ici, le modeste trait d'union qu'est cette chronique s'allongerait en lignes innombrables. Elle veut du moins signaler ce qui a quelque valeur d'édification et ce qui peut toucher à la fois ses lecteurs des deux rives.

Et d'abord les honneurs : si le fidèle Montherlant se plaît encore à Alger, voici qu'André Gide, après plusieurs années, y est revenu. Ce sont de peu communes illustrations pour une jeune ville et de quoi l'encourager à s'orner sans cesse de grâces nouvelles. Elle s'y emploie de son mieux. Les peintres, premiers, l'aident. On a vu successivement des expositions, des salons et des salons encore. Caillet qui cherche, qui s'efforce, qui ne se contente pas lorsqu'il a fait une conquête, et le jeune Adrey, volontaire et constructif, ont donné à de nombreux amis le spectacle sain de leur art, et Louis Fernez reçoit une nouvelle consécration officielle de son talent avec la bourse d'Espagne. Elle ne pouvait être mieux placée. Mais quand donc la donnera-t-on à un musicien ? C'est un peintre encore, Marius de Buzon, qui va présider le *Cercle des Arts*. Que deux jeunes catalans, Tona et Figueras, fraîchement installés ici, aient eu l'heureuse idée de susciter ce foyer, voilà qui ne manque pas de sel. Sans doute le sens du « collectif » se développe-t-il mal sous ce climat, comme on voit encore aux lents débuts des *Amis de la Musique*. Mais chacun sait que les groupes

ne vivent que par le dévouement, parfois l'héroïsme, d'un seul individu : souhaitons donc à ces fidèles de trouver et d'entendre leur apôtre. Ils ajouteront ainsi des terres inconnues au royaume de la musique déjà bien exploré, car les auditions les plus notables se succèdent : Eugène Reuchel, Alicita Felici et de Souza-Lina, Walter Rhumel, etc. Au théâtre on a vu le *Bon Roi Dagobert* (partition de Marcel Samuel-Rousseau) et revenir les pittoresques tableaux russes du *Coq d'Or* de Dolinof. Le cinéma de son côté a donné la grande leçon de la *Jeanne d'Arc* de Mlle Falconetti cependant que la troupe de M. Jager-Schmidt et de Renoir tournait sur les quais et les plages, aux regards ravis du peuple, les premiers éléments du *film du Centenaire*.

Jusqu'aux belles-lettres qui sont en joie. Albert Tustes, « le profond et opulent poète de la Méditerranée », pour l'appeler comme fait, nous dit-il, Paul Valéry, vient enfin de publier, aux éditions de la Nouvelle Revue critique, ces *Sirénéennes* qui obtinrent il y a deux ans le grand prix littéraire de l'Algérie et que chacun brûlait de connaître. Chants généreux, noble lyrisme dont les plus hautes autorités, de Mistral au président Poincaré, ont salué à l'envi la radieuse ivresse. Si Tustes, sortant de sa réserve solitaire, nous livre ce palmarès éblouissant, c'est certes moins pour s'en parer soi-même que pour faire honneur à sa mère Afrique : il savait ce qu'il lui devait, elle sait maintenant ce qu'elle lui doit. On a reproché à Tustes sa forme « parnassienne »... et quelle autre lui convenait mieux ? Mais croit-on pour cela, selon les mots cruels de Claudel, qu'il s'amuse à fignoler de ces sonnets qui partent tout seuls comme des tabatières à musique ? En quatorze vers, quand il veut, il sait faire tenir le cosmos et son cœur innombrable. Et si du Parnasse il garde quelquefois le métal, il y porte un incendie grégeois dont il apprit sans doute le secret quand, Achille barbaresque partant pour Ilion, il allait saccager sa beauté sarrazine dans les camps de nos armées d'Orient.

G. A.

EN EGYPTE

Sous la Direction de M. Brin, B. P. 1711 (*Le Caire*)

ORIENT ET OCCIDENT

« Dans la mémoire des hommes, Alexandrie représente surtout le *centre de convergence des grandes civilisations antiques*, une de ces capitales de l'Humanité, comme Athènes et Rome, qui ont été un des points de cristallisation de la pensée humaine. »

Ainsi s'est exprimé le Professeur Bezançon, dans son discours à la Municipalité d'Alexandrie. Mais cette affirmation est valable, actuellement, pour l'Egypte tout entière. L'Egypte n'est pas seulement, en effet, comme on l'a dit, au confluent de trois continents; elle est encore au confluent de deux pensées,

et c'est en ce pays plus qu'ailleurs que se montre vraiment possible un rapprochement, sinon un accord entre l'Orient et l'Occident.

Les intellectuels d'Egypte ne négligent, en tout cas, aucune occasion de se rencontrer, et certaines manifestations entreprises dans ce but méritent hautement d'être signalées.

L'an dernier, par exemple, un Comité s'est formé, composé de MMes Hostelet, Kher et Vaucher-Zananiri, et de MM. Abdel Kader Hamza, M. Brin, Antoine bey Gemaïel, F. Leprette, Mahmoud Azmi et Paul Vanderborght, pour fêter les trois grands poètes de langue arabe Ahmed bey Chawky, Hafez bey Ibrahim et Khalil bey Moutran. Près de deux cents amis des lettres et des arts ont répondu à l'appel des organisateurs. Le Ministre Egyptien de l'Instruction Publique, qui était alors S. E. Aly pacha El Chamsi, présida, lui-même le banquet et tint à marquer sa satisfaction « de voir s'établir entre l'Occident et l'Orient des liens intellectuels chaque jour plus étroits », car, ajouta-t-il, « l'émulation à se comprendre sous le signe de l'art et de la littérature est le meilleur prélude à l'amitié agissante. »

Après ce banquet, les rédacteurs des journaux et des revues de langue arabe et de langues européennes ont décidé de se rencontrer également, au moins une fois par mois, et ces agapes fraternelles ont permis à des confrères, qui généralement s'ignoraient jusqu'alors, non seulement de faire connaissance, mais encore d'échanger des idées.

Un de ces banquets, celui d'octobre dernier, a même fourni l'occasion à l'une des plus distinguées femmes de lettres d'expression arabe d'Egypte, Mlle May Ziadé, de préciser, en termes particulièrement heureux, la position de beaucoup d'orientaux en face de la civilisation occidentale.

De son côté, le poète belge de langue française Paul Vanderborght a fondé en novembre 1928, une section de *La Lanterne Sourde* de Belgique. Trois réunions ont été, déjà, organisées par ce groupement international d'art et de littérature, qui a pu ainsi présenter, aux intellectuels européens du Caire, quatre écrivains égyptiens importants: le professeur Ahmed Deif, auteur avec Bonjean de *Mansour* et *El Azhar*, le conteur Mahmoud Teymour, et surtout les deux poètes Abbas El Akkad et Abdel Kader El Mazny.

LES CONFÉRENCES

A peu près inexistantes de Juin à Octobre, les manifestations intellectuelles se multiplient, au Caire, dès qu'arrive Novembre.

Il y a, d'abord, les cours publics des professeurs de l'Université Egyptienne, qui se font dans la magnifique salle de la Société Royale de Géographie. M. G. Michaut, professeur à la Sorbonne et doyen de la Faculté des Lettres du Caire, étudie, cette année, les principaux auteurs du théâtre français contemporain. Quant à M. Abel Rey, titulaire de la chaire de philosophie, la maladie l'a, malheureusement, empêché de continuer ses leçons sur les courants actuels de la philosophie.

Parallèlement à ces cours, de nombreuses conférences ont lieu, notamment celles organisées par le *Cercle Féminin d'Etudes*. Ce groupement, exclusivement réservé aux femmes et dans lequel on rencontre vraiment toute l'élite musulma-

ne, copte, syrienne et européenne du Caire, m'a fait l'honneur de me demander cet hiver, six causeries sur *le nouveau mal du siècle*, et j'ai déjà pu étudier le « hamlétisme » contemporain, au théâtre et dans le roman, ainsi que l'œuvre de Gide et celle de Montherlant.

LES EXPOSITIONS

Deux expositions seulement à signaler jusqu'à ce jour: celle de l'*Union Egyptienne des Artistes* et celle du peintre D. Izraeli. Si la première n'a fait connaître que des enfantillages dans lesquels il n'a pas été possible hélas! de découvrir la moindre promese, je ne pense pas, sincèrement, que la seconde ait pu consoler personne. Il faudra attendre le salon annuel des *Amis de l'Art*.

LE THÉATRE FRANÇAIS

Après Charlotte Lysès, qui a déçu un public beaucoup plus exigeant que ne l'imaginent les *entrepreneurs* de tournées théâtrales, nous avons eu, enfin, une bonne, une vraie troupe française, au Théâtre Royal de l'Opéra du Caire. Remercions-en M. Dalbagni.... et M. Hautecœur: Jean Hervé, Madeleine Renaud, Vera Korène, Jean Marchat et leurs camarades sont venus et ont fait honneur à la réputation des comédiens français, dans un répertoire choisi d'une façon assez électique pour plaire à un public forcément hétérogène.

Mais, si le succès d'*estime* a été très grand, un des plus vifs que des troupes françaises eussent connus depuis plusieurs années en Egypte, le succès matériel a été médiocre. Pourquoi? Pour plusieurs raisons, que je crois devoir ne point taire. Les années précédentes, le public a été trop souvent trompé sur la qualité des spectacles et sur la valeur des artistes. Mme Simone et M. Lucien Rozemberg, notamment, ont littéralement desservi, en Egypte, le théâtre français. Et puis, le prix des places est beaucoup trop élevé. L'amateur, qui pourrait payer, fréquente peu le théâtre, en Egypte, parce qu'il va, chaque été en Europe, surtout en France, et qu'il y peut assister, à meilleur prix, à des spectacles généralement supérieurs. Quant à celui qui n'a ni assez d'argent, ni assez de loisirs pour quitter l'Egypte, chaque année, il n'a pas davantage les moyens d'assister régulièrement, quelque désir qu'il en ait, aux représentations des tournées. A l'Opéra Royal du Caire, un fauteuil coûte près de 90 fr.; une stalle, 56 fr.; un balcon, 37 fr. 50 et un amphitéâtre, 25 fr.

Ces prix sont pratiquement, prohibitifs. Aussi le public ne va-t-il nombreux qu'aux matinées à prix réduits ou dans les salles comme le *Kursaal*, où les prix sont beaucoup plus abordables, mais les spectacles de moindre qualité, trop souvent.

M. BRIN.

 |

Les Cahiers d

figurent depuis leur fondation :

1° Dans le salon des paquebots des Compagnies
Navigation suivantes :

Messageries Maritimes.
Compagnie Générale Transatlantique.
Société Générale des Transport Maritimes.
Peninsular and Oriental Steam Navigation C°.
Compagnie de Navigation Paquet (Orient-Maroc)
Compagnie de Navigation Mixte.
Cie *Fraissinet* (Corse et Algérie Occidentale).
Cie *Cyprien Fabre* (Amérique, Afrique Occidentale
Anchor Line, Dollar Line, Bibby Line, etc., etc.

2° Dans le salon des Hôtels de la côte Méditerr
néenne de Nice à Port-Vendres ; dans les salons
lecture, bibliothèques, salles d'attente, cabinets et bibli
thèques des gares du Sud-Est de la France.

La publicité des C[illegible]rs
de tous les pays.

ELLE PRÉSENTE [illegible] P
POUR TOUTES LES MA[illegible]S
AU LOIN LA RÉPUTA[illegible]N
CELLENCE DU GOUT F[illegible]ÇA